

ETUDES ET DOCUMENTS
BALKANIQUES ET MEDITERRANEENS 11

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES
ET MEDITERRANEENS
11

A L A I N   B O U R A S

QUAND L'ARBRE DEVIENT BOIS

Techniques et croyances des paysans roumains

PARIS, 1986

S O M M A I R E

-:-

-o0o-

GLOSSAIRE

renvoyant à quelques définitions dans le texte de termes cités en roumain.

Jud. : Abréviation de "judet" : circonscription administrative. Voir la carte.

Gospodaria: Maisonnée : voir note 47. Le chef est le "gospodar".

Sat : Village dans le sens de communauté culturelle, économique et politique.

Ţara : Pays ; communauté culturelle plus large que le "village".

Lemnar : Travailleur du bois : voir la note 361.

Mester : Artisan ; voir la note 101.

Moţi-Moţul: Habitant du pays ainsi nommé ; voir la carte et les notes 23 et 425.

Mana : Voir la note 456 et aussi la note 468. Associé à "rod".

Spor : Voir les notes 176, 185, 456 et 468.

Caluşari : Voir le chapitre sur "l'arbre et la fête", thèse A. Bouras : ce sont des danseurs exorcistes de la Pentecôte.

Colinde : Chant de Noël. Différent de la "colinda" qui est le bâton du cortège.

Paparuda : Bonhomme de feuille. Etudié dans le chapitre "l'arbre dans les fêtes", thèse A. Bouras.

Pomana : Voir la note 235 et la page 72.

Muma-padure: "La mère des forêts"; voir ci-dessous.

Strigoi : Voir dans la thèse : "l'arbre dans la mort" : esprits de défunts qui sont morts sans s'être putréfiés. Assimilés maladroitement aux "vampires".

NOTES

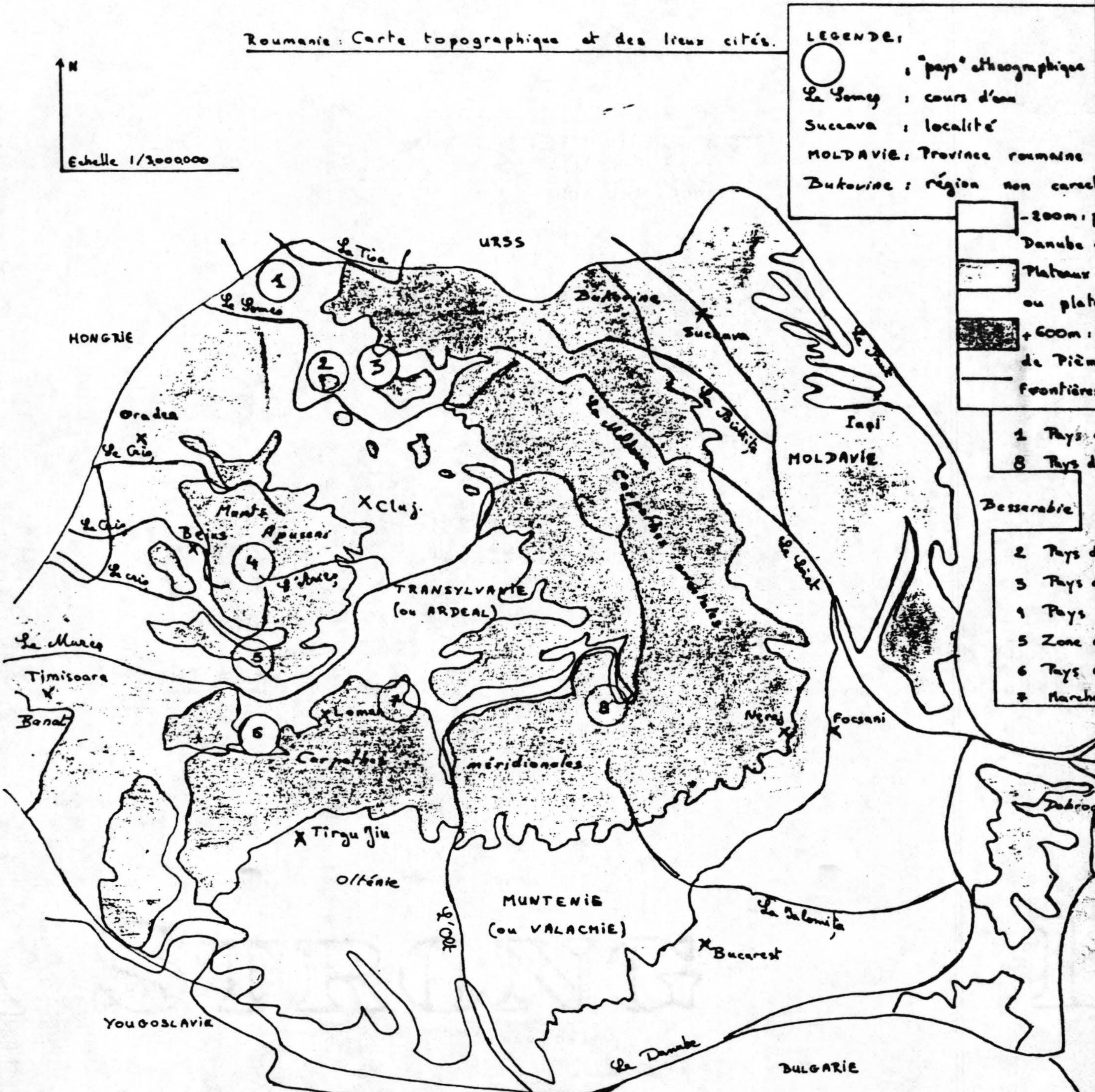
Zona Codrului, région ethnographique située au nord-ouest de la Roumanie ; elle n'a pas été portée sur la carte de localisation. "Codrul" est la forêt, vieille et impénétrable. Le terme vient de la langue thraco-gète. "Padurea", qui vient du latin est la forêt plus proche : le travail se fait "la padure", jamais "în codru" (en forêt). Le terme correspondant à bois, bosquet, semble ne pas avoir eu à exister en roumain.

La note 111 fait référence à un chapitre intitulé "le village et la forêt". C'était l'intention au départ de présenter le monde de la forêt avec notamment le personnage de "Muma-padure". Devant l'épaisseur du volume on a préféré écarter ce chapitre. Il suffira peut-être de dire que cette créature, aux formes multiples, s'apparente à la "Skogsra" scandinave, qu'elle a rapport avec les arbres (qu'elle protège), les enfants (qu'elle enferme dans les arbres), le feu et la hache qu'elle craint.

CARTE ADMINISTRATIVE DE LA ROUMANIE

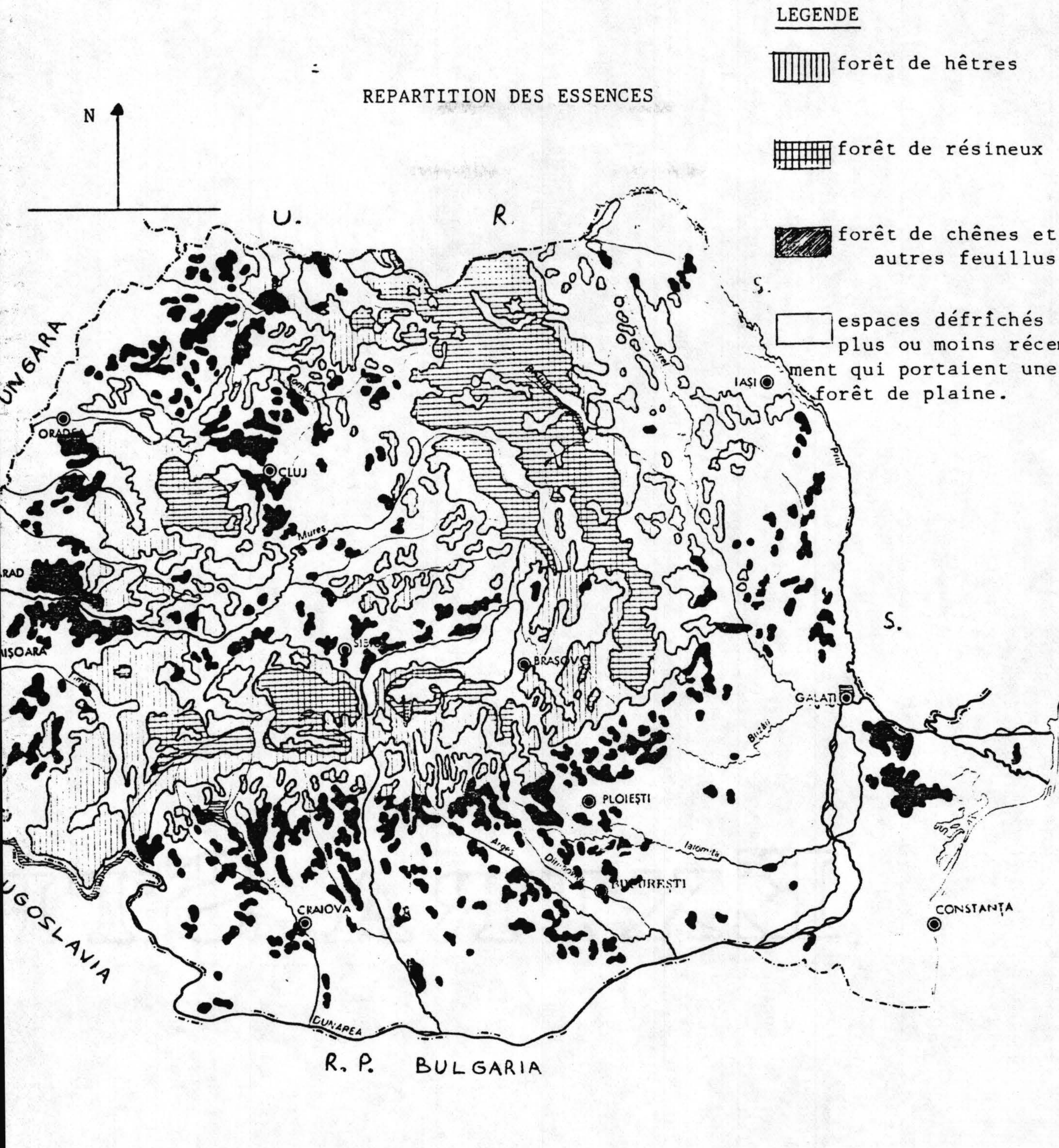
(circonscriptions : "judet")





Roumanie : Carte topographique et des lieux cités.
N
Echelle 1/2000000
LEGENDE :
: "pays" ethnographique
Le Somes : cours d'eau
Succava : localité
MOLDAVIE : Province roumaine
URSS
La Tisa
Le Somes
HONGRIE
Oradea
Le Cris
Monts Apuseni
Cluj
Beius
L'Aries
TRANSYLVANIE
(ou ARDEAL)
Le Mures
Timisoara
Banat
Carpathes méridionales
Tirgu Jiu
Olténie
L'Olt
MUNTENIE
(ou VALACHIE)
Bucarest
La Ialomita
Le Danube
YOUGOSLAVIE
BULGARIE
Suceava
La Bistrita
MOLDAVIE
Le Siret
Focsani
Besserabie

REPARTITION DES ESSENCES



L'intention était au départ de parler du travail du bois en Roumanie. Les objets produits nous avaient attirés, leurs auteurs aussi. Très vite, il s'est avéré que l'approche technique ne permettait pas de voir "derrière" l'objet, de comprendre pourquoi il était ce qu'il était. On a été amené à regarder le contexte dans lequel il était utilisé ; celui dans lequel il était créé et le matériau dont il était tiré. On a dû s'intéresser à l'arbre. Pour les paysans roumains, il y a de bons et de mauvais arbres. D'autres ont une réputation plus nuancée. C'est une personnalité, que l'on ne manie pas aveuglément. Des incursions dans le domaine des fêtes où il rentre, et dans celui de la médecine ont permis de préciser la valeur de chaque essence et d'apercevoir dans quel monde de croyances le végétal prenait place. L'arbre n'est pas abattu n'importe comment, travaillé n'importe comment, l'objet obtenu acquiert un caractère qui dépend en partie du bois dont il est fait.

La forme de monographie habituelle pour des sujets de ce type, ne sera pas rencontrée ici. L'aspect négatif de ce choix est que les données proviennent de diverses régions, d'époques différentes... On a essayé autant qu'il était possible de fournir une marge d'utilisation pour chacune de ces données. La thématique était si peu "défrîchée" que même le désirant, un travail à plus petite échelle aurait été impossible. Comment manipuler par exemple la présence d'une essence lors d'une fête si un travail global n'a pas montré que cette essence varie d'un village à l'autre en fonction de certains critères ? De même pour les motifs sculptés, ils le sont à certains emplacements, toujours les mêmes. De même encore pour les remèdes, ou les charmes, où les arbres interviennent ! L'avantage de ce choix est par contre de préparer à une multitude de monographies, de donner à qui voudra se livrer à une étude plus limitée géographiquement les outils d'interprétation nécessaires. C'est pour cette raison que dans une certaine mesure un aspect de "guide" a été donné à l'ouvrage. Le caractère de "thèse" n'y a pas été sacrifié et lorsque les deux dispositions de données s'opposaient le choix a toujours été en faveur de la seconde.

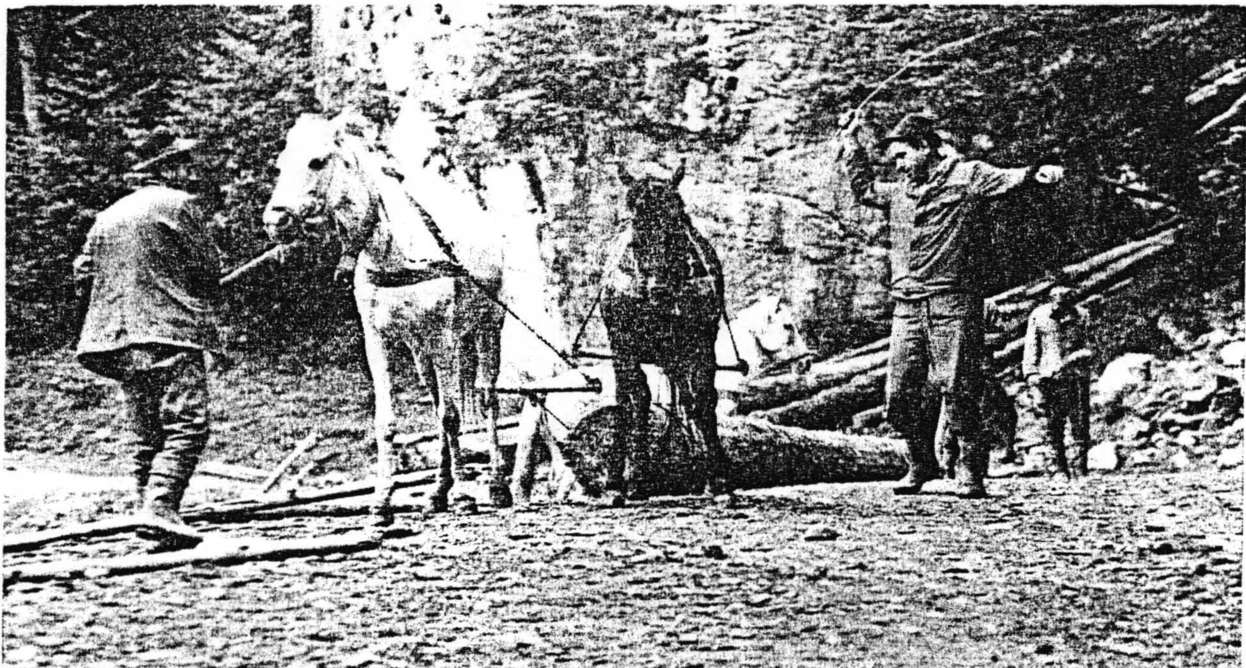
Le travail d'un ethnologue est de partir de formes pour arriver au contenu. Ce contenu est un message, un modèle de comportement, qui n'a jamais été dit ou exprimé de manière consciente.

C'est à l'ethnologue de le dire d'une manière claire. Il doit retrouver cette abstraction. En corollaire, M. Levi-Strauss a pu dire, "l'activité inconsciente de l'esprit consiste à donner forme (i.e. symbole) au contenu (i.e. sa signification)". Ainsi peut se définir l'activité de cet inconscient collectif, de cet animal que l'on appellerait groupe ou société et dont la vie n'a décidément rien à voir avec celle de ces cellules. La démarche suivie sera donc de partir de ces "fantaisies", de cette diversité saôulante de formes, pour les rattacher à quelques schémas clairs et nets, de retrouver la valeur utile et le plus souvent nécessaire de ces comportements. Nous ne nous complairons pas dans l'énoncé de ces "coutumes", dans l'exotisme. Nous les prendrons telles qu'elles nous ont attirés, belles, mais en tâchant de les décoder au plus tôt. La démarche sera la même que celle qui éclaire le fantasme personnel. Dévoilant ce fantasme, expliquant le mystère, la vérité sera aussi belle que la création populaire. Et nous n'aurons pas tué le beau en le rendant utile...

Je tiens à adresser tous mes remerciements aux personnes qui par leur attitude ou leurs conseils m'ont aidé. Ion Pop me fit obtenir la bourse du gouvernement roumain à Paris en 1976. Paul Petrescu a guidé mes premiers pas lors de l'année passée à Bucarest. Gelu Stanescu et Silviu Angelescu m'ont fait connaître la littérature orale roumaine. Ensuite, c'est toute l'équipe du musée de Cluj qui me fit profiter de ses recherches. Valeriu Butura et Ioan Taloş communiquèrent sans retenue leurs connaissances tandis que Ioan Godea m'initiait aux terrains de Bihor. Pendant ces deux années, les villageois roumains, à qui l'ouvrage est dû, ont montré une bienveillante disponibilité.

Paul Henri Stahl est le directeur de la thèse. Il m'a soutenu par ses conseils et en a corrigé les différents manuscrits. Jean Foucault et Luiz Rozas ont aidé à le réaliser techniquement. Françoise Pissy, Jacqueline et Bernard Maitte sont intervenus à différents moments de sa conception.

l'itinéraire culturel



CHAPITRE I
-oOo-

L'ITINERAIRE CULTUREL

Il existe une conception, selon laquelle l'arbre, avant d'être bois utile, objet fabriqué, suit un itinéraire culturel où les étapes géographiques correspondent aux étapes de l'humanisation progressive du matériau. Cette conception est absente dans la discussion et dans la conscience de l'individu : elle est explicite dans certaines représentations symboliques, dont la littérature populaire.

Le processus prend toujours son origine à la forêt. Il se termine invariablement dans le monde domestique, servi par la formule "în sat" (au village) ou "a casa" (dans la maison). Entre temps, il a descendu la montagne (1), traversé le piémont cultivé mais non habité, et amené au village. Là, on l'a équarri, travaillé, et, selon l'objet auquel on le destine, décoré ou non. Cette dernière intervention correspond à la phase finale de son humanisation : dans le langage courant, un participe comme "cioplit" signifie à la fois "sculpté-décoré", et "poli-correct", désignant un comportement social. Des textes appartenant à diverses catégories de la littérature orale populaire, utilisent l'image d'un itinéraire culturel du bois : l'acte décrit est celui d'en faire des planches. Il se trouve dans des poèmes lyriques (toujours chantés) dont des chants de noces. En voici une variante (2).

Ce chant de noce, rapporté par Ioan Şerb (3) est chanté par ceux qui ont permis la noce (vàtaji) et après donc que le sapin ait été abattu :

Leagàna s-ar brazii-n munţi/ Sà se roage vîntului/ Vîntului, Pàmîntului.
Qu'ils se balancent les sapins dans les montagnes/ Qu'ils adressent leurs prières au vent/ Au vent, à la Terre...

Ce préambule est assez général, c'est l'immensité sereine des forêts et des monts (4).

Sà le cruţe vîrvurile/ Vîrvurile, ramurile,/ Şi sà-i batà la trupinà/ Şi mai jos la radacinà.
... D'épargner leur cime/ Leur cime et leur ramure/ Et qu'ils fouettent leur tronc/ Qu'ils fouettent jusqu'à la racine.

... Le personnage de l'homme intervient : tous les actes vont se faire en regard de lui, ce qui est rendu dans le style, par le datif éthique "qu'il me le...".

Sà mi-i scoatà din pàmînt/ Din pàmînt, din negru lut,/ Sà mi-i treacà prin ovaş/ Şi sà-i scoatà-n jos la şes.
Qu'ils me le sortent de la terre/ De la terre, de l'argile noir (sol de forêt)/ Qu'ils me le trainent par les champs d'avoine/ Et le rendent en bas dans la plaine.

Dans la plaine ou dans la vallée, on assiste à la transformation de l'arbre en bois : curieusement, c'est seulement alors qu'on l'abat ; l'abattage fait partie du travail du bois.

La pāmînt sà mi-i doboara/ Sà mi-i facà trei patrare/ Sà-i despice-n mici bucaţi/ Sà-i impartà in trei parţi.
Qu'ils me l'abattent contre la terre/ Qu'ils m'en fassent trois quartiers (5)/ Qu'ils me le fendent en petits morceaux/ Et les partagent en trois parties (6).

Ensuite c'est la confection d'objet, évoquée par leur commercialisation.

Şi sà-i ducà la trei tîrguri,/ La trei tîrguri, la trei meşteri/
Cà sà-i facà sahanele/ Sahanele, paharele.
Et qu'ils l'amènent à trois foires,/ A trois foires, à trois artisans/ Qu'ils en fassent des plateaux (7)/ Des plateaux, des gobelets.

Le protocole final est une dédicace. On connait alors la fonction de l'objet -faire la noce (8)- leur destinataire et les interprètes du chant :

De cinstit, de ospatat/ Mirelui de închinat/ De cinstit parînţilor/
De-nchinat nànaşilor/ Nànasilor, nuntaşilor/ Tuturor slujbaşilor/
Şi nouà vàtajilor".
Pour rendre honneur, pour régaler/ Pour trinquer avec la mariée/
Pour rendre honneur à ses parents/ Pour trinquer avec les témoins/
Aux témoins, aux invités/ A tous les officiants, et à nous,/
Les maîtres de cérémonies".

La poésie lyrique est un type de production populaire très développée en Roumanie. Disons que dans ce pays elle n'a pas eu à disparaître aussi rapidement qu'ailleurs. Celle qui suit est tirée du même ouvrage (9) :

"Leaganà-se bradu-n codru/ Ca şi frunzuļita-n plopu.
"Il se balance, le sapin dans la forêt/ Comme la petite feuille dans le peuplier.

C'est le préambule habituel, avec la feuille du tremble cette fois.

Bradule, bràduţ de jale/ Ce te legeni aşà tare ?/ Da cum nu m-oi leganà/ Cà spre mine s-or porni/ Trei meşteri cu trei topoare/ Pe mine sà mà doboare/ Şi din mine sà ciopleasca/ Lemne lungi în patru drugi/ Şi uşita la temniţa/ Şi restei la pivniţa.
Sapin, petit sapin des peines/ Qu'est-ce qui te fait si fort te balancer ?/ Mais comment ne m'agiterais-je pas/ Quand vers moi vont partir/ Trois artisans avec trois haches/ Pour me jeter à terre/ Et de moi extraire/ De longues poutres à quatre arêtes/ Et la porte du cachot/ et les fermoirs pour la cave...

Ensuite de quoi, le sapin se lamente sur ce rôle d'ennemi de l'homme qu'on lui fait jouer : il se plaint de sa complicité forcée. C'est l'arbre qui est censé interpréter ce chant. Il s'agit d'un chant de "haidouck" (10),disant la nostalgie de leur vie de paria. De la forêt, d'un arbre, viennent encore de sortir des objets fabriqués : des poutres équarries, une porte de cachot, une serrure.

Dans ce curieux texte (11) où les processus de civilisation de l'arbre est repris, mais à un niveau autre : celui de la fabrication de l'arbre, la création naturelle est assimilée à la création artistique.

Foiae verde bob nàut/ Ce meşter te-a meşterit ?/ Ce tîmplar te-a tîmplarit ?/
Feuille verte de semence.../ Quel artisan t'a ouvrée ?/ Quel charpentier t'a charpenté ?

Les devinettes forment un genre littéraire tout aussi répandu et constant dans leur thématique : les "ghicitoare", dites par les enfants ou les grands (les "cimiliture" sont celles qui sont dites à la veillée). Elles renseignent sur la culture matérielle présente ou passée, et sur le corpus d'images qui s'est formé à partir d'elle. Les quelques unes qui suivent sont rapportées par A. Gorovei dans son ouvrage (12).

In pàdure naşte/ In pàdure creşte/ Vine în sat şi bate ?/ -"Baţul".
Dans la forêt il naît/ Dans la forêt il grandit/ Il vient au village et se met à frapper. Qu'est-ce ?/ - "C'est le baton".

ou

In pàdure m'am nàscut/ In pàdure am crescut/ Acasà de m-au adus/ Ştergura casei m-au pus ? - "Matura".
Je suis né dans la forêt/ J'ai grandi dans la forêt/ Comme ils m'ont amené à la maison/ Essuyeur de la maison ils m'ont mis./ - "C'est le balai".

Le gourdin (page 90 du même ouvrage), la perche à suspendre (p. 341 et 461), la flûte (p. 168) connaissent la même définition (13) : ce que l'on sort de la forêt pour amener au village, et lui donner une vie utile à l'homme. Même le sapin sur pied, que l'on met au milieu de la ronde à la noce, va répondre à cette définition ; il n'est plus sapin des forêts, il est tuteur, témoin, peut-être double de la mariée (14). La danse s'appelle "hora bradului", "bradul", ou "bradeţul" etc... selon le lieu. Ainsi cette variante (page 34).

"In pàdure nascui/ In pàdure crescui/ Acasà de m-aduse/ Sà joc în horà mà puse".
"Dans la forêt je naquis/ Dans la forêt je grandis/ A la maison s'ils m'ont amené/ C'est pour me mettre à leur ronde et danser".

La même idée est induite dans la devinette pour le bois ("lemnul"). De la forêt, hommes et animaux sortent généralement sales et fatigués, or :

Ce iese breaz din padure ?/ - "Lemnul".
Qu'est-ce qui sort tout pimpant de la forêt ?/ - "Le bois".

Mais "bois" connaît aussi l'inévitable évocation :

Cresc departe/ Cresc la munte/ Iar cînd acasà mà aduce/ Bucatele mà face/ - Lemnul !
Je pousse loin/ Je pousse à la montagne/ Et quand on m'amène à la maison/ L'on me met en morceaux !/ -Le bois !

L'arbre va être suivi le long de cet itinéraire. Etape par étape les caractéristiques techniques, et rituelles s'il y a lieu, de cette occupation de base (15) seront présentées. Avant l'abattage, vient le choix de l'arbre en forêt : l'arbre est choisi selon ce que l'on veut en faire car, disent les proverbes (16) :

"Orice lemn nu face/ Ţàpuş de bute".
"Tous les bois ne donnent pas/ le bouchon du tonneau" (17).

"Nici rachita pom de bute/ Nici ţiganul om de frunte".
"Pas plus le saule arbre à tonneau,/ Que le tzigane homme respectable" (18).

Des données de terrain cumulent l'expérience de diverses zones de la Roumanie (19). Elles sont bien incomplètes toutefois face à l'état de cette connaissance voilà cent ou seulement cinquante ans. Voici quels seraient les éléments du choix dans la mesure où l'on pourrait librement choisir son arbre, et si l'on disposait de la forêt entière et de l'année complète.

choix de l'arbre

en forêt



CHAPITRE II

-oOo-

CHOIX DE L'ARBRE EN FORET

Ici comme dans tous les domaines de la création populaire, les milliers de précautions, variant d'un village à l'autre, d'une famille à l'autre, qui sont prises autour du bois aux divers moments de sa coupe, paraissent relever des manies d'un peuple désoeuvré, de ses superstitions et du hasard... Le secret de l'ennui est parait-îl de tout dire. Le suspens et l'intérêt du récit seront peut-être perdus en dévoilant un principe dès le début : ils ont lutté contre les parasites du bois, appelés "cari" (la larve du capricorne, et la "vrillette"), qui pouvaient mettre une famille hors de chez elle au plus dur de l'hiver, qui pouvaient briser l'essieu du charriot le jour où il fallait absolument rentrer le foin, qui livraient aux rongeurs le contenu d'un coffre à grain. Ils ont lutté contre ces parasites comme on a pu lutter dans les villes contre l'incendie. Les précautions étaient d'ordre rituel : décorations et bénédictions, "pour donner de la force au bois". Elles étaient d'ordre physique et chimique (20). Le fait est que des maisons du 18e siècle tiennent encore en Roumanie, que des églises en bois du 17e siècle ont leurs murs d'origine (21) et que de pareilles prouesses ne sont pas réalisables de nos jours sans des traitements répétés.

Les larves aiment la sève. Elles ne vont pas dans le bois qui en a été vidé, et les procédés pour ce faire abondent. Soit qu'il s'agisse de mécanismes extérieurs à l'homme, indomesticables comme l'action de la lune et des saisons, qui sont récupérés et utilisés ; soit qu'il s'agisse de techniques qui font partir la sève (méthodes d'ébranchage, de séchage, etc...).

A Valea Dobrani, un hameau ("càtun") d'Avram Iancu (circonscription d'Alba), on dit que : "les "cari" se font à partir de la sève même"/ "carii se fac din seva". La connaissance empirique attribue donc une génération spontanée à l'insecte. Ceci dit confidentiellement par le tonnelier Augustin Cîrja qui n'y croyait pas trop et qui redoutait le ridicule. R.O. Maier (22) rapporte que chez les "Moţii" (23), on considère que le bois rongé n'est même pas bon pour le feu. On arrive à l'idée d'un bois impur ; cette valeur de démons donnée aux parasites sera encore rencontrée. Le même fait déterminera les conditions de séchage :

après la mort de l'arbre, la sève fermente, et devient alors nourriture pour les bactéries et les insectes. Pour l'instant, il s'agit de faire que la quantité de sève dans l'arbre à abattre soit minimale.

Quand peut-on abattre ?

Le découpage du temps passe par les saisons, le mois, la lune, le jour et l'heure. Concernant la saison, voici ce qu'ont fourni les informations de terrain. Selon Augustin Cîrja : "En hiver, le bois retire sa sève dans le sol" ("la anotîmp patru, din lemn se trage seva în pamînt") - "Quand la feuille tombe la sève descend et quand la feuille vient, la sève remonte" - "De novembre à février, le bois est bon à couper parce qu'il n'y a pas de "cari". "On doit le couper avant que ne se forme la sève de printemps" (24) ("înainte de a musti"). Donc en hiver.

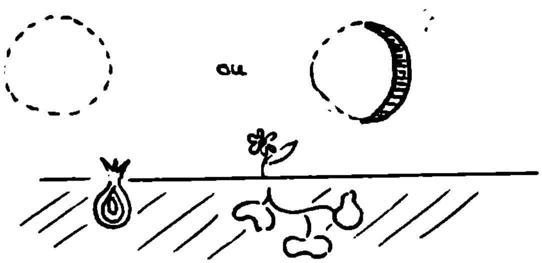
Mais rien n'est simple, selon la quasi-unanimité des informations le bois fiable se coupe en hiver, décembre souvent, et porte le nom de "corovan" (25). Mais il y a aussi l'arbre que l'on coupe "în mîzga" (en sève) au printemps ou à l'automne. Pour le même Gheorghe Hental, l'époque idéale pour le hêtre va du ler mai au 5 juin. TAndis qu'au village de Scàrişoara, Paşca Gheorghe dira confidentiellement : "pour la maison et pour le bon meuble, on coupe d'octobre à mars ; pour l'entreprise on donne le bois coupé en mai-juin" (Gheorghe Hental). Gheorghe Hental fait des meubles : "Corovan" est le bois le plus lourd. Il est bon pour la vente. Pour soi, on prend le bois de mai, "le plus dur". Aurel Cabulea confirme ce point. Enfin, le bois est parfois repéré en été : d'après l'expérience multiséculaire, le choix ("alegerea") doit être fait en plein été, lorsque les feuilles renseignent sur la santé de l'arbre (26).

Face aux phases de la lune, il est une grande diversité de réponses. L'âge des informateurs y est pour beaucoup. Augustin Cîrja par exemple considère qu'elles n'ont pas d'influence. Que les anciens ("bàtrîni") en tenaient compte beaucoup, mais que lui ne sait pas. Il dira plus tard que l'on abattait seulement en pleine lune ("numai cînd era luna plina"). Gheorghe Paşca partage cet avis, et l'on trouvera nombre d'informations similaires. Mais, et c'est l'un des charmes des enquêtes concernant la culture populaire, on en trouvera bien d'au-

tres, contradictoires. Pour Gheorghe Hental, on coupe en lune neuve, c'est tout. Avis partagé par Dumitru Ciupi, exploitant au même village. Pour Aurel Cabulea le garde-forestier, on abat les résineux en lune jeune ; vieille à la rigueur ; pleine non ! De l'ouvrage de R.O. Maier (26), on tire ces lignes concernant le pays des "Moţii" (23) : "le bois choisi et coupé en lune vieille et à l'automne est meilleur pour tout faire, même le mobilier. Dans ces mois-là, les arbres ne sont pas ainsi plein de sêve !" ("lemnul ales şi tàiat pe luna veche şi toamna, este mai bun pentru orice, chiar mobila. In lunile aceste, copacii nu sînt aşà plîni de mîzga").

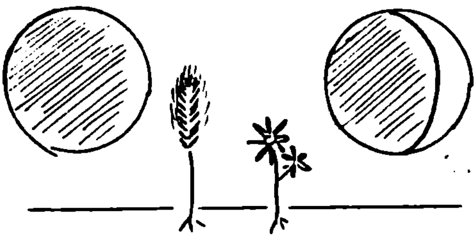
A ce point de confusion, l'on doit chercher comment la lune et les saisons interviennent pour le bois que l'homme va prendre. Peut-être alors les raisons des divergences apparaîtront-elles ? Le principe se retrouve largement en ethnobotanique. Pour l'espace roumain, les informations proviennent surtout de Pompei Mureşanu du Musée de Cluj. Elles concernent le moment où l'on plante.

Ce que l'on plante en lune montante (donc à partir de la lune morte) prendra de la masse dans sa partie inférieure. On plante alors les oignons, les patates (28), les navets, etc... (racines, tubercules...).



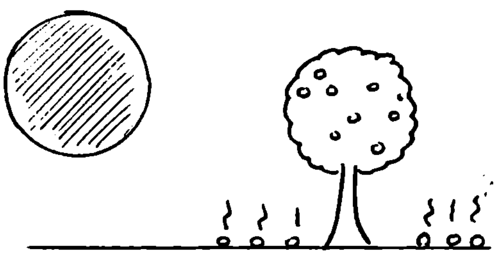
"lune morte et lune jeune"

Ce que l'on plante en lune pleine (donc "qui va descendre") prendra de la masse dans sa partie supérieure (feuilles, fleurs, grains,...).



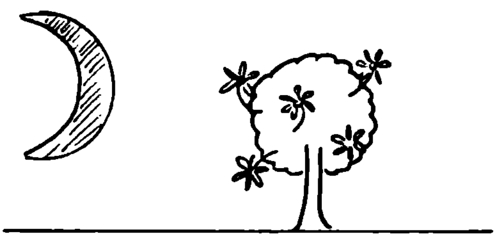
"lune pleine et lune vieille"

Pour les arbres fruitiers, il faut donc évoluer entre ces deux extrêmes (29).
... Car si l'on plante en lune pleine...



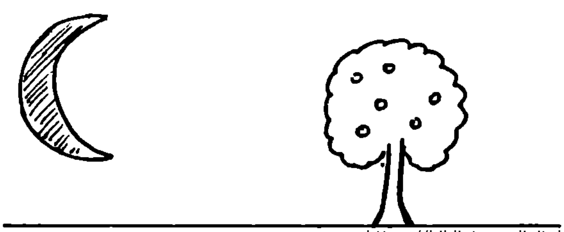
...Ils auront beaucoup de fruits, beaux, mais qui sècheront vite. Ils tomberont alors. Il y aura eu trop d'eau dans les fruits.

Si l'on plante en lune jeune...



... de belles fleurs mais de petits fruits, et peu !

La solution retenue est donc de planter en lune vieille...



... les fruits viendront lentement et resteront sur l'arbre.

De même dans certains lieux du pays, pour un homme bien bâti (grand et fort) on dit : "homme né en lune pleine" - ("om nascut pe luna plina").

Toute la synthèse reste à faire. Les expressions lune pleine et lune morte ne sont que des façons mnémotechniques de dire "lune qui va monter" et "lune qui va descendre". Le principe semble reposer dans ces deux états. Peut-il s'agir d'un effet d'attraction de la lune montante (jeune), sur les liquides des plantes (eau, sève) (30) ? Le bois serait alors plein de sève, et les hommes chercheraient à le couper hors de cette époque, pour que les parasites ne s'y mettent pas. Au contraire dans les cas où l'on recherche du bois lourd, on le coupe (vente de billes; cas des récipients étanches puisque la sève "tient" l'eau; cas d'un meuble : tenant un objet lourd le client croit avoir affaire à un bon bois !) (31). Le même principe se retrouverait pour les saisons : la sève circule lentement et peu dans le tronc en hiver ; elle abonde au printemps et surtout à l'époque des fruits (32). L'abattage en vue d'objets personnels doit donc être distingué de celui qui a pour but la vente. Si les principes moraux sont ébranlés, ceux des sciences de l'homme restent saufs.

Mais comment expliquer que les arbres donnent leurs fruits d'après l'époque de leur mise en terre, ou l'affirmation de Gheorghe Hental, pour qui le bois de décembre est plus lourd ? Une dégradation du savoir collectif peut jouer : une connaissance concernant un domaine (ici celui de la récolte des fruits) se brouille et va s'appliquer à un autre domaine (le moment de planter) ; il en résulte une conviction fausse. Dans le cas du vieil exploitant, les notes ont pu être mal prises, il a pu commettre un lapsus... L'explication fournie plus haut demeure : lune pleine ou vieille, l'arbre est vide de sève. Lune morte ou jeune, il en est plein. L'objet à faire et sa destination sont alors déterminants. Etant donné qu'un artisan se spécialise dans un seul type d'objet (33), il s'en tiendra à l'information le concernant en particulier. Enfin D. Ciupi dit que le hêtre peut être coupé n'importe quand tandis que les sapins-épicéas doivent l'être en hiver. Il s'agit alors de quantité de sève (34).

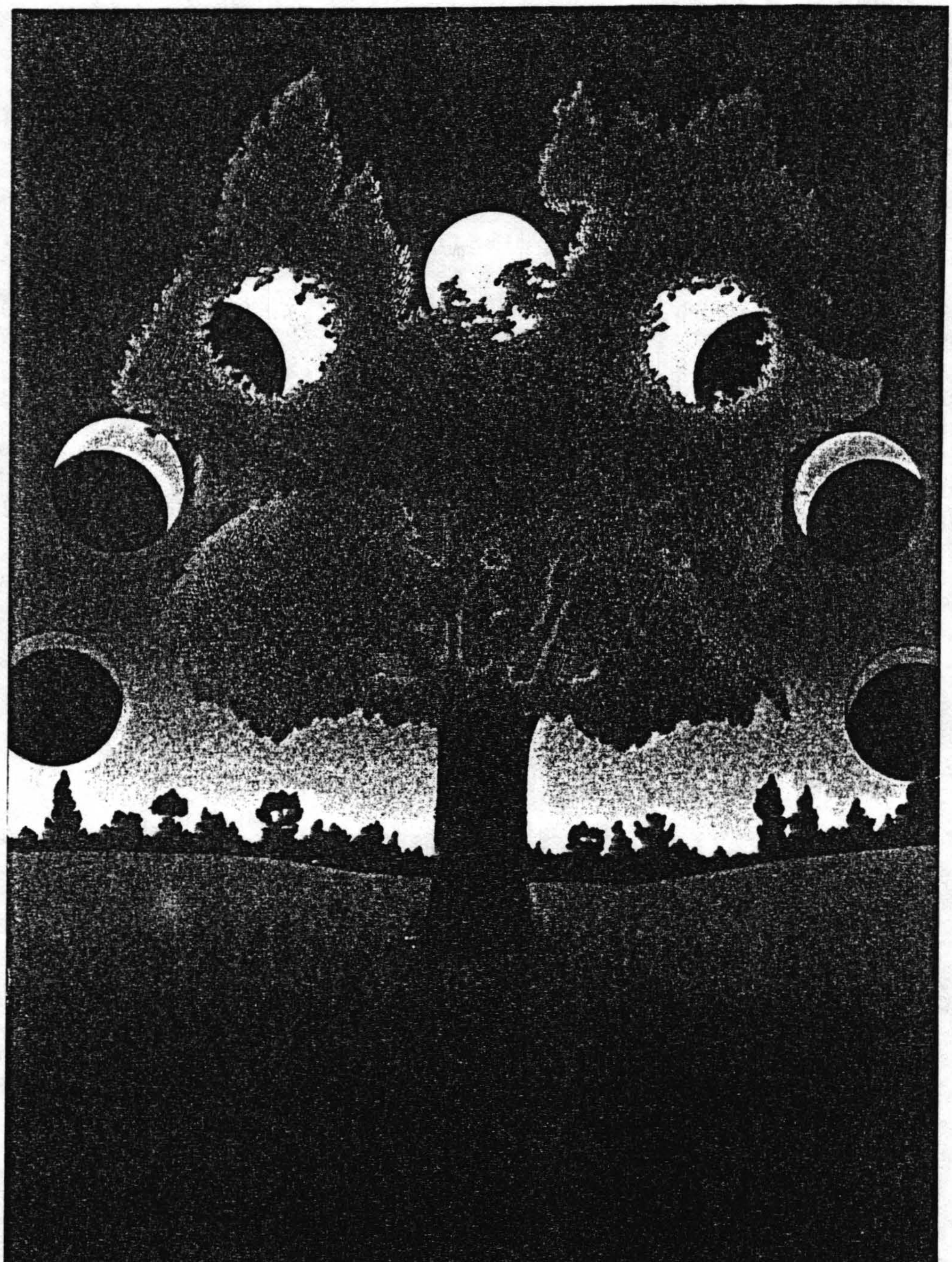
Ces notions semblent anciennes. Dans l'étude d'un calendrier moldave de 1785 (35), Gheorghe T. Chirileanu trouve que l'on coupe le bois : (36) "A l'époque où commence à se réduire la lune (donc après

la pleine lune, ou lune vieille), parce que le bois ne pourrit pas aussi vite et que les vers ne le rongent pas non plus ". ("In vremea cînd începe luna sà se micşoarà, fiindca lemnul nu putrezeşte de graba şi nici viermi nu-l rod"). Il y trouve aussi : "Au mois de février, coupe ton bois à la forêt pour la maison ou tout autre usage" (37). ("In luna februarie sà taie lemne în pàdure pentru casà sàu pentru orice trebuinţa").

Dans un texte de 1570 de Vitruviu (38) "Le bois doit être coupé l'automne et tout l'hiver. En dehors de cela, lorsque la lune est décroissante. Parce que l'humidité qui a une grande puissance de destruction sur le bois est moins active durant cette période. De cette manière, le bois sera protégé des insectes et des "cari"...Un dernier texte communiqué par P. Mureşanu, donne presque une synthèse de ces faits. Il est de Macrobius (39) et ne concerne pas l'espace roumain ! Il a sa place ici en ce que Macrobius et les Epicuriens, étaient représentants d'un savoir collectif d'une nature socialement différente, combattue par l'idéologie dominante au IVème siècle (40).

"Les vertus de la lune s'observent en égale mesure face aux objets non animés. Par exemple les arbres abattus quand la lune est pleine ou croissante ne sont pas bons pour la construction car leur bois est humide. Les paysans ont également soin d'amener les céréales de l'aire à battre seulement quand la lune décroît, parce qu'elles se conserveront sèches. Au contraire, si l'on a besoin d'humidité il faut faire ce que l'on a faire quand la lune croît. C'est alors que l'on doit planter les arbres, principalement lorsqu'elle reluit juste sur nos têtes, car pour pouvoir pousser les jeunes pousses ont besoin de l'aliment de l'humidité".

"Insuşirile lunii se vàdesc în egalà màsura şi faţa de objectele neînsufletite. De pilda copacii doborîţi cînd luna e plinà sàu în creştere de asemenea nu sînt buni pentru construcţii deoarece lemnul lor este jilav. Ţaranii de asemenea se îngrijesc sà adune grinele din arie numai cînd luna descreşte, pentru cà ele sà se pàstreze uscate. Dîmpotriva, dacà ai nevoie de umezeala, fa ce ai de fàcut cînd luna creşte. Atunci, trebuie sà sadeşti copacii, mai ales cînd ea straluceşte chiar deasupra noastrà : càci ea sà poate creşte, mlàdiţele au nevoie de hrana umezealii".



:

Concernant le jour de l'abattage, Paşca Gheorghe dit qu'il faut faire attention aux jours de jeûne ("zile de sec"): "on n'abat ni lundi, ni vendredi, ni mercredi" (dits dans cet ordre) (41). "Nu luni, nu vineri, nu miercuri !". Mais ceci n'est valable que pour le bois de construction ("lemn de maitoarà"), toujours le plus surveillé. Ces jours-là on ne voudrait pas se trouver dehors, ce serait la mort ou dans le meilleur des cas, l'accident engendrant la misère. Travailler le dimanche est de même dangereux. Il raconte une anecdote : lorsque le calendrier a été décalé pour être réajusté, lors d'un jour précis, certains dans le village disaient : "Celui-là c'est Saint-Untel, on ne travaille pas"... "Ala-i sfîntu cutare" et d'autres : "Non c'est Saint-Tel autre et c'est jour de travail". Aujourd'hui, dit-il, cela n'est plus en vigueur mais reste le dimanche. Quelques autres données sur les jours d'interdit, qui ne concernent cette fois que l'abattage selon les informateurs. Ils n'auraient de valeur que dans une analyse comparative à partir de nombreux résultats : pour Gheorghe Hental, c'est "Anton" et "Panfilimon". Ces jours-là des arbres sont déjà tombés sur des gens qu'il connnaît. S'y ajoutent les jours de jeûne et de fête (42). Pour D. Ciupi c'est encore "Antonu" (la Saint-Antoine).

Au sujet du moment de la journée (43), la connaissance a été retenue de manière inégale. P. Gheorghe : "Les anciens coupaient après le repas de 15 heures ("dupà masà"). D. Cabulea : "avant le lever du soleil ; il ne faut pas que le soleil le touche, sinon rentrent les "cari". (Peut-être à cette heure, n'y a-t-il pas encore de cette sève appelée "mîzga" ?). L'option est partagée par Gheorghe Hental qui confie entre deux verres de "ţuica" que cela permet également de ne pas être vu du garde-forestier ("comarnic")... Les troncs sont transportés généralement l'après-midi. Ils peuvent ainsi se sécher de la rosée du matin avant d'être empilés.

Le lieu de la coupe :

Des nombreux proverbes définissent ce lieu d'où le bois doit être pris. Il en est un particulièrement pittoresque venant de la zone des Padureni (44), pour sélectionner un arbre duquel on peut tirer l'axe de la roue du charriot (qui se dit "bucium" dans cette région (45)). Si sa recherche a été codifiée, c'est qu'il s'agit d'une pièce vitale :

"l'axe ne se fait pas de là où hurle le loup mais d'où chante le coucou" ("buciumu nu se face de unde urlà lupu ci de unde cînta cucu"). C'est-à-dire que l'arbre doit être cherché non à la lisière, mais au centre de la forêt.

Quelques mots sur ces deux éléments du bestiaire européen. Le loup vit dans les endroits hostiles et inhospitaliers ; il représente la sauvagerie ; de plus, on le voit l'hiver avec le froid, lorsqu'il a faim et qu'il s'enhardit. Le coucou est près des clairières et pas loin des maisons ; c'est le "déjà humanisé", "l'habitable" ; c'est le printemps revenu et la douceur de la vie. On comprend qu'un arbre qui aura subi la sélection de la pénombre, au milieu d'une hêtraie ou d'une sapinière par exemple, offre plus de garanties que celui qui aura poussé inondé par la lumière d'une lisière.

Il faut se pencher sur ces "garanties" demandées au bois : un arbre qui pousse lentement prendra chaque année peu de masse. Les stries d'accroissement, et donc la fibre, seront serrées. Il sera lourd et résistant. On cherche donc les conditions qui le feront pousser lentement : sol pauvre, ombre, froid, nombre d'individus au mêtre carré élevé. Patape Ciupercovici, sculpteur à Fundu Moldovei, comparait les forêts denses aux campagnes, et les forêts claires aux villes : "Là où tu as le confort, tu as des individus mous" (46). Ensuite on cherche à éviter les noeuds du bois. Le noeud se produit à chaque fourche, à chaque branche qui part latéralement. Il est sûr que l'arbre qui a eu à pousser son tronc bien haut d'abord, pour amener sa tête à la lumière, présentera moins de noeuds que celui qui aura poussé lentement et dans toutes les directions. Comme précédemment, les contre-exemples existent dans le cas de l'économie de marché. Puisqu'il faut produire beaucoup de tonneaux ou de bardeaux, on cherchera le bois qui se fend facilement, qui est léger et facile d'accès surtout ! L'artisan donc ira au contraire vers les terrains gras où l'arbre pousse vite, avec une fibre peu serrée ("lemn mai rar", au contraire du bois serré "lemn mai des").

"Ce que l'on demande à l'arbre dépend de ce que l'on va faire du bois". Les arbres ont été classés dès le paragraphe suivant en trois catégories : ceux qui donnent des poutres (chênes rouvre et pédonculé, érable champêtre, épicéa parfois...), ceux qui donnent des planches (et des douves, disons "arbres à fendre", comme le hêtre ou le sapin-épicéa). Les arbres à creuser (dont le saule, le tilleul, l'érable sy-

comore et le peuplier seraient les représentants). Cette classification permet seule de suivre le discours du paysan roumain quand il parle des qualités d'une espèce. Les prescriptions de densité et de résistance qui viennent d'être exposées concernent les deux premières catégories. En effet, les "arbres à creuser" sont recherchés plutôt tendres et faciles à travailler ; on parle pour eux de grain plutôt que de fibre. Ceci étant précisé, quelle est la situation "traditionnelle" du choix du meilleur arbre, lorsqu'on le veut donc dense et dur ?

Concernant le sol (47) : à Scàrişoarà, Matei Gheorghe, chef de maisnie ("gospodar") et fabricant de pots ("vàsar") nous dit : "Parmi les sols, le calcaire est le meilleur ; le grès ("gremene") est le pire. Ici nous avons du silex ("şura") et çà va". Ailleurs on entend : "Le calcaire donne une fibre serrée, l'arbre pousse lent et droit. Le grès donne une fibre plus lache". Ou encore : "Le bois est bon aux lieux pierreux ("stîncos") et pas marécageux ("baltos")". Pour Vasile Mocani, fabricant de pots au même village : "Les arbres sont meilleurs en amont". Ceci dit, il va chercher son bois pour le marché : "Là où le sol est gras et la sève superficielle épaisse" ("Unde i gras pamîntul şi mîzga grasà"). A Vidra, A. Cîrja : "en terre grasse, le bois se travaille vite, et en terrain pierreux, c'est plutôt lent, mais le résultat résiste mieux". En résumé, on dit que le bois le plus résistant vient dans les terrains pierreux et non fertiles. Dans une variante du "chant du sapin" (un chant funéraire roumain - 77), l'arbre qui doit donner le mât de la tombe, et peut-ètre la banniere du cortège vient :

> "De la loc pietros/ la loc mlàştinos".
> "Du lieu pierreux (i.e. la montagne, bien drainée/ au lieu marécageux (le fond de la vallée où est établi le village)".

Comme le montre la carte des essences, en Roumanie, le sapin ne pousse pas en plaine. G. Paşca ne s'occupe pas du terrain pour les bois de ses meubles. Par contre, il regarde le nombre d'individus qui poussent au mètre carré. Si la terre est bonne, ils pousseront comme des champignons et sinon ils pousseront espacés ; dans ce cas seulement ils seront bons. On voit que la nuance est délicate...

Ce parallèle que l'observation a pu faire entre la société d'arbres et la société des hommes peut en partie expliquer l'assimilation fréquemment commise entre l'arbre et l'homme dans les chants lyriques. La notion de "double végétal" développée lors des chapitres suivants serait insuffisante pour justifier la place de l'arbre dans ces chants.

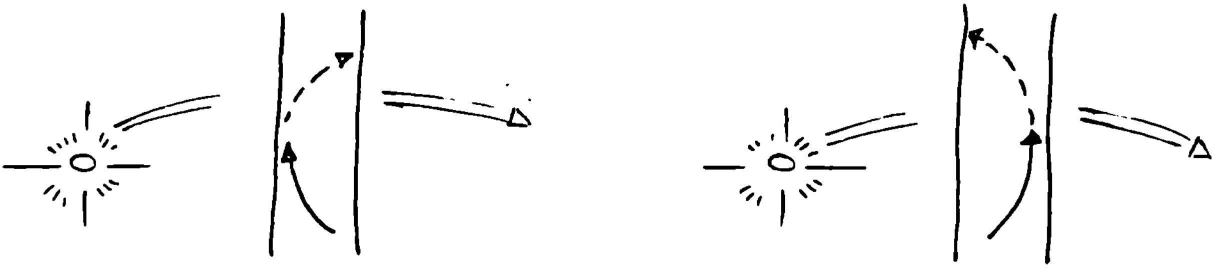
Concernant l'exposition et le vent : selon la majorité des informations, on recherchera les versants sans soleil, soit le nord et l'est. Pour A. Cîrja, le versant sud est le meilleur et c'est sans doute parce que le vent mauvais dans cette vallée de l'Arieş vient du nord. L'arbre ainsi ne sera ni tordu ni abimé. "Mais il a besoin jour et nuit d'être bercé par le vent" ("Are nevoie zi şi noaptea sà fie legànat de vînt") déclare D. Cabulea. Pour cette raison, le bois des cimes, exposé, est meilleur que celui de la vallée, mangé de chaleur tout l'été. "La sève n'aime pas la chaleur" ; "Elle monte trop vite" ("Merge prea repede în sus"). Il parle plus particulièrement pour les résineux. Selon I. Toşa (49), au pays de la rivière Bîrsa ("Ţara Bîrsei") on ne prend pas pour la construction les arbres de la vallée, nourris d'eau et d'ombre, ni ceux exposés au nord ("partea din dos").

Comment choisir ?

Il a fallu divers moyens pour connaître l'arbre sans l'abattre. L'essayage ("Încercarea") est une pratique qui semble n'être devenue systématique que depuis le siècle précédent ; c'est une pratique délinquante qui tue l'arbre à long terme. Avant cette dernière extrémité, "l'aspect" renseignait sur les qualités de l'arbre : le port, la couleur, l'odeur, les signes extérieurs d'une maladie... Le choix d'un "arbre à poutre" est encore différent de celui d'un arbre à planche, ou d'un arbre à creuser. N'ayant pu obtenir d'informations valables d'un charpentier (50), les critères de choix d'un arbre dont on veut tirer des douves seront seuls présentés. L'énumération concerne les Monts Apuseni :

- Le port. Droit, et sans branches basses. Un diamètre d'au moins 60 cm, ce qui correspond dans ces régions à 50 ou 60 ans d'âge (50). Pour le hêtre : l'individu qui aurait les branches "plecate" (tombantes de haut en bas) aurait un bois tendre qui donc conviendrait aux douves et bardeaux et non aux poutres.
- La "hoanca". C'est ce renflement du tronc qui monte droit, ou en s'enroulant. On a l'impression d'une nervure et elle a nom "cîrja" dans la vallée de Scàrişoara, où elle s'applique à des sapins-épicéas, "hoanca", dans celle d'Avram Iancu, pour les hêtres et épicéas. "Vàlàu", dans la région de Budureasa pour les hêtres. "Dolia", dans l'ouvrage de Ioan Leahu (51)... les autres informations venant respectivement de Vasile Mocani, Cîrja Augustin, Nicolae Lazà. Il semble que ce soit un chapitre

de connaissance purement rurale. Elle est interprétée différement. A.Cîrja : "On connaît le bois d'après le soleil". "Si la nervure du hêtre s'enroule dans le même sens que va le soleil, le bois est bon à fendre" ("Lemnul se cunoaşte după soare". "Dacă hoanca suceşte spre soare, lemn-i bun de cioplit").
(On regarde l'arbre de telle manière que le soleil soit derrière).



Un tel bois se fend droit et sans effort (in "ciosvîrte" (52)). Pour des artisans qui sortent jusqu'à une dizaine de pots par jour, "bon bois" signifie "facile à travailler". V. Mocan : "cîrja" doit être droite. Si elle va s'enroulant autour de l'épicéa (appelé ici "sîlha"), le bois se fendra mal, l'outil accrochera. N. Lază : "Il doit y avoir une nervure pour que l'arbre soit bon". I. Leahu : "Si "dolia" est tordue vers le soleil, le bois est bon. Si c'est le contraire, on a affaire à du "lemn cîltos".

- Le son :

"En hiver, les arbres sont gelés et tous sonnent de la même façon disent certains. Mais d'autres portent toujours la partie arrière de la hache ("muchia") contre le tronc pour l'entendre sonner (53). En Bukovine, les mêmes critères de choix sont appliqués pour les douves de l'instrument de musique appelé "buhaiu" (54) et pour le "bois de résonnance" dont on confectionnait les instruments à corde des Austro-Hongrois (55), et plus anciennement l'instrument appelé "cimpoiul" (56). Mihail Lăcătuş (57) de qui viennent ces informations, dit que le son du tronc doit être "plein et fort". Il serait intéressant de recueillir dans les Monts Apuseni le faire de la "trîmbiţa", qui est le même instrument, afin de le comparer au premier.

- L'écorce :

Pour l'épicéa, à Sçărişoară, on considère en général que si elle est blanche l'arbre est bon et si elle est rouge, il est mauvais.

Gheorghe Hental : "Quand l'écorce de l'épicéa brille, il est bon". G.Paşca : "L'épicéa se connait à l'écorce : tirant vers le bleu, il est durable ; plus grasse, le bois est mauvais". ("Sîlha se cunoaste dupà coajà ; mai albastrà, este un lemn mai durabil. Mai grasa, este un lemn slab"). I. Leahu (52) : "Si le bois est tordu ("gîrbov", "cîrn") l'écorce est rouge d'un côté. V. Mocani : "Elle doit être blanc-bleue ("albuia").

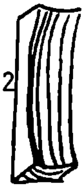
Pour le hêtre : A. Cîrja élimine les écorces luisantes, qui indiquent un bois dur. Si l'écorce mais aussi la mousse sont sombres l'arbre est vieux et bon à travailler. Un jeune, qui a la mousse claire et l'écorce luisante, serait trop dur à fendre. Lorsque l'on voit le nombre de gestes entamant le bois pour faire un simple tonneau par exemple (58), on comprend que tant d'insistance soit mise à chercher le bois tendre. Disons encore qu'un sapin ou un épicéa ne sera jamais trop dur à fendre (bien que gorgé de sève, il rende le travail désagréable) tandis qu'un hêtre dur pourra devenir une masse de bois indécollable.

- L'essayage ("încercarea") :

Un de ces vieux, respectueux tant qu'ils le peuvent des arbres, disait dans les Monts Apuseni qu'il "n'essayait" pas : il regardait avant. Et une fois l'arbre à terre, coupait pour observer la fibre et décider quel type de meubles il pouvait faire avec. Très souvent le tamponnage avec le tranchant de la hache suffit. Un seul coup pour sentir la résistance du bois, mais qui engendrera une blessure. On rencontre beaucoup de ces arbres "tamponnés" en forêt: S'il n'y a vraiment aucun signe (mousse, nervure...) l'artisan détache un morceau de 20 à 30 cm de long et 2 à 3 doigts de profondeur pour "l'essayer". La technique se retrouve chez tous les fabricants de douves de Roumanie, et le morceau s'appelle "ţanc" ou "ţancuşe", ou "astupuş"... Il sera encore question de cet "essayage" sous le titre des "métiers" du bois, lorsqu'il faudra parler du rapport que l'économie de marché impose entre la forêt et les hommes. (cité par A. Cîrja). La remarquable monographie du village de Nerej (59) décrit le procédé en Vrancea (angle sud-est des Carpathes). Un tel "ţancuş" de 15 à 20 cm sur 6 à 8 était détaché ; pour faire 100 tonneaux on "essayait" 17 à 23 sapins pour utiliser les 2 ou 3 nécessaires et encore rarement entièrement. R.O. Maier (60) dit que les "Moţi" détachent un tel "astupuş" et reconnaissent à la couleur si le bois est bon ("oblu") ou tordu ("sucit"). On sait qu'une fibre d'épicéa rouge est amenée à se vriller. Enfin Ioan Popa (61) rapporte que les "Moţi" regardent sur un morceau détaché à partir de deux enco-

ches faites à 20 cm l'une de l'autre avec la hache à abattre, si la fibre ne fait pas ainsi ("dosteşte" - fig. 1) ni ainsi (62) ("scobeşte" - fig. 2, en français "bois tors) :

fig. 1 

fig. 2 

Sont rejetés par ce choix les arbres atteints de maladie. Les plus couramment indentifiées sont celles causées par le vent, le gel, la foudre, aussi par les champignons, les larves et le coup de hache :

- "Stricat de ger" est le gelivure. "Stricat de fulger" est l'arbre frappé par la foudre. On prétend que son bois ne brûle même pas (63). "Stricat de vînt" : une fourche de la tête de l'arbre est brisée par le vent. L'eau des pluies et des neiges s'infiltrera lentement vers le bas, et des champignons apparaîtront à son pied. Tout le long du trajet la fibre sera pourrie. Il est intéressant de noter que l'homme atteint de maladie nerveuse soit qualifié en médecine populaire par la même expression. Les fées sont portées par le vent et peuvent amener ces maladies dans la tête de l'homme...

"Ciuperca" : dans un arbre brisé au sommet l'eau descend doucement jusqu'à un endroit où elle se stabilise et produit une boursouflure ("butura"). De là elle migre vers l'extérieur (en une "răsufla") et l'amadou apparaît ("iasca") (64). En français l'oeuvre des champignons parasites est dite la "carie".

"Racul" (65) : tamponné par la hache, l'arbre produit un bourrelet qui entoure la blessure et tend à la couvrir. Elle reste cependant la porte ouverte aux maladies, notamment celles des arbres voisins déjà atteints. Des "foyers d'infection" se développent ainsi en forêt. Le sanglier, la chêvre, le porc, rongent l'écorce à l'occasion ; cela a pour effet de dessécher l'arbre à long terme. L'empreinte cicatrisée des dents du chevreuil est observable souvent.

"Carii", les parasites, n'entrent dit-on que dans le bois à terre. Mais ils entrent de même lorsque l'arbre est sec et que la racine est atteinte. C'est la racine qui détermine les maladies du tronc. En

français, la fermentation de l'arbre sur pied se dit ulcère (66). Le rapprochement des deux termes français et roumain à partir du latin est intéressant, et Pompei Mureşanu le développe (67) : dans la médecine populaire roumaine, la carrie dentaire est attribuée à des vers. Ces vers portent le nom de "caretii" et réfèrent à une notion très ancienne selon laquelle une dent n'avait pu être rongée que par les vers (l'on avait sous les yeux le modèle d'un fruit véreux et le processus de l'attaque par les bactéries était impensable). Son expression dans le vocabulaire latin fut "carus" -vers-, qui donna "car" en roumain et "carrie" en francais. En latin classique, (du temps de Celsius) "caries" sont les carries osseuses et dentaires. L'ethnoïatrice rencontre dans toute l'Europe la notion de ces vers qui rongent et le bois et les dents ("zahnwurm" en Allemagne rurale ou le "carie" des charpentiers français). Le passage d'un signifié (la cause) à l'autre (l'effet) a pu se produire dans des modèles de communication du type : "Tu as des "cars" pour "tu as des vers", "tu as des "car" pour "tu as des carries..."

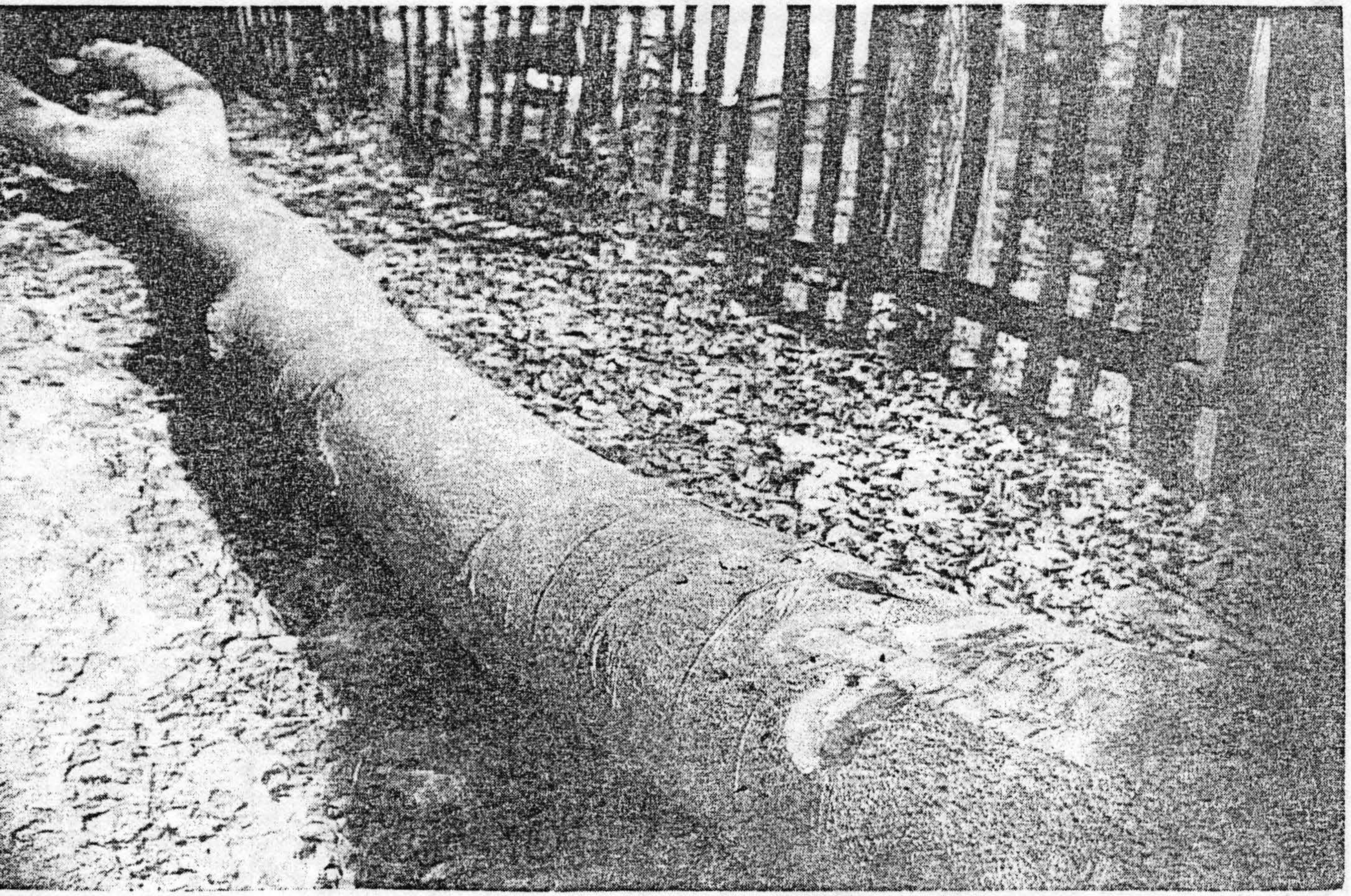
Le chapitre a permis de constater qu'une connaissance très concrète lie les paysans aux arbres qu'ils utilisent. Des détails varient entre un village et un autre mais cela doit être attribué aux différences de situation (climatique et autre) dans laquelle ils se trouvent. La connaissance reste basée sur l'observation. Il faudra se souvenir que ces gens sont en contact constant avec ces nécessités matérielles, et qu'elles leur occasionnent un incessant rappel à l'ordre des réalités. Notre cas est bien différent et il est sage de prêter l'oreille à tous les aspects de ce discours, même s'ils viennent à déborder de ce domaine "matériel" dans lequel nous nous sentons tant à notre aise.

Principaux artisans ayant fourni des informations

Augustin Cîrja	Monts Apuseni, Village de	Vidra
Gheorghe Hental	"	"
Aurel Cabulea	"	Lupsa
Gheorghe Paşca	"	"
Dumitru Ciupi	"	"
Vasile Mocani	"	Scarisoara
Gheorghe Matei	"	"
Nicolae Laza	"	Buduressa
Aurel Flutur	"	Petru Groza
Desideriu Godea	"	Lunca Teiuzului
Mihail Lácátus	Bukovine	Cîmpulung Moldovenesc
Patape Ciupercovici	"	Sadova



l´abattage



CHAPITRE III
-oOo-

L'ABATTAGE

Le moment de l'abattage est venu. L'arbre subit sa première transformation. Depuis que le passant est répandu, on scie à deux, après avoir pratiqué, à la hache, une table d'abattage à l'opposé.

On part donc en forêt avec seulement la scie et la hache d'abattage (68). Le nom des outils varie d'une zone à l'autre. Dans les Monts Apuseni, "toporul" est le merlin, "securea" la hache d'abattage, et "bardele" sont les haches à façonner. La scie à passant se dit souvent "firezul". Au pays de Haţeg, on la dit "joagarul", qui désigne ailleurs la scie hydraulique du village. La scie à sommier y est appelée "fierástrául". Celle du scieur de long enfin, se dit "ferástrául mare", ou "beşchia", ou "beştia" (69) et en Ardeal : "babiţa".

On fait tomber la tête vers l'amont ("vîrful la deal") et même si l'arbre est déjà incliné de l'autre sens. Jadis les arbres étaient ainsi tous abattus du même côté comme l'herbe sous la faux ("ca iarba la coasà") mais maintenant, dit un bûcheron de Hateg : "Avec la tronçonneuse, ils font n'importe quoi n'importe quand" ("Cu "drujba", se face orice si oricînd").

On ébranche le soir, et du pied vers la tête, ainsi la sève sort du tronc (70). Pour l'épicéa, on procède en sens inverse, sans doute parce que la difficulté d'évoluer sous les branches piquantes (le sapin, lui, pique peu) passe avant les préoccupations relatives à la sève.

Le fait d'abattre sans discernement la forêt appartient à l'économie de marché. Ce n'est pas elle qui a façonné la mentalité du paysan roumain et si elle représente la réalité depuis plus d'un siècle, les traces de l'autre conception sont encore observables. Deux points forts la caractérisent : l'attitude de l'homme face à l'arbre à ce moment-là et la place de l'outil qui permet de s'en rendre maître.

:

La majorité des artisans et des bûcherons avec qui l'on peut parler procède à l'abattage de manière machinale. Une approche ethnologique se situe souvent à la charnière du passé et du présent. On ne peut juger que sur le présent, mais le passé encore affleure. Dans le monde paysan roumain, frapper la terre était un pêché. De même lorsqu'on labourait cette terre, on demandait pardon. Des prières contiennent cette demande, explicite. Dans toutes les civilisations non industrielles, des rites accompagnent une technique de transformation de la matière (71). Existe-t-il de ces rites lors de l'abattage d'un arbre ?

Il n'y a semble-t-ïl qu'une forme vestige pour le village de Moisei (72), qui se pratiquait encore il y a peu dans le Maramureş (jusque 1920 ou 1935). Les ouvriers qui manoeuvrent les troncs en forêt ("ţapînari") se rendaient quelque part dans la forêt (ils ne savent plus où ni quand !) une fois par an. Et autour d'un grand sapin "qui était comme un symbole des arbres qu'on avait abattus pendant une année", ils déposaient "en signe de paix et peut-être de remords" de la nourriture (tout un déjeuner, avec les gâteaux et le reste) et de la "horinca" (73) ainsi que les "ţapine" (la "sapinette" l'outil de leur profession). On mangeait, buvait, on laissait de cette nourriture, comme on peut le faire pour les morts, (74) (75). Telle est textuellement la justification de la coutume :

> "Ils sentaient eux aussi le besoin de demander pardon au sapin parce que toute l'année ils le tuaient sans cesse".
> ("Simţeau şi ei nevoia sà îsi ceara iertaciune bradului cà întreg anul îl tot omoara").

(Le singulier est utilisé comme pour une entité). Faut-il retenir cette explication du rite ; un besoin que ressentirait le groupe de ne pas fâcher cette force de la nature ? Pourquoi ? Et que craint-on ? Une information venant de Vîlcea (Carpathes sud) (76), semble la confirmer : avant d'entailler un tronc pour en sucer le jus (pratique fréquente chez les enfants sur les hêtres et bouleaux au printemps), les enfants demandaient pardon avec une incantation adressée à l'arbre. Les paroles sont oubliées. Peut-elle être retrouvée dans d'autres domaines, cette notion d'arbre, être vivant, que l'on utilise mais à contre-

coeur, parce qu'on y est contraint et seulement si l'arbre le veut bien ? C'est le sens même de ce chant de noce du sapin, où l'on justifie sa coupe par le bon usage qu'on va en faire. C'est le sens du mensonge rituel fait à l'arbre dans le chant funèbre (77) lorsqu'il lui est dit qu'on l'amène au village mais pour le replanter. Il est à remarquer que c'est à l'espèce entière que l'on s'adresse par l'intermédiaire d'un seul sapin (78). Ce mécanisme ne se retrouve-t-il pas chez les peuples chasseurs ? L'animal tué n'est pas surpris par les coups, il s'est offert aux coups. On l'avait d'abord convié à venir. On l'avait appelé rituellement. Lorsqu'il est mort et découpé, on l'en remercie, et l'on s'excuse (79).

L'abattage d'un arbre semble avoir été longtemps pour les roumains un acte important. Deux attitudes paradoxales nous sont données à observer cependant. Dans les travaux de coupe des grandes compagnies forestières du 19e et 20e siècle, les ouvriers étaient des roumains, mais ils durent procéder à des massacres d'arbres sous la pression des compagnies internationales et de chefs d'équipe italiens et allemands (80). La terminologie du travail à la forêt faite par Ion Vlăduţiu (81) et Vasile Arvînte (82) en témoigne. I.I. Russu développe le fait que seul le terme d'origine autochtone "a-dărima" se soit maintenu pour désigner l'action d'abattre. Il en déduit l'importance du concept lié (83). L'analyse serait à compléter à l'heure de présenter le commerce du bois (84), les bouleversements qu'a provoqués dans les mentalités cette utilisation industrielle de la forêt, seront cités. L'attitude d'agression de la nature n'appartenait pas au mode de vie du village roumain.

Dans la Roumanie contemporaine, il m'a été donné de voir des croix soigneusement gravées sur des troncs d'arbres abattus. J'aurais bien voulu y trouver une pratique de "pardon" mais rien de tel ne me fut confirmé. La photographie se trouve en titre. Elle est prise à Buteasa Rîu dans le pays du Chioar. Quelques troncs de hêtres attendent au bord du chemin ; une croix est gravée sur chacun. Les explications obtenues sont caractéristiques des difficultés rencontrées dans l'analyse de faits "ethnographiques". Les riverains assurent qu'il s'agit d'enfants. Le dessin est trop bien exécuté, et avec une hache trop lour-

de. Il est à hauteur d'homme (considérant l'arbre sur pied) et a été réalisé avant l'abattage semble-t-il. S'il y a ainsi défense c'est que la question aborde des considérations juridiques (vol, argent) ou appartient au domaine des superstitions, entrainant le ridicule. La situation générale était de graver le signe lorsque l'arbre était debout afin qu'un autre ne puisse pas l'abattre. Ici, un enfant de l'école de Buteasa fait savoir que lorsqu'un homme a acheté un arbre (sur pied) et qu'un autre entre-temps est venu l'abattre, le premier lorsqu'il retrouve le tronc, fait un signe dessus (de croix par exemple) : loi de la forêt ? antique probablement ; d'un temps où l'arbre était un cinquième élément, une richesse naturelle innaccaparable puisque... il revient une partie au "voleur". Reste que "dès que le signe est posé, on ne touche plus à l'arbre, et jusqu'à une date à préciser". La région de Chioar n'est pas collectivisée, mais le droit sylvique actuel est le même que partout ailleurs en Roumaine. Il est intéressant de constater, si c'est le cas, les survivances du vieux code juridique (85).

On ne peut être sûr cependant de la signification de ce geste. L'habitude des ethnologues est de présenter les faits comme si tout était parfaitement clair (86) : il peut s'agir d'un signe de propriété, pratiqué à l'avance sur les arbres ; mais la croix n'est pas un motif très personnalisé (87). Dans les cas de confession à un sapin encore (88), de telles croix étaient gravées ; mais l'arbre dans ces cas-là se trouvait bien loin du village et n'était pas à abattre... De la même manière, le pardon au sapin observé à Moisei pourrait être considéré comme la manifestation d'un culte des ancêtres, puisque le sapin est notoirement lié à la mort (89). Il pourrait se justifier aussi par l'existence d'un culte du sapin seul. De ce culte hypothétique il est souvent fait mention dans la tradition ethnographique roumaine... Quelques exemples rassemblés par J.G. Frazer en divers points du globe viennent cependant accréditer l'idée d'un pardon demandé à l'arbre (90). Ceux concernant des pays voisins méritent d'être cités (91) : "Dans certaines parties de l'Autriche, de vieux paysans croient encore que les arbres des forêts sont animés, ils ne permettent pas qu'on leur fasse une entaille dans l'écorce sans raison spéciale. Leurs pères leur ont enseigné que l'arbre sent la blessure tout comme un homme. En abat-

tant un arbre, ils lui demandent pardon. On dit aussi que dans le Haut Palatinat, les vieux bûcherons demandent encore en secret à un bel arbre vigoureux, avant de l'abattre, de leur pardonner".

Reste à découvrir pourquoi un tel pardon a sa place. En effet, lorsqu'il s'agissait de se débarrasser de l'arbre, pour faire d'un coin de forêt une pâture ou un champ, il suffisait de détacher, un an à l'avance, une bande d'écorce de son tronc. L'arbre mourait et il ne restait qu'à y mettre le feu (92). Si au contraire c'était le bois vif qui était recherché pour une construction, un objet à fabriquer, les précautions étaient celles exposées et la hache ou, au moins l'herminette, devenait nécessaire. Tout se passe comme si l'on avait voulu qu'un "esprit" de l'arbre reste dans le bois et se conserve jusque dans l'objet. Un curieux texte recueilli en Bukovine en 1937 contient cette idée "d'abattre sans tuer" un bois, pour qu'il garde tout son pouvoir (93).

> "Voi zinelor/ voi màestrelor,/irodeselor,/ ajutàţi-mà/ sà-l-dobor,/ fàrà sà-l omor/ sà-l cioplesc/ fàrà sà-l ciuntesc,/ sà-l vràjesc/ fàrà sà-l silesc,/ ca şi eu la nevoi/ ajuta-và-voi"...
> "A vous les fées,/ a vous les régnants,/ les rois-mages,/ aidez-moi/ à l'abattre/ sans le tuer/ à le sculpter/ sans le mutiler,/ à y faire des sorts/ sans le contraindre,/ car moi aussi au besoin/ je vous aiderai...".

C'est l'incantation chantée lors du choix d'un arbre qui devait donner un "piquet de sortilège". En roumain actuel "Lemn" est le bois, et d'autres termes désignent les arbres. En roumain ancien, "Lemn" désigne aussi l'arbre.

S'il est vrai qu'en abattant un arbre (94) l'on s'adresse à ce qui peut être appelé un esprit-qu'il procède de l'arbre, de l'espèce, ou de la forêt- il faut s'attendre à ce que l'outil qui permet un tel affrontement prenne lui aussi une dimension spirituelle.

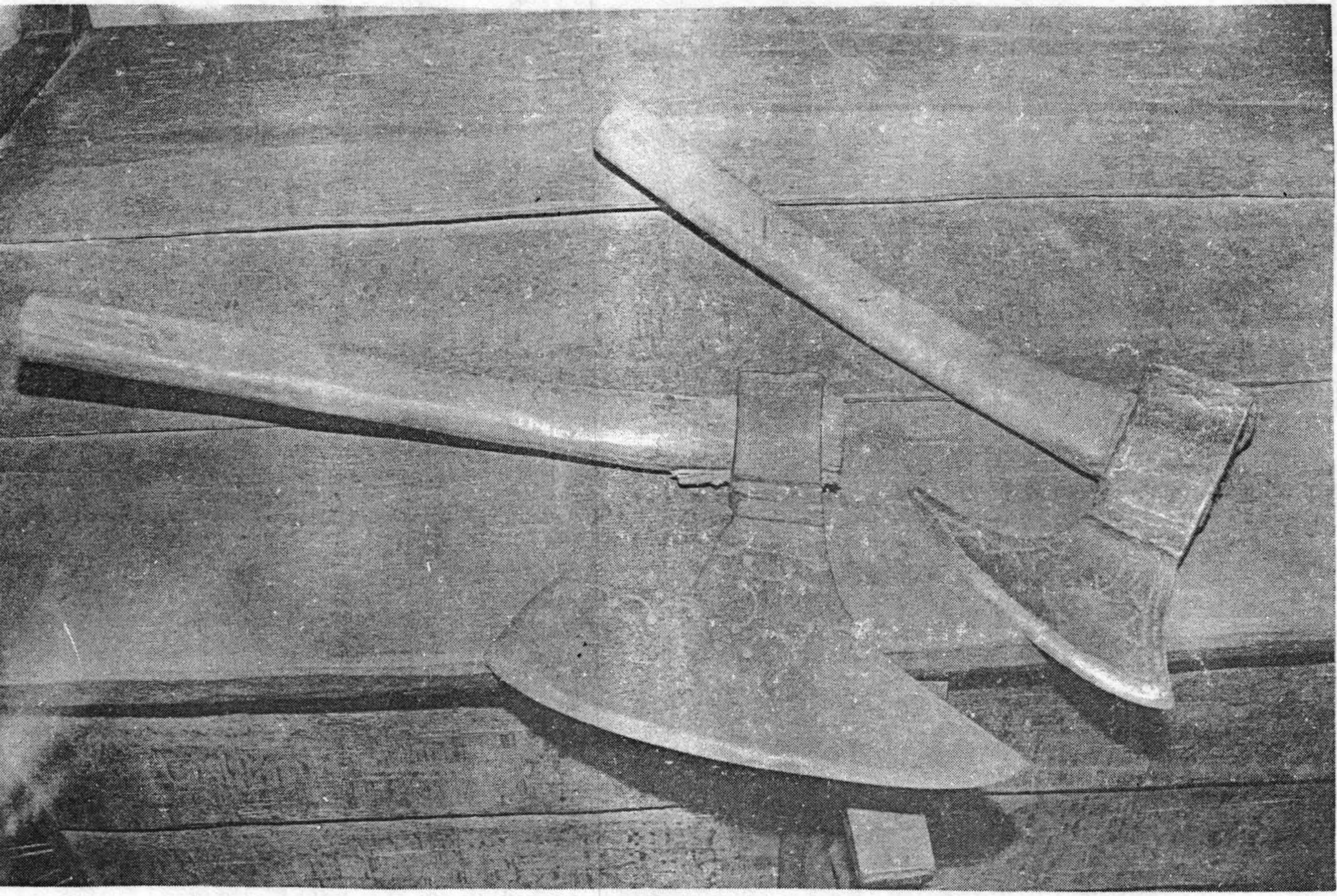
Avant le métal, avec le métal, le groupe d'hommes a dû modeler cette forêt tempérée dans laquelle il vivait. Pour le seul Moyen-Age Jacques Le Goff a pu dire qu'il fut "un corps de bois sur un squelette de pierre" (95). La hache est présente dans tous les inventaires de fouilles archéologiques. Elle hante les vitrines de nos musées de préhistoire; elle est le témoin de la longue histoire des hommes contre la forêt (96). L'imagerie populaire l'a présentée comme un symbole belliqueux, un signe des âges farouches alors qu'elle était avant tout outil. La hache de guerre reste distincte en forme comme en ornementations. En roumain, le mot générique est "topor", il est de racine slave (97). L'herminette se dit "telsa", dont l'étymon est autochtone (98). La scie est bien entendu utilisée depuis peu de temps et les mots qui la désignent sont d'origine allemande ou hongroise. De ces trois outils c'est sans contexte la hache qui a la plus grande place dans le folklore roumain.

Celle que l'on observe le plus généralement pour l'abattage se présente ainsi :



(la longueur du manche est à peu près la distance de l'aisselle au poignet)

C'est la plus grande des haches. Elle prend divers noms selons les régions : "securea mare", "topor"... Ses formes varient aussi selon que l'on veut ou non façonner en plus de pouvoir abattre. La taille intermédiaire avec la "securea" existe localement et s'appelle "toaipă". "Tàul" se rencontre en Bukovine seulement et passe pour être d'origine hongroise. Une devinette (99) rappelle son utilisation continue par le paysan.



"Toatà ziua/ cioca cioca/ vine sara/ boca boca/ -ce e ?/ -Toporul!.
"Toute la journée/ tchioc! tchioc !/ quand vient le soir/ pok ! pok ! (le "boc" est le quartier de bois fendu)/ -Qu'est-ce que c'-est ?/ -La hache !".

Elle est aussi la seule arme sur laquelle on peut compter. Force méchante que l'on utilisera peu, force sommeillante qui marque les mentalités

"Cînd merge de a-casà/ a-casa caţà/ Cînd vine din pàdure/ în pàdure caţà/: toporul pe umari".
"Quand elle vient de la maison/ elle veille sur la maison ;/ Quand elle vient de la forêt/ elle veille sur la forêt ?/: la hache sur l'épaule" (100).

En aroumain, passée au genre féminin, elle devient dans les devinettes une jument ou une ourse :

"Una eapà zurà/ alagà pitu pàdure".
"Une jument folle/ court dans la forêt" (100).

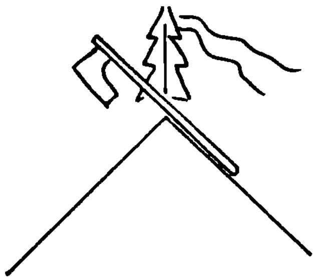
Il est intéressant de parler du fer, du manche et de l'angle formé par les deux.

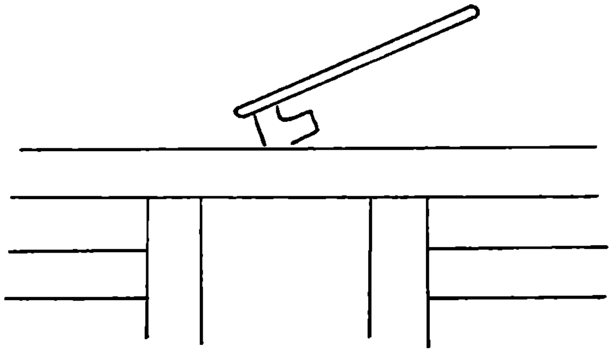
Des décorations figurent sur le fer des anciennes haches. Il s'agit de signes d'artisan ("mesteri" 101) mais aussi de motifs géométriques variant d'une hache à l'autre. Il arrive aussi que l'on prétende que ces dessins confèrent plus de résistance à l'acier (102). Celles qui sont photographiées sont des haches à façonner ("barda") appartenant à la collection du musée d'Orastie (103).

Le manche est dit "coada" (la queue). C'est le frêne qui est le plus largement employé et l'on vous dira peut-être qu'en plus de ses qualités d'élasticité et de robustesse il "donne de la force" (104). Le bois de charme par contre serait selon certaines sources (105) à rejeter : une croyance veut que si l'on se sert d'un tel manche en hiver il viendra à "vider tout le sang de vos veines" ("i-suge tot sîngele din vine"). Cela est-il à prendre au propre ou au figuré ?

Enfin la position que prend la hache dans l'espace n'est pas indifférente. Cela peut être représenté par l'angle formé par le fer et le bois : elle est toujours rangée plantée, même pour un court ins-

tant ; ni suspendue, ni laissée à terre. Les pratiques magiques qui la font intervenir et qui sont étudiées plus loin, indiquent toujours de façon claire comment elle doit se situer dans l'espace : pour chasser les nuages on la met tranchant en l'air sur le seuil; pour tenir tête au personnage de la "mère des forêts" ("numa-pàdure") on la jette bien loin. De même lors de la construction d'une maison : chez les Hutsules ("Huţuli"), qui vivaient au sud de la Pologne, puis en Bukovine, elle était fixée en faîtière lorsque la maison était hors d'eau (fig.5) et dans un film de Paradjanoff (106), fiable quant à la documentation, on la voit fichée sur le linteau de la porte, à une maison dont les murs viennent d'être érigés (fig. 6).





Sans ce manche en bois, l'instrument de la coupe n'est que dérisoire tentative de fourmi humaine. Il y a quelque part l'idée d'une collaboration de la forêt à son défrichement. Elle nourrit mais en se détruisant. Un écrivain roumain écrivait (107) que "si la forêt n'avait pas donné le manche, la hache n'aurait rien pu faire contre la forêt". Aucune légende à notre connaissance ne reproduit cette vision des choses, mais une fable a été écrite sur ce thème par un poète roumain qui composait à partir d'éléments populaires : il s'agit de "La hache et la forêt" de Grigorescu, présenté comme un mythe d'origine (108) :

:

"Minuni in vremea noastrà/ nu vàz a se mai face/ dar cà vorbea odatà lemne şi dobitoace/ nu ramîne-ndoialà ;/ pendru cà de n-ar fi/ nici nu s-ar povesti/.../Intîmplarea ce stiu si voi s-o povestesc/ mi-a spus-o un batrîn/ pe care îl cintesc,/ şi care îmi zicea/ cà şi el o ştia/ de la stràmoşii lui/ care stràmoşi ai lui zicea şi ei c-o ştiu/ de la un alt stràmoş, ce numai este viu/ şi p-ai carui stràmoşi, zàu,/ nu poci sà vi-i spui/.../ in tr-o pàdure veche,/ - bàtrinà şi adîncà- / un ţaran se dusese/ sà-şi ia lemne de casà./ Trebuie sà ştiţi însa/ si poci sà dau dovada/ cà-n vremea acea/ toporul n-avea coada./ astfel se încep toate :/ vremea desàvîrsaşte/ orice înventa omul/ si orice duhul naşte,/ aşa taranul nostru,/ numai cu fieru-n mîna,/începu sà sluteascà/ pàdurea cea bàtrinà/ tufani, palteni, ghîndari/ se îngrozişa foarte :/"trista veste, prieteni,/ sà ne gatim de moarte,-/ -începura sà zica-/ "toporul e aproape !"/ "în fundul unei sobe,/ ţaranu-o sà ne-ngroape !"/ -E vreunul d-ai noştri/ cu ei sà le ajute ?"/ zise un stejar mare,/ ce avea ani trei sute/ şi care era singur/ ceva mai la o parte./ "Nu"/ "-Aşa fiţi în pace :/ asta data avem parte./ Toporul si ţaranul/ alt n-o sà izbuteasca,/ decît sà osteneascà./ Stejaru avu dreptate :/ dupà multa silinţa,/ cercàri îndelungate,/ dînd în dreapta şi-n stînga,/ cu puţina sporire,/ ţaranul se întoarse/ fàrà de izbutire./ Dar cînd avu toporul/ ocoadà de lemn tare,/ puteţi judeca singuri/ ce tristà întimplare".

"Le merveilleux de nos jours/ n'a plus guère de cours/ mais que parlaient autrefois/ les bêtes et les bouts de bois/ il faut y ajouter foi/ parce que s'il n'était ainsi/ on n'en aurait rien dit/.../ Ce qui s'est passé, que je vais/ vous conter,/ un vieillard me l'a dit/ (je m'incline devant lui)/ qui lui-même prétendait/ qu'il l'avait écouté/ du père de son grand-père/ lequel ancêtre enfin/ disait l'avoir appris/ de son propre grand-père/ trépassé aujourd'hui/.../ Dans une très vieille forêt/ un paysan était allé/ chercher du bois à brûler/ vous devez savoir avant/ (et je m'en porte garant)/ qu'en ces temps reculés/ la hache n'était/ que la cognée./ Tout est ainsi au départ,/ c'est le temps qui parachève/ ce que créent l'homme/ et son génie./ C'est ainsi que le bonhomme,/ son simple fer à lá main,/ commenca à mutiler/

la vieille, la très vieille forêt./ Erables, chênes et noisetiers/ furent bientôt tout affolés :/ "préparons notre mort, amis,/ le fer de la hache est prêt !/ dans le fond d'un grand poêle/ l'homme va nous enterrer/ Est-il un seul de nous/ qui veuille l'aider ?/ dit alors un vieux chêne,/ qui vivait retiré/ depuis bientôt trois cents années./ "Non"/ "-Alors soyez en paix,/ car pour cette fois/ nous avons gagné"./ Le paysan avec sa hache ne parvenait/ qu'à se rompre les bras./ C'est le chêne qui eut raison :/ après bien des efforts, des essais,/ tapant à droite, tapant à gauche/ avec peu de succès/ le paysan s'en est allé./ Mais dès qu'un bois eut donné/ un solide manche à la cognée/ quelle triste histoire pour la forêt !.

Elle rappelle ce vieux conte slave (109) des arbres qui s'esclaffent lorsque pour la première fois l'homme vient à eux, un fer à la main. Le jour suivant ils sont épouvantés parce que l'un deux a trahi : l'homme va les détruire grâce à ce bois.

Elle rappelle aussi la fable de la Fontaine "La forêt et le bûcheron" où la forêt fournit un manche au paysan qui a cassé le sien. Grigorescu écrivait à partir de Florian, Esope, Krîlov, La Fontaine... Bogdan-Duica a signalé une histoire semblable dans la littérature hébraïque. On peut penser comme Constantin Cubleşan (100) qu'il s'agit d'un élément du "substrat" (110). La morale est dans chacun des cas une leçon à la forêt qui participe à sa propre destruction et de bon gré. La forêt est bonne, dans le sens où elle s'ouvre le ventre pour abriter, chauffer et nourrir les hommes. C'est sans doute le mythe de fond : cette image d'un être persécuté, pleurant et pourtant énorme, puissant. Ce personnage, maternel, pauvre, et malchanceux en habit de bois ! (111).

L'arbre abattu n'est pas détaché de nouvelles prescriptions. Elles présentent souvent des caractères rituels (112). On doit le laisser en forêt, ou l'emmener au plus vite, ou l'emmener à une heure précise : "on doit le stocker de telle manière", dira-t-on dans un village ; dans un autre village ce sera autre chose : il devra être isolé du sol par des branches, il devra enjamber un cours d'eau, il devra être posé vertical... Proposer une liste détaillée par village serait un luxe.

On y retrouve les deux principes :
- faire que la sève le quitte au plus vite
- contrôler au mieux les "retraits" qui affectent la forme et la solidité du bois, et pour cela faire sêcher le bois doucement ! On aura souvent débité la pièce recherchée (planche ou poutre) aussitôt après la chute de l'arbre.

De la première préoccupation vient le fait d'ébrancher d'une certaine manière, d'écorcer les essences "qui prennent le vers" (hêtre surtout), de faire tomber l'arbre "vers la pente" : "l'eau est attirée par le tronc vers la pente" ("apa tot trage prin lemn la deal") déclare D. Cabulea. Vient aussi la pratique de ne pas débiter le tronc abattu au printemps avant l'automne, "pour que la pointe draîne la sève pendant tout l'été" (113).

De la seconde préoccupation, est issue la pratique d'enduire la forme découpée de purin ("pişàlàu"),communiquée par Ion Toşa pour le pays d'Oas. R. Joffroy (114) rapporte la même pratique pour la Grèce et la Rome antique. On stocke à l'ombre.

Bien sûr les deux prescriptions se contredisent, et leur dosage est la cause de toute l'ambiguité des procédés de séchage : "Dès que l'arbre est coupé la sève fermente", et arrive la "vermoulure" (attaque du bois par les vers) et "l'échauffement" (début de pourriture lorsque l'arbre ne peut pas sécher). D'un autre côté, le retrait trop rapide de la sève occasionne des défauts au bois (115).

CINQ TECHNIQUES

DE TRAVAIL DU BOIS



CHAPITRE IV
-oOo-

CINQ TECHNIQUES DU TRAVAIL DU BOIS

L'arbre va être débité. Selon l'utilisation que l'on désire faire de son bois, des pièces de formes différentes vont en être tirées. Le choix de l'arbre et les techniques d'abattage ont été traités d'un seul tenant, comme si la diversification du travail en regard de l'objet attendu n'apparaissait qu'au stade du débitage. La destination de l'arbre intervient bien sûr au moment de son choix et lors de l'abattage et les données connues en ce sens ont été distribuées au fur et à mesure de l'exposé.

C'est qu'il aurait été excessif de présenter la technique du faire de chaque objet en repartant de l'arbre sur pied à chaque fois. Un tel travail aurait correspondu à une thèse sur les "objets" en bois. Désormais, par contre, l'aspect qui va être développé est : "Quels sont les objets que l'on peut tirer de tel arbre ?"...

Le dicton connu par tout roumain pourrait répondre à cette question :

"Lemnu l-însoţeşte pe Român/ de la leagan pîna-n sîcriu".
"Le bois accompagne le Roumain/ du berceau jusqu'au cercueil".

Autrement dit, une infinité d'objets. C'est ce qui apparaît lorsqu'on se promène du nord au sud du pays, chez les pêcheurs de la plaine ou chez les éleveurs des montagnes. On est d'abord saoûlé par cette diversité et son omniprésence. Le berceau est effectivement fait dans la majorité des cas, de planches assemblées. On trouve les baguettes de saules en Banat, les baguettes de noisetiers ici et là ; un demi-tronc évidé était employé jadis... Le cercueil est fait de planches ; avec ou sans couvercle ; avec ou sans trous ; mais toujours de bois.

Entre ces deux extrêmes de la vie, il ne se passe pas un jour qui ne voit défiler des objets en bois : la maison qui comprend toujours une partie en bois. Les installations techniques collectives : presse, moulin, pont, fontaine... Les instruments agricoles : charrue, joug, chariot, etc... Les meubles. Les instruments que nécessitent les diverses techniques domestiques (récipients en tonnellerie, couverts, plats... métiers à tisser, rouets, écheveaux...). Les jouets des enfants. Le foyer, qui ne donnera sa chaleur que fortement alimenté...

Et puis, à mesure des enquêtes, cette "infinité" acquiert des limites : il est un monde des objets de la bergerie, dont tous les noms peuvent être cités en une page, et que l'on retrouvera à peu près constant de l'Oaş à la Vrancea (116). Il est une série de récipients calibrés, en douves, dont la liste remplit le quart d'une page. Il est une série de meubles, qui a pu être analysée et cataloguée dans des ouvrages (117) dès le moment où a été dégagée la forme de la matrice et ses variantes. De même pour les objets domestiques, les instruments agricoles, pour les bâtiments. Il est clair que si nous avons cherché à les connaître, tous et rapidement, nous ne cherchons pas à les présenter. Pas sous cette forme.

Ce qu'il est à la portée de faire, et qui est le cadre de l'étude c'est de présenter les techniques avec lesquelles le paysan les a fabriquées. Alors les doigts de la main suffisent ; les objets peuvent être :

- exécutés en poutre : maison, autres constructions de la cour de ferme et du village
- exécutés en monoxyles creusés (au feu, à l'herminette ou au couteau) : barque, fouloir à raisin, ruche, niche à chien, petits objets d'une seule pièce...
- exécutés en planches assemblées : mobilier, mur de maisons plus récentes, couverture de toit...
- exécutés en douves : petits récipients, tonneau...
- exécutés en baguettes tressées : palissade, coffrage, panier
- formés d'une partie de l'arbre à forme particulière : souche, fourche, ou branche tordue : c'est le cas des bâtons, des crochets, des pièces coudées...

L'arbre sera donc travaillé selon quatre techniques:

- mis en poutre
- mis en planches ; et les douves procèdent de cette même technique de fente
- creusé
- utilisé pour "bâton", et éventuellement plié : afin d'en faire de la vannerie : baguettes souples, ou des cannes : bâtons rigides
- on peut y ajouter cette dernière technique qu'est le feu.

C'était à partir de ces considérations que le paysan avait fait son choix. Il a été mis en évidence que pour lui, il y a quatre catégories d'arbres :

- Les arbres à poutre : d'un seul tenant, au bois dur et souple. En tête de liste vient le chêne (pédonculé ou rouvre) et son bois uni. Dans les régions inondées, le robinier ("salcîm") fera l'affaire. En hauteur l'épicéa, le sapin à défaut, le mélèze et l'arolle seront utilisés.

- Les arbres à planches : ceux qui se fendent bien en long. Les scieries existent depuis plusieurs siècles (118). Les scieurs de long ont eu aussi leur temps. Mais les planches se font souvent comme les douves, à la hache : on fend le rondin en rayon et l'on finit à la hache à façonner ("barda"). Dans tous les cas la qualité requise pour ce bois est d'être homogène en large et fibreux en long : de bien se fendre. Là vient le hêtre naturellement ; aussi le couple sapin-épicéa, le pin des montagnes et le mélèze localement.

- Les arbres à creuser : ils doivent être homogènes, au grain fin (une cuillère, un plat à mamaliga, une navette de métier à tisser, ne doivent pas accrocher). Ils doivent être en même temps faciles à creuser : ce seront les saules, les tilleuls, le sycomore. Ceux qui se fendent vite ou ne tiennent pas l'eau sont éliminés (peuplier (119), bouleau).

- Les arbres à bâtons :
◊ pour des baguettes souples, on cherchera le noisetier (coudrier)
◊ pour les cannes de marche, les arbustes des chemins et des lisières

viendront : le cornouillier mâle ("cornul") ou le bois sanguin ("sîngerul"), l'églantier ("màcesul")...

◊ on fera des gourdins avec le noeud d'un charme ou la racine d'un noisetier.

◊ et les manches d'outils en frêne si l'on en dispose.

- Et le bois de feu : pour la beauté de la classification, ce sera "tous les autres". De fait on prend souvent ce qu'on a sous la main : soit que ce soit plus proche d'accès, soit qu'il s'agisse des débris d'arbres travaillés à d'autres fins.

Dans la mesure où le bon bois est réservé à l'ouvrage, on récupérera les parties noueuses (hêtre et sapin), les arbres qui pourrissent vite (bouleau...) ou simplement ceux dont on tire facilement le petit bois (tremble...).

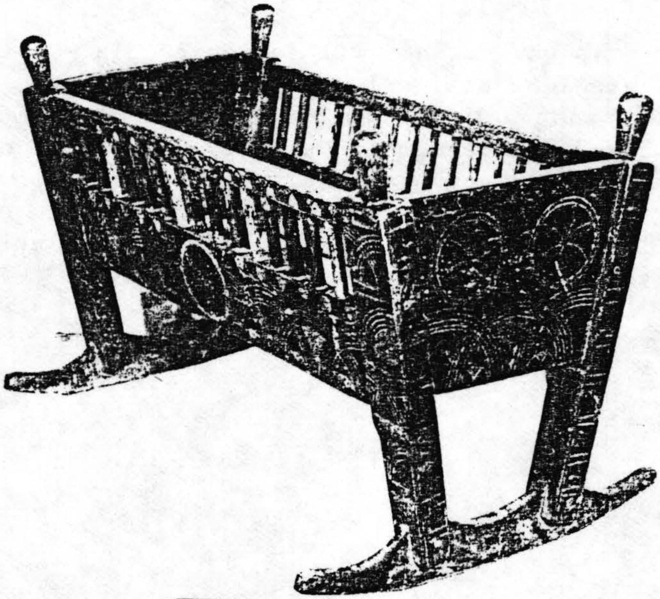
Ces catégories d'arbres et les techniques qui leur sont liées seront reprises selon quatre paragraphes.

Cette particularité du système classificatoire semble avoir son expression dans le vocabulaire : "copac" en roumain est l'arbre, mais l'arbre fruitier se dit "pom". L'arbre en général se dit "arbore". On m'a dit souvent dans les campagnes que "copac nu-i pom": le "copac" n'est pas un arbre fruitier. S'il faut déduire, "copac" est l'arbre à bois. L'arbre que l'on coupe, à la différence de l'arbre que l'on soigne et que l'on garde.

B.P. Hàşdeu propose comme essence sémantique de "copac" le "tronc coupé", la buche, le rondin (120). On peut rappeler que buisson et arbuste en roumain se disent "tufa" et jamais "copac". "Copac" serait donc l'"arbre à donner du bois" ce qui l'opposerait parfaitement à "pom" "l'arbre à donner des fruits". L'étymon du mot "copac" se trouverait dans la langue Dace (121). Hàsdeu avait déjà avancé une zonation ethnolinguistique pour expliquer le maintien en roumain de termes de racines différentes :l'élément colonisé des régions fertiles adoptait le signifiant latin, tandis que l'élément délaissé des montagnes conservait le signifiant dace.Devant cette situation, on peut penser que le latin ne distinguait que deux notions : l'arbre en général, et l'arbre fruitier, et que la

notion "d'arbre à bois", typique de la civilisation en place,est revenue prendre sa place dans le lexique national.

Les fruitiers ne sont pas traîtés dans ces pages (224). Il faut simplement retenir que c'est une catégorie "à part" d'arbre. Leur bois bien lisse et solide est utilisé pour des petits objets qui doivent durer (rabots, tonnelets, instruments de mesure...) ; ponctuellement pour des pièces de mobilier. Ils restent un bois d'exception utilisé à l'occasion,pas systématiquement.

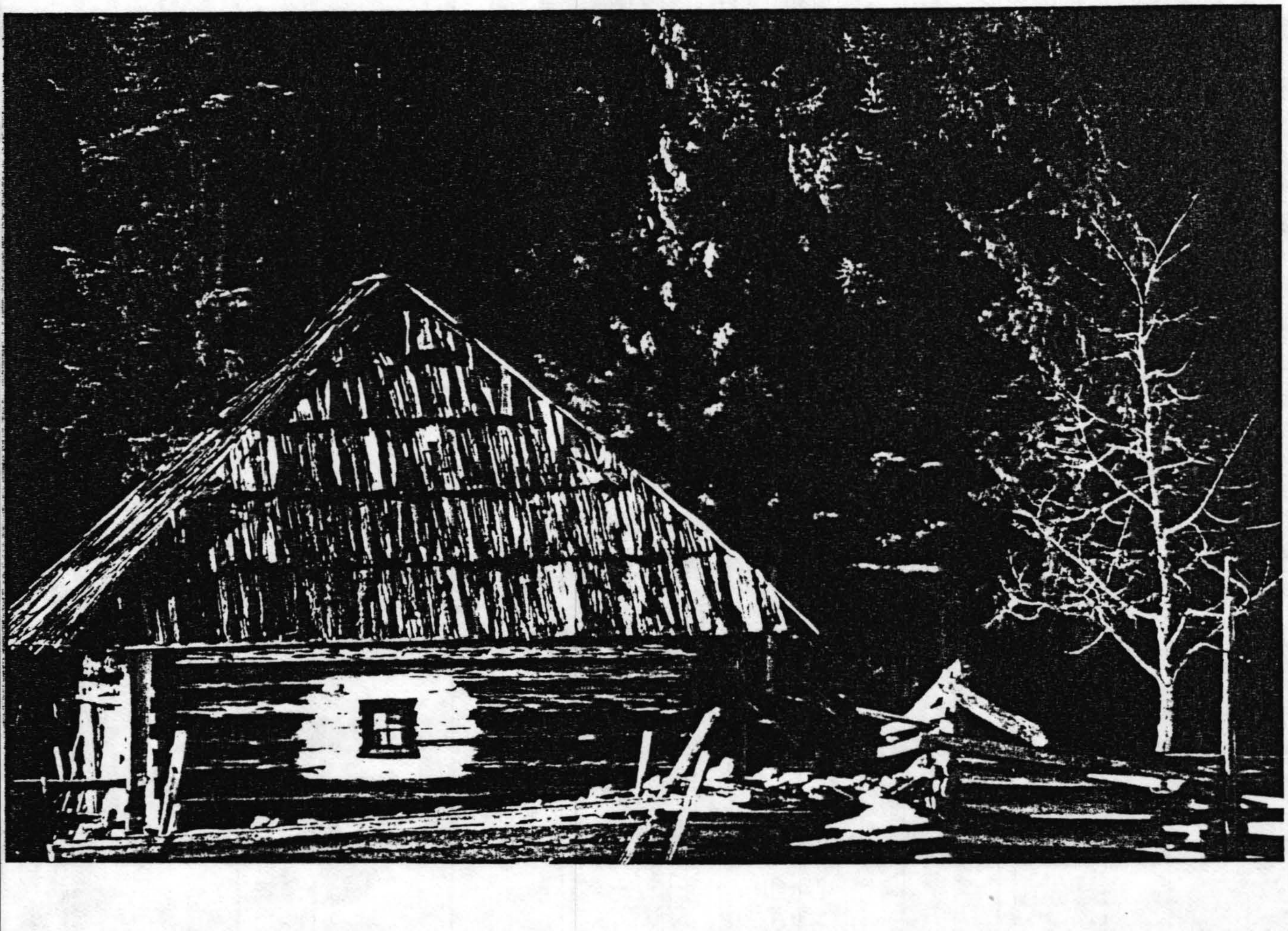


Berceau de Hasmas
(Arad)
Cl. Ioan Godea

"Cheval masqué"menant le
cerceuil à la fosse.
Cornevara, 1977
(Banat)
Cl. E. Lapadus



arbres à poutre



CHAPITRE V
-oOo-

ARBRES A POUTRES

SOMMAIRE

- Comment faire d'un tronc une poutre ?
- Les outils
- Les arbres concernés :
  * le chêne ("stejarul" et "gorunul")
  * le sapin, le pin, l'arolle, le mélèze...
  * parfois l'érable champêtre ("arţurul") ou le robinier ("salcîmul").
- Les précautions à prendre (éléments particuliers aux arbres à poutres).
- Le travail des poutres appliqué à la maison :
  * les soubassements ("talpa"), les murs, la couronne.
  * la poutre-maîtresse ("meşter-grinda")
  * les charpentes
  * la poutre faîtière ("coama"), l'épi de toit ("ţapul") et les rites associés...
- Le travail des poutres appliqué aux églises et aux croix.
- Le travail des poutres appliqué aux fontaines et aux ponts.

La décoration, associée aux poutres, et qui leur est particulière, a été réservée à un chapitre à venir qui traitera isolément de la décoration.

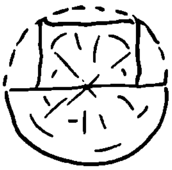
Les auteurs de ces ouvrages, leurs conditions de vie au village, le phénomène des métiers, apparaissent au chapitre des "métiers", ensemble avec les autres travailleurs du bois.

FAIRE UNE POUTRE

Pour faire d'un tronc une poutre, on peut le laisser tel, ou s'il s'agit d'un bois à aubier, l'équarrir. Cette opération se fait avec la hache à façonner et s'appelle "cioplitul", ou simplement "lucrarea din topor" (travail à la hache dans les régions où l'outil porte ce nom). On n'utilise pas au village d'outil particulier comme serait la doloire.

S'il est laissé tel quel, on l'écorce simplement. Cela se faisait pour les maisons aux murs de rondins ("din bîrne") et actuellement pour les bergeries. Ecorcer (qui se dit "a jupi") se pratique avec la pelle à écorcer. Certaines comportant une partie tranchante en silex sont tout à fait contemporaines (121)! Il ne s'agit pas de l'écorçage fin, où l'on utilise le couteau à écorcer ("cosorul").

Si l'on veut ne pas utiliser le coeur, qui est bois mort pour les arbres sans tanin, on sciera la poutre dans le "bois parfait" (122). Une poutre sciée est un travail de scieur de long, ou de scierie à eau ("fierăstrăul").



Il s'agit généralement d'un tronc coupé en deux. Les trois autres faces sont équarries à la hache à façonner.

"Grinda" est la poutre ("meşter-grinda" : la poutre maîtresse) et "bîrna" est le tronc d'arbre non façonné. Ches les Moţi, "coarnele" sont les bois équarris (123). "Grindeiul" est l'axe, de la roue du moulin ou de la charrue. On retrouve une assimilation comparable à notre "arbre", (arbre de transmission, arbre à cames) entre la pièce de bois et son utilisation. Le mot a une origine hongroise. "Bîrna" aurait lui un étymon slave ("bruvino" en slave d'église selon le dictionnaire de Tiktin- 124). Le découpage lexical peut être différent. Ainsi dans un village (125), "truncul" a une dimension de 4 à 8 m, "grinda" est le gros "trunc", "bîrna" fait 20 m de longueur et plus.

On rencontre pour désigner le "tronc", les termes de "butuc"

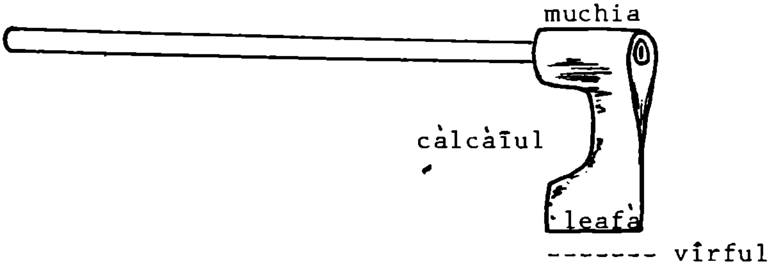
(lorsqu'il est court), "bucium" (Maramures), "catarg" (en Galați), "buștean" (dans le sud-est des Carpathes), "stîlp" (en Dobrodja), "trunc" (un peu partout), "bulvan" ou "bulvan gros" (en Hunedoara), "bîrna" ou "salfa" (en Covasna), "Coltis" (nord-ouest) et "tumurug" (nord-est de Moldavie) (126).

L'ensemble des pièces de bois dont on a besoin pour faire la maison se dit "cherestea", "kerestеu" en mégléno-roumain, "grădie" dans le sud-ouest, "corni si grinzi" à Roșia (Arad), et "lemn" un peu partout encore (126).

LES OUTILS

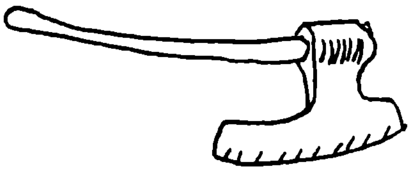
Les outils sont peu nombreux ; les noms donnés dans une région désigneront un autre outil si l'on change de région. On a besoin de la hache à abattre, de celle à fendre, de celle à équarrir ("a fasona") et à sculpter. On les appelle souvent "topor", "secure", "bardă". Le champ sémantique de "toporul" est large, et c'est le terme qui est utilisé lorsque l'on veut parler de "hache en général". Il est dans plusieurs zones utilisé pour "securea". La "bardă" ("bardă mare" : doloire, "bardă mică" : hache à sculpter) avec ses faces inégales et son manche courbe, sert à façonner les planches,ou à équarrir. Dans l'ouest des Carpathes, "securea" est le merlin (pour fendre), "toporul" sert à abattre et éventuellement à équarrir (127).

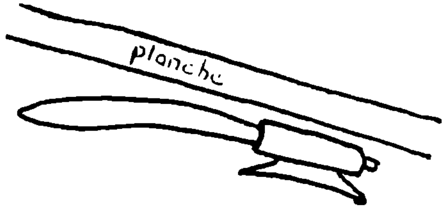
La hache à fendre présente souvent cet aspect : le manche a la longueur du bras avec l'avant-bras. On dit "coada" (la queue" ou "toporiștea"... Le fer est également désigné par des termes anthropomorphes : "ureche" (l'oreille) pour l'oeil, "gura" (la bouche) pour le fil. Cette partie du fer est plaquée d'acier à la forge du village.



La hache à façonner se tient d'une main : pour un droitier, la partie gauche est rectiligne et la droite présente un seuil courbé. Le manche est recourbé pour laisser la main hors de la planche ou de la poutre. Il a la taille d'un avant-bras. Le bois doit être assis. Celle du charron se dit "oabla" et est droite. Celle du tonnelier, ("toaipa" en Moldavie) a une taille intermédiaire entre "securea" et "barda".







Localement se rencontrent des formes intermédiaires : "securicea", "barda mare"... Mais il peut s'agir aussi d'autres dénominations (128).

LES ARBRES

En plaine, c'est le chêne pédonculé (Quercus pedonculata) dit "stejarul" que l'on cherchera. Sa solidité a pris place dans le folklore littéraire comme image de force :

"Şi cel mai mare stejar/la topor se pleacă" (129).
"Même le plus grand chêne/ sous la hache se pliera".

Sa fiabilité en a fait un symbole de droiture :

"Din stejar,/ stejar răsare" (130).
"D'un chêne/ sort un chêne".

se dit pour traduire le fait que d'un homme fiable sortiront des oeuvres fiables. La maison comporte des poutres et ce domaine est capital pour les villageois qui chérissent leur "gospodăria" (131). Elle est leur

raison sociale, ils la bâtissent pour qu'elle dure. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles le chêne figure parmi les plus loués des arbres-personnifiés. Dans "l'arsenal d'images poétiques de la création populaire roumaine" (132), "sterajul" vient en équivalence avec "leul" (le lion) et "imparatesc" (impérial) pour désigner ce qui est puissant, superbe ; au contraire de "măràcinele" (les ronces) associé à "şobolanul" (le rat) et à "ţiganesc" (tzigane).

"Ulmu-mi este verişor/ iar stejaru fraţior/ cà la vreme si la zor/ mult mi-a fost dàruitor./ Mi-a dat ulmul roate mici/ şi màciuci pe la voinici/ iar stejarul mi-a tot dat :/ fus de moara, stîlp de vàd/ şi vr'o patruzeci de pari/ pentru spete de talhàri".
"L'orme est mon petit cousin/ mais le chêne est mon grand frère/ car de l'aube jusqu'au soir/ il m'a beaucoup donné./ L'orme m'a donné des moyeux/ et des massues à brigands/ Mais le chêne m'a donné tout :/ axe du moulin, pilier de la passerelle/ et près de quarante piquets/ pour y tailler des rayons".

Dans les zones de collines, aux terrains plus secs, c'est le chêne rouvre "gorunul" (Quercus sessiliflora) qui remplace le "stejar". Alors que ce dernier pousse facilement seul dans les plaines humides de Roumanie, le rouvre est une essence forestière. Par son bois au grain plus fin, qui se travaille plus facilement, il se prêterait plutôt à la menuiserie. Evidemment, il est moins nerveux. Mais tout chêne qui aura eu une croissance lente aura des couches fines et sera bon aussi pour la menuiserie (134). Les principes exposés au chapitre du choix sont applicables. "Cerul", le chêne chevelu est délaissé : il n'est pas un bon bois de construction.

Là où l'on ne dispose pas de chêne (dans les hauteurs) (135), on construira avec l'épicéa ("molidul") et le sapin ("bradul").

Le sapin ("bradul") est un arbre de futaie de montagne, à la croissance lente (saison végétative courte en altitude) en principe. L'accroissement est fin et régulier, ce qui donne un bon bois de charpente. La meilleure qualité se trouve à une altitude donnée : sous cette

altitude, il fait plus chaud et l'accroissement est trop rapide, donc le bois trop léger. Au-dessus de cette altitude, l'accroissement est trop fin (121). Selon que l'on sera en adret ou en ubac, l'altitude de cette tranche variera (dans le Jura français, par exemple, elle se situe entre 800 et 1000m).

Le lieu où l'on va le chercher semble même être codifié dans le "chant du sapin" : lorsque les jeunes partent le couper, ils le ramènent :

"de loc pietros/ la loc mlàştinos".
"du lieu pierreux/ au lieu marécageux".

Soit : "des hauteurs bien drainées, à la plaine humide".
Ce chant connaît une forme étonnement constante sur tout le territoire roumain.

Il a d'autres qualités : il résiste bien à l'eau (il gonfle alors et pourrit très lentement), il donne donc de bons piliers de ponts. Une complainte ("doina") (136) du Bihor, citée par V. Butura, peut illustrer cette utilisation (137).

"Bradule, bràduţ de jale,/ ce te legeni aşà tare ?/ Da cum nu m-oi legana/ cînd îmi vine vestea rea ?/ -Da ce veste ţi-o veni ?/ -Tri meşteri cu tri topoare/ la pamînt sà mi doboare/ sà mà puie poduri pe lunci...".
"Sapin, petit sapin des douleurs,/ pourquoi te balances-tu si fort ?/ Mais comment ne me balancerais-je pas,/ quand me viennent des mauvaises nouvelles ?/ -Mais quelles nouvelles te sont venues ?/-Trois artisans avec 3 haches/ vont me jeter à terre/ pour me mettre pont sur les étangs".

L'épicéa : (Picea abies) : "molidul", et parfois "sîlha", est souvent confondu avec le premier par les ethnographes. Il porte parfois le nom de "brad rosu" (sapin rouge), ou se dit "brad" lorsque le premier est dit "brad albu" (sapin blanc) (138). Il est nettement distingué par les villageois et d'ailleurs ne pousse pas au même endroit. Pour la cons-

truction, il n'y a rien à ajouter à ce qui a été dit sur le sapin (Abies alba). Sa symbolique particulière est développée au fur et à mesure de la thèse.

Le pin de montagne (Pinus cembra), ou arolle, est utilisé de la même manière que les deux précédents. C'est le fameux "zîmbru" des hauteurs, réputé pour sa solidité. On le dit aussi "tisar" ("tisa", est l'if, l'arbre à clous !) ou "chin" comme pour tous les résineux. Le pin sylvestre (Pinus silvestris) est dit "pin", "brad de munte", "chin" encore, pour ne citer que les plus fréquents. Le mélèze (Larix decidua) s'appelle "zada", ou "larice" mais aussi "brad rosu" etc... C'est un bon arbre à poutre, utilisé pour les constructions les plus élevées (bergeries, fenils...) mais il comporte des canaux à résine rendant son bois moins homogène.

Parce qu'il est bois à tout faire, parce qu'il est la providence aux hauteurs où rien de bon ne pousse, parce qu'il garde ses feuilles l'hiver et que sa taille dépasse largement celle des autres arbres "brad", le sapin est l'arbre le plus célèbré par le peuple roumain. Dans le folklore littéraire, il prend toujours la place d'un protecteur, d'un être fort, d'un roi de la forêt... parfois un peu hautain, mais on lui doit tant ! Son rôle dans les fêtes est évoqué au chapitre respectif de la thèse de A. Bouras (224), et à celui des arbres guérisseurs.

Le matériau détermine donc deux grandes zones : celle des forêts basses, d'une part, dont le Gorj et une partie du Maramureș (vallée de la Mara) sont l'exemple : les maisons, comme les églises, sont construites en chêne. Celle des vallées hautes et des montagnes, d'autre part, comme la Bukovine et une autre partie du Maramures (vallée de l'Iza), avec les résineux. En dehors de ces constructions en poutre, il est tout un dégradé de techniques selon la disponibilité en bois de ces régions qui définissent un type architectural pour chaque région. Romulus Vuia a établi toute une typologie des constructions selon le matériau disponible et partant, la technique des parois (139).

LES PRECAUTIONS A PRENDRE

Les soins à apporter à l'arbre pour que le bois soit bon ont

été énoncés. Qu'arriverait-il autrement et quelles sont les précautions à prendre pour qu'il reste bon ? C'est surtout aux bois de construction qu'elles seront appliquées : il a été question des "cari", vrillettes ou larves de capricornes. "Ceasornicul-casei" va être maintenant présenté, tel qu'il apparaît d'un point à l'autre de la Roumanie. Littéralement, il s'agit de l'"horloge de la maison" ; les données qui suivent proviennent des réponses au questionnaire ethnographique de B.P. Hașdeu (140) parmi lesquelles, pour un phénomène donné du folklore roumain, figurent quantité de réponses collectées chez les paysans. J'ai dégagé les plus représentatives : "ceasornicul-casei, ciocanele-mortii, tocanitoare... rongent poutres et icônes ("bîrne" et "icoane").

Ils se reconnaissent ainsi : "on les voit pas, on les entend seulement" ("nu se vede ci numai se aude"), "en faisant tic-tac" ("facînd tica-tica"), "en chantant comme le battement de la pendule" ("cîntind ca bataia ceasului").

Comme les identifie-t-on ? et pourquoi battent-ils ?

> "C'est la chance qui bat/ un esprit envoyé de Dieu/ pour prévenir d'une mort dans la maison/ c'est une petite mouche qui bat des ailes/ c'est une araignée des murs"...

"Ceasornicul casei" et "cari" ne font-elles bien qu'une seule chose ? On en doute à voir le nombre de croyances qui la concernent, sans rapport avec son action réelle. Localement, on la confond avec "șarpele casei", le serpent de la maison, celui qui dans les contes, préserve le bonheur de la maisonée. Elle est de toute façon associée au phénomène de chance (141) : on la dit "norocul casei" (la chance de la maison), on dit aussi que "ține casa, sā nu se strice" : il "tient la maison", pour qu'elle n'"éclate" pas ! Si elle meurt, la "gospodaria" (il peut s'agir de la batisse, ou de la collectivité qu'elle abrite...) "éclate".

Encore une fois, l'on est en pleine fantaisie et les croyances populaires apparaissent illogiques. Un être mythique est associé à un parasite du bois. Il devient même l'un des "esprits" de la maison (142). En France (143), ce sont les "vrillettes",("artaises" en Picardie) qui ont reçu le nom d'"horloge de la mort". Les petits coups secs et sonores qu'elles émettent seraient un rituel avant l'accouplement. Elles se mettent dans toutes les essences avec une préférence pour les bois

en cours de putréfaction. L'ensemble des insectes parasites attaquent les veines tendres et riches en amidon. La "grande vrillette" est distinguée de la première par les menuisiers. Le lyctus s'identifie par la sciure qui obstrue les galeries qu'il creuse. Il a un cycle court (3 à 6 mois) et préfère les feuillus. Le capricorne affectionne plutôt les résineux ; sa larve fait des ravages durant les 3 à 10 ans que dure son cycle. Le bruit produit est tout simplement celui de son grignotement. C'était lui le principal ennemi du bois.

P. Muresanu (144) nous apprend ce qui se dit de l'"horloge de la mort" en d'autres pays d'Europe. En Allemagne rurale, c'est "totenhammerle". En Angleterre, "deathwatch". On relève au passage un bel exemple de polygenèse de traditions populaires, il est évident que la notion précède la diffusion de la connaissance de l'horlogerie ! L'association est constante entre le battement (marteau, horloge) et la mort. Est-ce parce qu'on l'entend la nuit, lorsque les autres bruits se sont tus ? Est-ce parce que la nuit est associée à l'idée de mort ?

Au Musée de Cluj, Maria Boçşe a attiré mon attention sur le lieu où se produisait le bruit. Les données sont issues des réponses au questionnaire de Haşdeu (145) et à celui de Densuşianu (146) et concernent divers points de l'espace carpathique (147) :

"Il s'agit d'un mauvais signe quand C.C bas à la porte"
Ailleurs : "Quand il bas à l'icône de l'ouest"
"Il s'agit d'un signe de mort quand il ne bat plus"
... "quand il s'entend au-dessus de la porte"
"Il s'agit d'un bon signe quand il bat à l'icône"
... "quand il bat au fond de la maison"
... "à la fenêtre du fond" ("din dos").

Il faut savoir que la maison roumaine de l'ancien temps (dans une forme stable qu'elle a connu depuis une époque indéterminée jusqu'au 17e ou 18e siècle) était organisée et orientée de façon immuable. Romulus Vuia (148) la décrit à une pièce, avec une porte et une petite

fenêtre. Celle à 2 pièces ouvrant au sud est plus récente ; elle avait l'icône à l'est, et par la suite l'icône principal à l'est. L'entrée ("partea din faţa") était alors à l'ouest. On considère que la forme d'établissement la plus ancienne est celle du village dispersé, soit la maison isolée, ignorant l'impératif d'orientation vers la rue du village... P.H. Stahl (149) s'est livré à une étude statistique sur l'orientation des maisons dans un village de Bistriţa : il y a trouvé qu'une grande proportion de maisons s'ouvrait vers le sud (et parmi celles-là les plus anciennes) et que d'autres s'ouvraient vers la rue. Il faudrait pouvoir mener des études quantitatives, et observer si une orientation constante est proportionnelle à l'ancienneté des maisons, donc s'il existe une telle tradition (150).

On peut se demander si la marche du parasite n'est pas liée à l'ensoleillement, les "cari" étant là où le bois n'est pas bien sec au nord. Une orientation constante pourrait éclairer les dires populaires : pour Ion Taloş (151) la maison est disposée traditionnellement "la face vers le midi", "pour la bonne santé de ses occupants". Dans ce cas, les "cari" iront du nord au sud. Tant qu'il est à la fenêtre de derrière ("din dos"), la situation est normale et il n'y a pas à s'inquiéter. S'il est à l'icône (à l'est), ce n'est pas encore trop grave. Mais s'il est à la porte, cela signifie qu'il a parcouru toutes les poutres et que le bois n'était pas sec ! La maison risque fort d'être rongée et il y aurait en effet des tracas auxquels se préparer. Tout cela est sans doute trop mécaniste et il suffit peut-être de rappeler que selon la tradition, la face Est est sacrée, bénéfique c'est là que se font les naissances, et le mur Ouest est néfaste, associé à la mort...

Peut-être la réputation des murs a-t-elle une origine matérielle. Il reste que si l'on se replace dans les conditions de vie d'un village traditionnel, perdre sa maison est un grave déséquilibre, et ce malheur matériel a des résonnances affectives chez ceux qu'il touche. Les deux notions de bien-être matériel et de bien-être affectif, sont liées... Ces éventualités de chance-malchance sont associées aux notions clefs de la vie du village patriarcal. Il est un mécanisme psycho-sociologique qui fait que la chance est d'une seule nature : celle qui fait mourir un homme est la même que celle qui fait s'écrouler la charpente (152). La notion-clef en question est la vie ou la mort de la collectivité par le nombre et la santé de ses individus. On dit donc que

"l'horloge" cognant au-dessus de la porte est un signe de mort. Tandis que l'horloge se manifestant au fond de la maison signifie dans la région de Iaşi (153) : "il va vivre un nouvel homme en elle" ("are să vie un om nou în ea").

A quelles fins avait-on besoin de poutres ?

On étudie moins ce qui est fait avec les poutres que la manière par laquelle on utilisait l'arbre sous cette forme. La maison, les constructions annexes de la "gospodoria", sont de poutres. Les ouvrages collectifs : les croix des chemins, l'église (une pour chaque village), les ponts (le village roumain est souvent le long d'une rivière), les moulins, scieries, collectifs ou privés...

Il sera question d'abord des poutres dans la maison.

Quelque soit le matériau dont sont faites les parois, les parties vitales sont de solives. Ces parties seront présentées dans l'ordre de leur édification. Mais ce qui satisfait une chronologie contrarie la logique qui préside au choix final de la technique : le toit archaïque est couvert de chaume (154), il doit donc être à pente forte pour être étanche, et est donc fort lourd. Le type de charpente détermine la rigidité demandée aux murs. Le matériau conditionne la technique qui assurera cette rigidité. La technique, qui est avant toute chose l'assemblage, donne la forme finale à la maison. C'est donc par la charpente qu'il faudrait en bonne logique commencer. La charpente à son tour, abrite ce que les conditions socio-économiques lui commandent d'abriter, en relation avec le climat. Et enfin, la maison reproduit une vision du monde, et cette vision bien roumaine va se manifester elle aussi dans son plan, son agencement, sa configuration finale.

Des principes généraux conditionnent la manipulation du bois pour toutes les constructions du village. L'un d'eux semble valable pour toutes leurs parties : le bois doit être neuf (155). Les constructeurs sont choisis avec soin. A. Vad (Maramures-156), le "meşter", artisan spécialisé, devait être marié. Il ne devait pas être stérile. Partout, on compte beaucoup sur leur sérieux, car on veut des constructions

fiables. On pense à des situations anciennes où les participants seraient tous plus ou moins spécialistes et où l'"artisan" -que l'on paye- n'aurait pas à exister... Mais la tradition orale n'a pas permis de fixer de tels souvenirs. Tous les degrés semblent avoir existé dans la non-participation de l'intéressé (157). R.O. Maier (158) cite le cas en Bicaz de constructions où le propriétaire aidait le "meşter" qui était payé cependant, et lui apportait les troncs. Si l'un des "meşteri" se blesse alors qu'il coupe du bois, cela est vu comme un mauvais présage. Et le bois n'est plus utilisé pour le pont, la maison, l'église, etc... (156). A Buteasa codru, on me raconte une histoire qui se retrouve dans le livre de I. Taloş (159) pour un autre village : un vieux "meşter" reçut un bois sur pied, qui fut brisé. La nuit même, son fils rentre ivre et frappe à la porte de la maison. On ne l'entend pas de l'intérieur, et au matin, il est retrouvé mort de froid... Le livre cite encore le cas à Sicula (Arad) d'un artisan du bois ("lemnar") qui montrait à un apprenti comment il fallait s'y prendre. Le jeune homme s'entaille le nez, à la suite de quoi le propriétaire de la maison tombe malade, et la famille entière s'éteint.

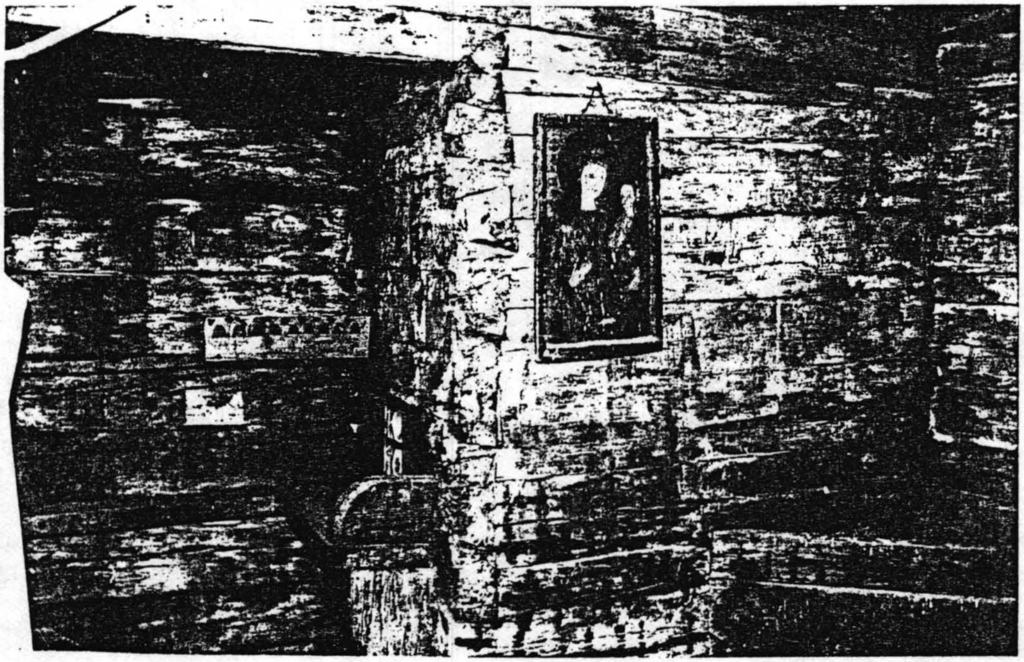
Aller chercher le matériau pour un édifice reste un moment délicat et qui rappelle le choix de l'arbre funéraire en forêt... La forêt reste, même pour les habitués, un lieu mystérieux. Il s'y passe des drames et il n'y faut rien faire à la légère. Tout est lourd de conséquences. A Preluca Veche subsiste une habitude particulière : les arbres une fois choisis, on ne devait plus les toucher de la main ! on faisait le signe de propriété, à la hache, et on les traînait.

A la limite de la forêt, commence le monde des hommes : l'espace défriché des pâtures, des champs, du village... Là commence encore un autre monde : celui de la cour et de la maison.

> "Sub pàdure gramadità/ şade lume învelità/ Ziua de soarea fugità/
> Noaptea de luna piţità".
> "Sous la forêt épaisse/ Repose un univers feutré/ Le jour, du soleil épargné/ la nuit, de la lune protégé". (160).

Le circuit de la nature fait un petit détour par l'humain et s'empresse de retourner à la nature. On dit aussi "pàdurea-i jumatate casa" ("la forêt est la moitié de la maison").





Au fond du mûr, l'icône.

LE TRAVAIL DES POUTRES APPLIQUE A LA MAISON

"talpa" ("la semelle") : les soubassements

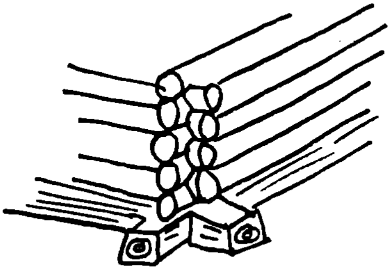
Ils sont en bois aussi résistant que possible, et d'une seule pièce de préférence. Autrefois, on ne creusait que si le sol était inégal ; de grosses pierres ou des souches énormes (161) aux quatre coins suffisaient pour isoler de l'humidité et asseoir la maison. On tendait à ce que chaque côté soit composé d'un seul tronc. Récemment, on retrouve ses poutres équarries à la hache sur 2 ou 4 faces. Sous cette "semelle" on aura déposé en propitiation des objets tels que grain de blé, verre d'alcool ou d'huile, ou d'eau bénite, argent, fil de laine, le tout variant selon la tradition du village. A l'angle sud-est, on aura versé le sang d'un animal tué pour l'occasion : un mouton si l'on est riche, un coq sinon. On aura demandé au curé d'être présent... Tous ces rites précèdent la construction de la maison et n'apparaissent pas pour l'instant liés au bois et à l'arbre dont la maison est faite. Il en sera cependant bientôt question.

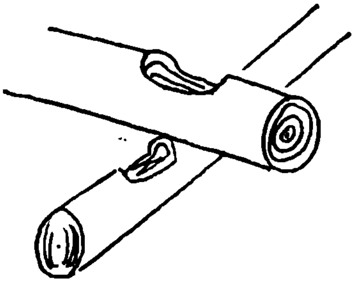
"Peretele" : les murs

Dans les régions proches des forêts (majorité des cas) et lorsque ces forêts étaient communautaires ("obsteşti"), les murs étaient en rondins ou en poutres équarries, assemblés à mi-bois ou en queue d'aronde. Avec le temps (162), on vit reculer la lisière des forêts (défrichements) et au 19e siècle, s'éloigner la jouissance de cette forêt (droits seigneuriaux, ou grandes sociétés forestières). On assiste alors à une succession de techniques permettant d'économiser de plus en plus de matériau. Ces techniques sont originales ou bien empruntées aux régions naturellement démunies de bon bois. "Casa duratà" désigne la maison toute en poutres ("din butuc" ou "din bîrne"). Pour les édifices religieux, le fait d'être issus d'un seul arbre ("d'intr o-bucata" c'est-à-dire d'une seule pièce) confère au bâtiment une dimension spirituelle supplémentaire. Les illustrations qui suivent permettent de se rendre

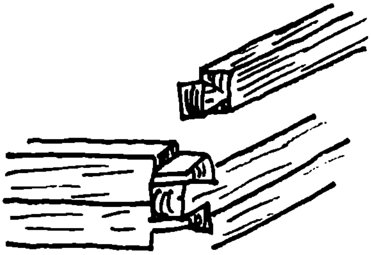
compte que durant une très longue période, la maison a été de troncs entiers (impératifs techniques) et était véritablement un "abri d'arbres". Les divers types de murs en bois et leur assemblage selon la facilité d'avoir du bois, peuvent être résumés ainsi :

Le mur de rondins ("pereti din bîrne") est répandu dans toute la zone des forêts. L'assemblage est à mi-bois ("în cheotori") aux bouts saillants de 15 à 20 cm.



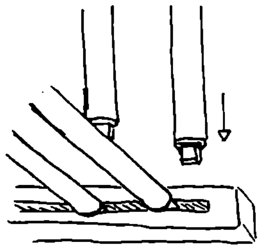


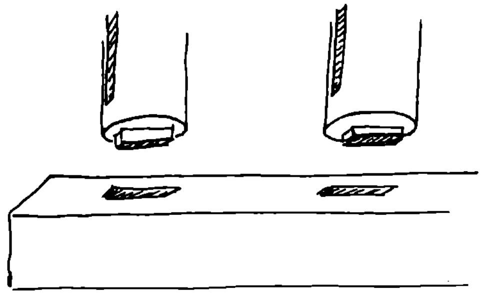
Le mur en poutres équarries est dit "în cheotori nemţesţi" (assemblage allemand), pour cela on le dit d'origine saxonne. La technique semble avoir été utilisée d'abord sur les églises car on la dit aussi "în cheotori bisericesc" (assemblage d'église comme celle de Arheţi, en Gorj, qui date de 1679).La même association existe pour le "queue d'aronde" français : on dit "coada de rîndunica" (queue d'hirondelle). L'anglais connaît "dove tail corner". Européanité des techniques du bois.



(Pour un meuble à Scàrişoarà, le même assemblage se dit "tînc" soit en "entailles").

Le mur "în caţei" (littéralement en "chiot"), soit en tenons et rainures, apparait ici et là. Lorsque l'accès au bois devient difficile, les planches se font plus fines. La technique devient d'économie.

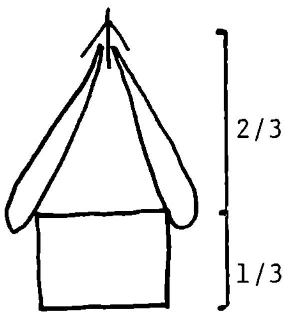




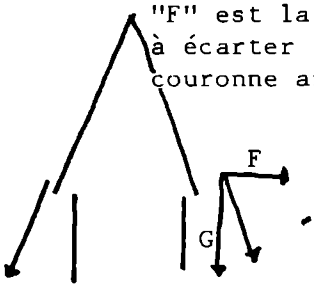
Enfin les murs à claie de baguettes ("din nuiele împletite") caractérisent certaines régions de plaine (Tîrnave, Mureş, Beiuş...). Dans les collines du Sălaj on rencontre cette technique unique de lattes verticales entrelacées ("pereţi din potici"). Les poteaux sont directement fichés en terre.

"Cununa" : la couronne

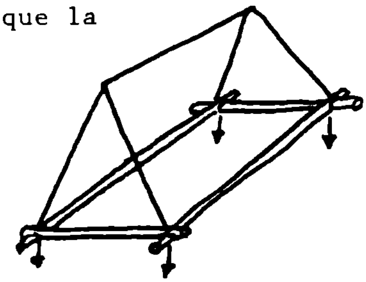
"Curuna", dans les régions où la transformation phonétique de "R" en "N" n'a pas eu lieu. La couronne va supporter le poids de la charpente et de la couverture, cette dernière pouvant être énorme. La pression s'exerce alors verticalement sur la couronne, au lieu d'exercer des forces divergentes sur le haut des murs.



"F" est la composante qui tend à écarter les murs et que la couronne annule.

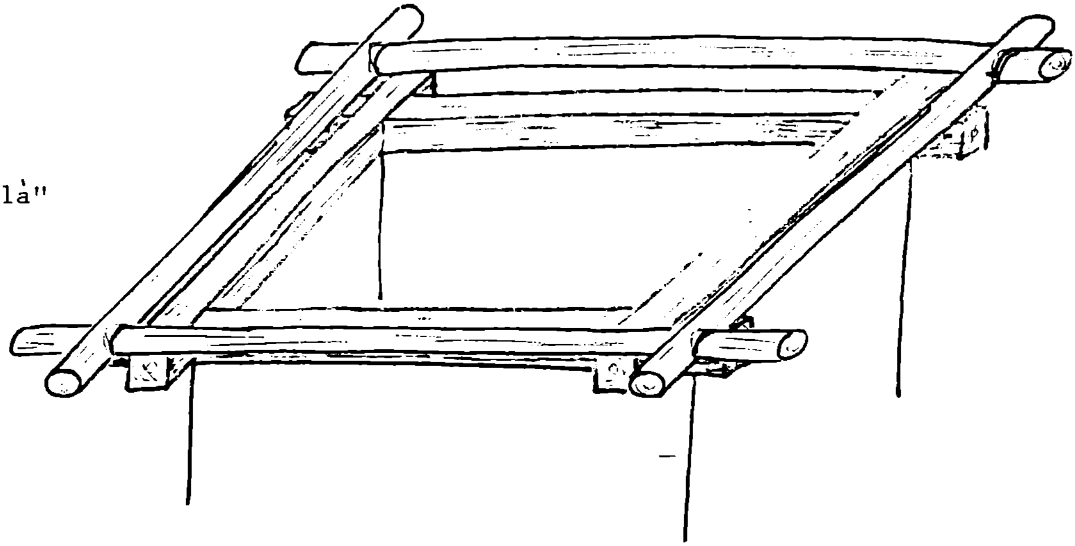


la pression du toit s'exerce ainsi.



Ici encore le bois doit être absolument fiable. Une seconde couronne peut être posée, qui a pour fonction d'amener le bord du toit le plus loin possible des murs et de retarder donc le pourrissemenent causé par le ruissellement des eaux. Elle a un cadre plus grand que l'inférieure. Les deux se disent respectivement "casoroaba" et "strașinar" en Transylvanie. Cette particularité ménage un espace dans l'avant-toit qui est la "STREAȘINA". C'est un lieu de la maison que l'on peut dire "magique" car en plus d'y stocker les herbes médicinales, les branches de mai ou d'autres fêtes, elle jalonne l'itinéraire de plusieurs rites.

"cununa dublă"



Sur la couronne repose la poutre-maîtresse.

"Meşter grinda" ("strapa meştera") chez les Padureni (163) chantée dans le folklore littéraire, décorée, au rôle magique parfois sollicité, elle est aussi le symbole de l'unité familiale. Dans un chant funèbre (164), on dit pour le chef de famille décédé que "a murit meşter-grinda" : la poutre-maîtresse est morte. C'est sur elle et la couronne

que va reposer tout le toit ; qu'elle cède, et la famille n'a plus de maison. Elle est, avec la couronne, l'élément de verrouillage de toutes les parties de la maison. Elle symbolise encore par la hauteur où elle se trouve et sa longueur, l'importance de la maison :

> "Cine o face casa strîntă/ fostu-i a lumea urîtă/ cine o facut casa largă/ ala i-o fost lumea dragă/ ai de facut meşter-grinda/ să mai pot să joaca-n tinda".
> "Celui qui a fait sa maison étroite/ le monde a été avec lui bien dur/ celui qui a fait sa maison large/ lui a aimé le monde/ Tu dois faire ta poutre-maîtresse/ si longue qu'on puisse danser dans la "tinda" (165).

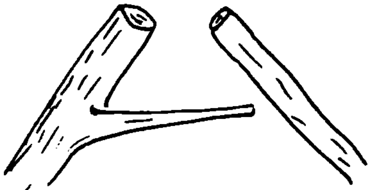
De nombreux procédés sont employés pour lui conférer une force extraordinaire. Parmi eux l'art décoratif, les bénédictions du prêtre lors de la transfiguration ("probejenie"), le soin lors de sa coupe, de son séchage, les rites de travail lors de sa pose par le "meşter" qui dirige l'équipe.

La "meşter-grinda" est apparente dans la ou les pièces qu'elle traverse et des motifs décoratifs y sont appliqués. Quand elle dépasse les murs de la maison, les extrémités sont sculptées (à la "barda mică") et portent ici et là le nom de "cai" (les chevaux). On reconnaît parfois une tête de cheval. Sans rentrer dans le détail du culte du cheval qui est largement présent dans le folklore, avec des figures comme Saint-Théodore ("Sîntoader"), on peut penser que par magie sympathique, il y ait là l'intention de conférer à la poutre la force de portage du cheval (166). Certains de ces aspects de l'art décoratif sur le bois sont repris, chacun avec leur technique propre, au chapitre respectif. Il aurait été dommage de disperser des données qui, en se rejoignant, permettent l'interprétation.

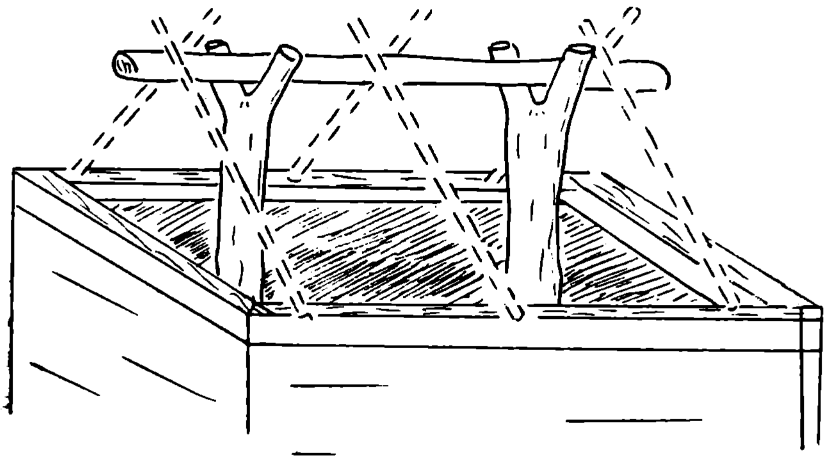
Le plafond souvent présent est ensuite fabriqué avec des perches transversales ou les claies enduites de glaise et de chaux (167). Une large ouverture permet d'y accéder et de laisser la fumée monter sous le toit car de nombreux types traditionnels de maisons n'ont pas de cheminée. Ceci permet de conserver la couverture au sec et de fumer les produits rangés au grenier.

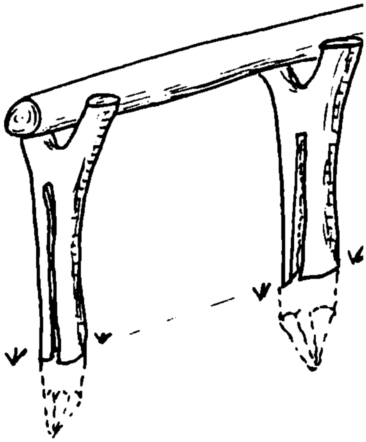
"Capriori" : les chevrons

Le terme "capriori" contient la même image qu'en français : celle de la "chèvre" ou le "cabri" sans doute parce qu'ils enjambent la maison avec légèreté. On batit à terre le "A" des chevrons, avec une travée ("chinga" ou "sleme") pour qu'ils ne se disloquent pas. Dans les constructions simples (bergeries...), elle peut résulter d'une ramification du tronc (dessin). Le toit roumain est à quatre pentes ("patru ape" : littéralement 4 "eaux") et comporte donc des chevrons verticaux (2 ou 3 paires selon la longueur de la maison) et une paire de chevrons obliques à chaque extrémité. On monte d'abord les chevrons verticaux. Ce qui dépasse du toit est scié. On place les perches horizontales ("laţuri" en Ardeal, "lenţele" dans le Gorj). Enfin la charpente est fermée avec les chevrons obliques (168). Lorsque tout cela est fini, les "aidants" recoivent des branches d'arbre (saule, tilleul, ou chêne selon l'endroit -169) à boireet à manger si c'est une aide occasionnelle et un paiement s'il s'agit d'un "meşter" qui vient construire ou aider à construire la maison (170).



Une technique qui ne nécessitait pas le travail du perçage pour cheviller les poutres (donc vraisemblablement plus vieille que les techniques exigeant des outils de fer) est la construction en fourches ("în furci"). Elle existait dans le nord-ouest du pays (Satu-Mare, Salaj). La fourche de troncs entiers était utilisée pour soutenir les poutres ou pour soutenir la poutre faitière : "slemea".

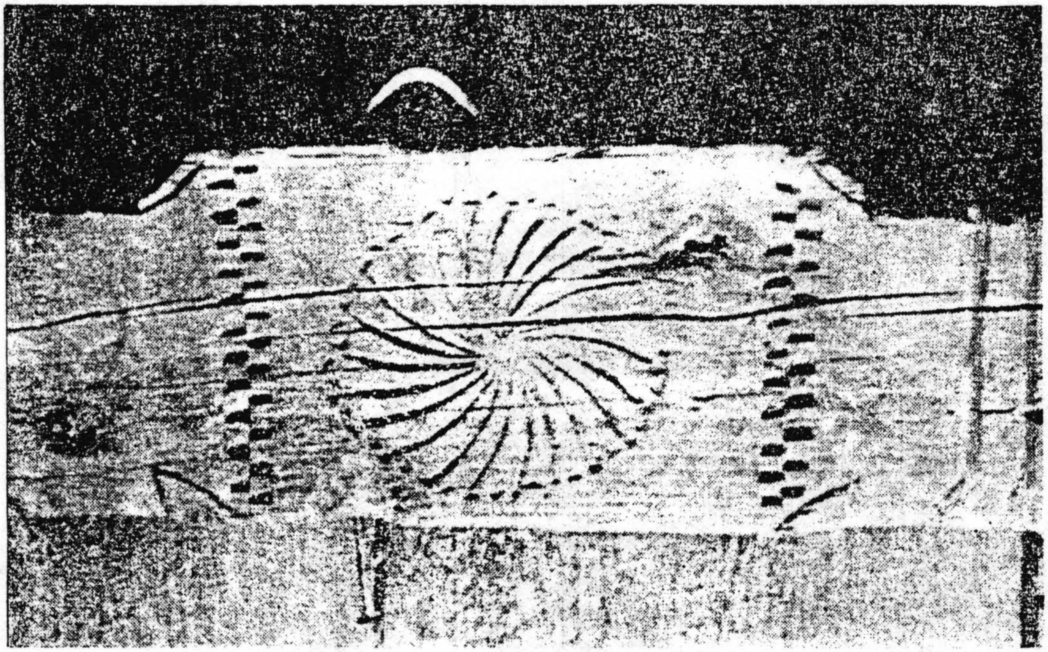


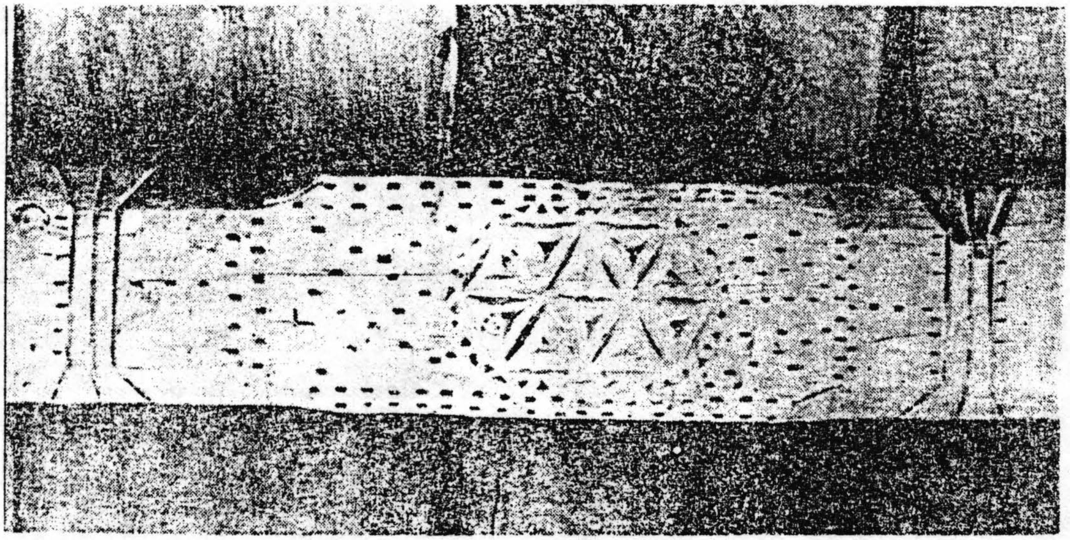


"Sleme" désigne d'ailleurs l'ensemble de cette construction, et selon Romulus Vuia qui la rapporte (171), elle est d'origine slave, comme le terme. Le toit est à deux pentes, il n'y a pas de chevrons actifs. La fourche ("cumpana") du balancier du puits, procède de la même utilisation de la fourche d'un arbre (172).

Si les rites de travail du bois de construction concernent les formes les plus primitives de la maison, il y a un intérêt à présenter les techniques considérées comme archaïques (173). Mais en fait, le passé a sans doute connu des constructions de divers types pour tous les usages.

Une pièce sculptée dépasse le toit : c'est l'épi ("ţap" ou "teapa", le pieu -174) en Gorj notamment, où la couverture est de bardeaux. Ce pieu semble gratuit, car il n'a aucun rôle de soutènement dans la forme de la charpente. Certes, il permet au couple chevron vertical-chevron oblique de mieux se tenir, mais la partie qui dépasse n'a pas ce rôle.



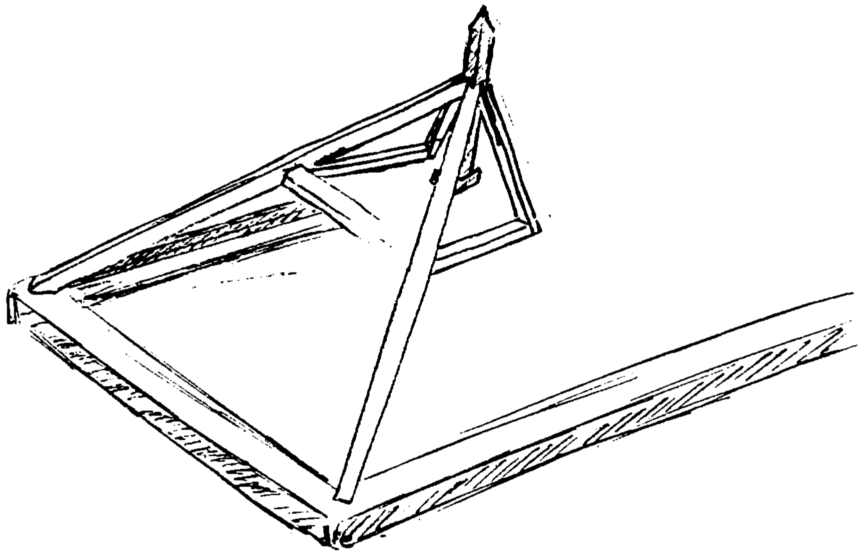


Poutres maîtresses sculptées de "soleils" entourés de motifs appelés "dents de loup".

(Tiré de la monographie du Pays de la Bîrsa, "tara Birsei"), Bucarest, 1972).

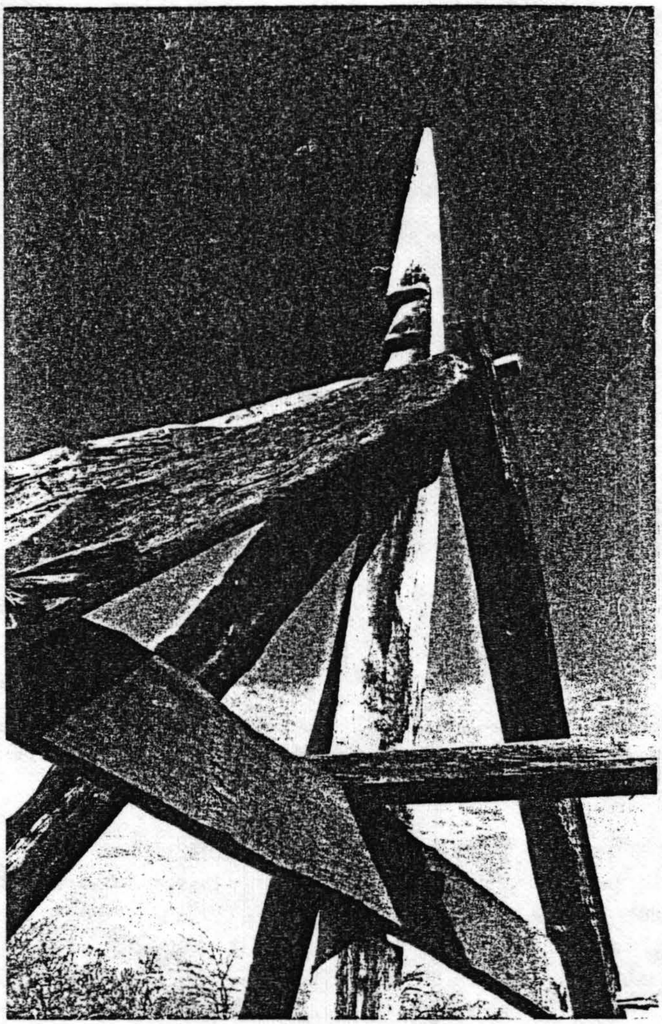


Détail de couronne sur une maison de Salciua
au Musée du Village. Bucarest.



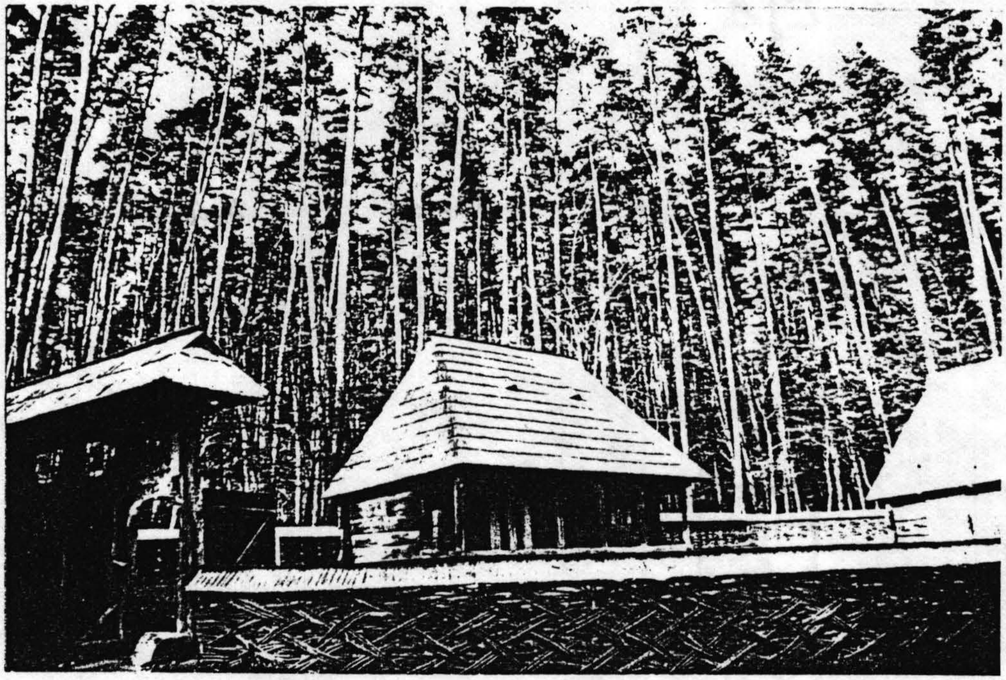
S'agit-il des restes de piliers centraux, pour une époque où l'on construisait les charpentes ainsi ? Ou des restes de point d'amarrage des paquets de chaume, pour une époque où les couvertures étaient en chaume, et qu'il fallait les fixer par le haut ? Quoiqu'il en soit ils ont une participation dans le rituel de protection de la maison. C'est là que l'on accroche le buis vert, le sapin, ou d'autres objets (175) quand la maison est presque finie. Ce serait une raison pour qu'ils se soient maintenus, alors que les autres rôles n'existent plus. Ils sont purement décoratifs. Ils ont parfois une forme de sapin. Disons que la décoration imprimée dans le bois pérennise l'objet que l'on accroche à certains moments pour décorer et protéger...

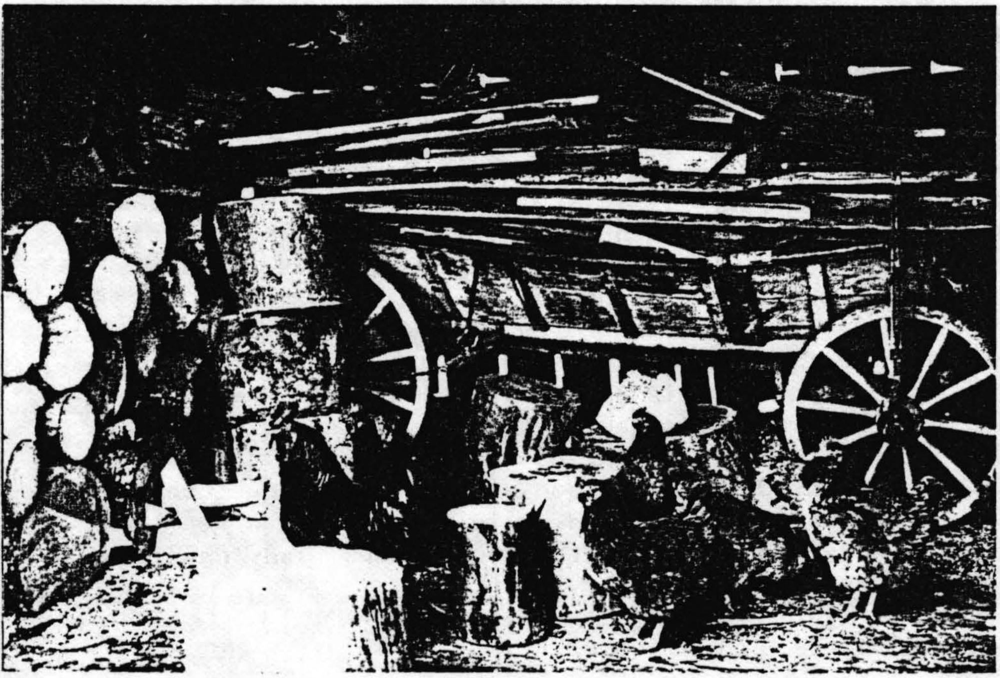
Une dernière poutre retient l'attention, la "coama", poutre faîtière. Les demi-chevrons sont appuyés sur elle et sur la couronne dans le procédé de charpente à deux pans (Dobrodja). Les extrémités quand



"Tap". Maison en cours de reconstruction
Musée de Gorj

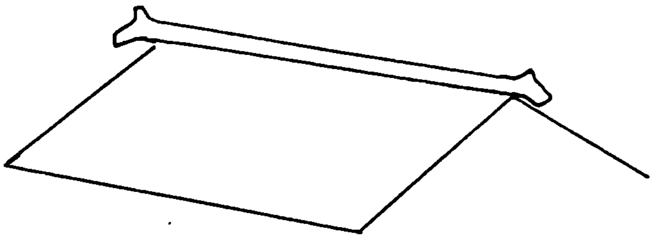
Des poutres pour les bâtiments, des bardeaux pour le toit, des baguettes pour les palissades, l'ensemble noyé dans un bosquet.





Les bûches de mauvais bois, le billot pour les fendre, planches, poutres, bâtons, partout où l'oeil se pose il ne rencontre que ces trois formes et aucune autre.

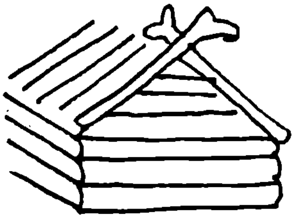
elles dépassent du toit sont sculptées ; c'est alors une tête de cheval.



On retrouve ça et là les pièces d'un ensemble de comportements spirituels qui tendait à donner à la maison une plus grande solidité, et à lui conférer de la "chance" (176) ; ainsi à Saşciora (Vîlcea) on ne devait utiliser que du bois neuf. Il n'était pas question de récupérer un bois pourtant impeccable, qui aurait été coupé à un autre propos. Selon Ion Taloş de qui vient cette information, ce principe était autrefois généralisé. Le choix du lieu et du moment, les objets enterrés pendant la construction de l'édifice, les gestes faits, formeraient un chapitre à part des rites de construction (177). On n'a voulu présenter que ceux répondant aux préoccupations énoncées plus haut : dans le courant de la "chance". Les grandes lignes de leurs principes d'action peuvent être dégagées à l'aide de quelques exemples (178) ;

P.H. Stahl a bien montré (179) que par le sacrifice d'un animal, on cherchait (180) à donner à la maison un esprit (les sacrifices humains sont inconnus dans l'histoire de l'Europe pour les constructions en bois -181). Ainsi, celui qui franchissait le premier le seuil de la nouvelle maison pouvait se trouver dépossédé de son âme. Dans cette logique, plus l'esprit de l'animal sera fort et plus fort sera l'esprit de la maison, rendant "fort" toutes ses oeuvres. La tête de cheval, parfois à peine esquissée, d'autres fois avec tous les détails anatomiques, pourrait bien avoir ce rôle d'esprit de la maison dans le système de connaissance des anciens où c'était en effet la tête et non le coeur, qui était le siège de l'âme. On comprend que, selon la technique connue de la population qui a construit la maison, elle apparaisse en des lieux différents. Je l'ai observée en Dobrodja (à Lunca de Sus), sur une grange

dite de type germanique (pignon monté en rondins), à la croisée de la ferme. Dans son analyse des différents êtres spirituels qui cohabitent dans la maison, P.H. Stahl attribue au cheval le rôle de la défense (179). Cet esprit de la maison, ou esprit "emprunté" a-t-il quelquechose à voir avec celui que nous avons cru apercevoir pour l'arbre lors de l'abattage ?



On a parlé de la "chance" :

"aşà cum a fost cladità casa/ aşà va trai familia în ea".
"Ainsi qu'a été construite la maison/ ainsi va vivre la famille en son sein" (182).

La construction sera gaie. La maison restera gaie ! C'est dire si la maîtresse de maison va faire bonne figure aux "meşteri" qui construisent la maison. C'est dire si on va leur servir à longs traits le "rachiu" (eau de vie) et la "tuica" (alcool de prunes). Un verre de ce "rachiu" sera d'ailleurs enterré à l'un des coins.

Le temps magique n'est pas homogène, et le moment pour commencer la construction n'est pas indifférent (183). Dans quelques villages (184), on doit commencer en pleine lune. Dans tous les cas, l'entreprise rentre dans l'interdit des jours de la semaine (variant selon les villages, cet aspect est développé à l'occasion du travail des meubles). Par exemple, lundi est jour à démarrer un voyage, une construction. Mardi et vendredi ne doivent rien voir de nouveau se produire.

Le travail ne doit pas être interrompu puis repris ! (185) : on aurait ce faisant créé des querelles, une séparation de conjoint, mort d'un parent. Ne fallait-il pas de telles menaces pour éviter que

le travail ne reste en plan, et que la maison inachevée n'essuie les averses, ou ne passe l'hiver ? De plus, lorsque chacun sait que "la maison d'un tel doit être vite achevée", la tâche est rendue collective.

La maison sera encore placée dans les courants de la chance (186) par le lieu où on l'assiera. Il est des places à éviter, sous peine de mort d'un de ses occupants : celle où est tombée la foudre (187), là où étaient les cultures. Une aire à battre (188), là où a poussé un arbre fruitier (189), là où a poussé un saule (190), une racine d'arbre, un sureau... Pour tous les interdits liés à l'existence d'un arbre sur l'emplacement de la maison, le paysan prétend que c'est des racines que viendrait le mal ou la mort "fără vreme" (subite) pour les habitants. Il a été dit que les maladies des arbres provenaient de l'attaque de leurs racines bien souvent et que cela était connu par le village. On note donc ce parallèle entre le devenir de l'homme et celui de la plante. Il semble aussi que l'on voulait décourager de couper un arbre fruitier ou de sacrifier un champs pour construire sa maison, ce que des questions de partage de terre lors de l'héritage pouvaient pousser à faire. C'est en tous cas le résultat atteint.

Il est des précautions à prendre dès l'abattage en forêt, spécifique au bois de la maison (191). Ainsi dans un questionnaire édité en 1926 à Sibiu, rédigé par Romulus Vuia, on trouve les réponses suivantes. "Le bois doit être coupé et amené au village en période de lune pleine au mois d'octobre" (autres villages : de janvier) ; "avant de couper l'arbre pour sa maison, l'homme doit couper quatre arbres qu'il laissera sur place ! (192) : un premier pour le feu, un pour l'éclair, un pour les eaux, un pour la volonté de Dieu. On s'aperçoit que ces dédicaces s'adressent non tant à deux des quatre éléments fondamentaux qu'aux principaux dangers qui menacent la maison une fois construite. L'intérêt porté à ces forces de la nature se retrouve dans diverses attitudes. L'intérêt porté au Dieu unique s'est vraisemblablement ajouté à posteriori et sans heurt, ou a remplacé une entité pré-existante : "sfîntu soare" (193), ou "muma-padurii" (194) ou une représentation de la collectivité humaine : une autre "baba" (195)... En laissant ces "offrandes" en forêt, l'homme y laisse aussi les dangers correspondants. Il peut alors (196) couper son bois d'oeuvre.

Couper quatre arbres est un travail bien fatiguant pour si peu de résultat immédiat. La mentalité folklorique (197) n'est pas fanatisée au point de dépenser tant d'énergie pour ce faire. Elle se caractériserait plutôt par son sens pratique et l'économie. Il est vrai que les rites concernant le bois ont vraissemblablement eu par le passé une fréquence et une importance plus grande. Il est presque sûr que le paysan roumain a trouvé un moyen d'esquiver "pieusement" cet effort, et qu'il sache conserver le symbolisme du geste... Le cas est observé dans d'autres pratiques ("pluguşorul" : la charrue miniature que l'on promène aux fêtes d'hiver, à la place de la grosse, et "maiul" : la branche en feuille que l'on amène de la forêt au printemps à la place d'un arbre vert).

Une telle compromission entre dogme et vie constitue tout le délicat de l'ethnologie. Certaines écoles n'y ont-elles pas introduit une solution de facilité en séparant le dit "folklore" -où le chercheur peut se livrer à toutes les spéculations intellectuelles et vivre impunément dans le mythe bien loin des réalités matérielles- de la dite "ethnographie" où n'existeraient que des forces matérielles, des paramètres incompressibles satisfaisant les plus positivistes des vues sur l'homme. Là, on ne considère les impératifs économiques par exemple que dégagés des soucis de leur résolution au niveau des masses (par le symbole ou une autre attitude psychologique). La démarche effectuée par l'intéressé (le paysan ou le village) est autant éloignée de l'une que de l'autre attitude. La démarche qui tient compte des deux phénomènes, et tente de fixer la part de chacun, a, il est vrai une caractéristique qui explique son abandon : elle n'est pas facile.

Un dernier acte symbolique est celui de fixer un bouquet à l'extrémité de la poutre faîtière, ou aux piquets ("ţapi") du toit. Le procédé est bien connu, et l'on dit généralement qu'il signifie que la maison est achevée, qu'il est temps de baptiser la maison (dans la boisson), d'inviter les voisins et parents pour célébrer. Décrire le bouquet permettra peut-être d'approcher le message qu'il est chargé de transmettre symboliquement. Il s'agit d'une touffe verte ("ciuha verde")

(198) ou d'un bâton de cérémonie fait de verdure ("steag de verdeaţa"), d'un bouquet de "verdeaţa" (en Ţara Chiorului à Buteasa, où "verdeaţa" signifie le "buis"), d'une branche feuillue d'essences diverses (saule ou hêtre reviennent fréquemment dans les enquêtes) (199), de la tête d'un sapin ou d'un épicéa (même remarque à partir d'une certaine altitude, où l'on trouve ces essences), d'un mouchoir, de rubans, d'une bouteille... Ce bouquet a sans doute des pouvoirs de protection envers la maison et le bois dont elle est faite, mais il serait bon de savoir en vertu de quels mécanismes...

La branche verte (une constante en quelque sorte) peut provenir de la partie de l'arbre qui n'a pas servi à la construction, qui serait placée au faîte pour "remercier" l'arbre... Verrait-on alors une branche de hêtre sur une maison de chêne ? (200).

La branche verte serait signe de gaité ? Dans les fêtes de printemps, elle est associée au redémarrage de la vie ; dans celles d'hiver, la branche en fleur annonce la vie à venir, comme un voeu formulé. Dans les deux cas, elle accompagne les réjouissances. Il faudrait trouver une origine commune pour sa présence dans les fêtes et sur la maison...

Faire apparaître que le bois est encore vivant, que la construction a sa vie propre et qu'elle n'appartient pas au monde des choses qui se décomposent, peut être une tentative (selon le mécanisme magique de la juxtaposition) pour donner longue vie à la maison. S'il s'agit de sapin, c'est la vie éternelle...

Enfin, offrir le spectacle d'un ouvrage inachevé aux "strigoi" (201) et aux "ielele" (les fées), c'est reculer leur action malfaisante, qui ne peut s'abattre sur la maison qu'une fois terminée seulement. Pour cela le sapin ou la branche verte sont fixés fréquemment sur le toit non recouvert, sur un mur inachevé. A Draguşeni (Suceava-198) on laissait un pan de mur inachevé pour faire croire aux esprits que nul n'y habitait encore. La branche (ou le sapin) ayant été pour une raison ou une autre le signal de l'achèvement de la maison, il importe de le mettre encore, mais précocement. L'épi et son rôle se retrouvent ici.

Mais parfois aussi la cime du sapin est fixée au coin sud-est de la maison, là où est sacrifié l'animal, là où peut être enterrée sa tête. La tête étant le siège de l'âme, la cime du sapin ("pisc") ayant une place particulière dans le folklore, il est permis de penser que c'est à l'arbre que l'on demande de venir continuer de vivre dans la maison. L'attitude est proche du "pardon". Les charretées de bois, les draves de troncs de sapin qui descendaient la rivière Bistriţa portaient ainsi, en queue, la tête de l'un d'eux érigée (202). Les rubans accrochés aux branches ayant, ici comme ailleurs, la fonction de relier. Relier l'arbre au groupe en fête, relier chacun à ce groupe, la maison à l'arbre, et celui-ci au reste du monde... Quoiqu'il en soit le signe d'un antique système religieux.

EGLISES ET CROIX

Le travail des poutres appliqué à la construction de la maison a mis en évidence divers caractères "spirituels" ayant trait au bois. Il a suggéré même quelques possibles éléments de religion touchant l'arbre et le bois. C'est à la faveur des techniques les plus archaïques que se révèlent le maximum de ces caractères (203). On peut donc songer à des éléments d'une antique cosmogéonie.

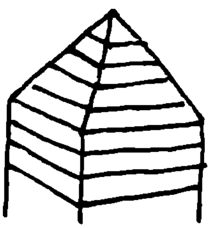
Le bois entrant dans la construction d'une grange ou d'une construction annexe du corps de ferme connaît les mêmes prescriptions ou bien n'en connaît pas. Il semble que la maison soit l'ouvrage le plus sacré. L'église, peut-être connaît plus d'exigences (204). Les différents types de croix en reprennent quelques unes.

Edifier une église requiert la présence du curé et l'autorisation des autorités religieuses. Même s'il n'y a pas de fondations, une pierre sera posée à l'angle sud-est. Le curé y fait le signe de croix et va la déposer. Ce sont des saintes reliques qui prennent ici la place des objets que l'on a l'habitude de mettre sous la "semelle" de la maison. Dans le rite, une croix de bois sera plantée à l'emplacement de la future table d'autel ("naosul"), centre du bâtiment. La partie sacrée sera tout pareillement à l'est. Les assises ("talpa") sont d'une grande importance. Ioan Godea (205) cite des cas où ces poutres attei-

gnent 80 ou 90 cm d'épaisseur (Borsa : Bihor). "On imagine le diamètre des troncs... et la difficulté du travail lorsque la hache était seule utilisée". Paul Petrescu (206) parle de l'église de Sat Şugatag (Maramures) avec ses poutres de 11 m de long, 1 m de large et 30 cm de hauteur. Celui qui se livre à la consécration prend une hache et frappe trois fois chacune des quatre poutres à terre (207).

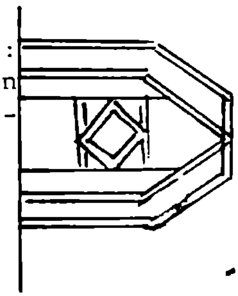
Parallèlement à ce socle énorme (l'église en poutres appartient comme la maison au système "Blockbau"), on observe un avant-toit qui est à la fois le robage et la seconde couronne, extrèmement large : 1,50 m à 2 m selon Paul Petrescu (208). Un élément caractéristique des églises de Transylvanie est le "tîrnat" ou "pridvor" qui est cet avant-toit soutenu par des piliers pour former une allée couverte autour de l'église (209). Il faut encore citer les ailes ("aripi") qui sont des prolongements des solives derrière leur assemblage et qui constituent une assise supplémentaire aux murs (en bas) ou à la couronne (en haut). Elles sont visibles et sculptées.

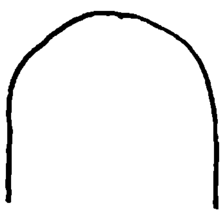
Le problème de l'édification du dôme intérieur de l'autel ("bolta") trouve diverses résolutions. C'est celui de la réduction de la longueur des poutres. D'un édifice à l'autre les "meşteri" ont réalisé diverses voutes ("cerimea" : la voute céleste). Elle est semi-cylindrique dans la plupart des cas, parabolique à Josani, pyramidale à Peştiş (210). Cette dernière disposition se trouvant déjà préconisée par Vitruviu en solution à ce problème de la réduction de la longueur.



pyramidal, de côté

De dessus : superposition de divers polygones de fermeture.





Le dôme à obtenir, vu de côté

Cette voute connaît son équivalent dans la maison paysanne (211) où elle désigne le point du plafond où, pourrait-on dire, passent les forces magiques de la maison : c'est là que l'on fera toucher la tête de l'enfant lorsqu'il naîtra (212), là que s'opèrent les bénédictions ou les sortilèges. Il correspond souvent au centre de la poutre-maîtresse et est parfois matérialisé par un motif sculpté.

Enfin l'installation d'un tronçon d'arbre au sommet de la charpente de la maison se voit ici remplacé par celle d'une croix. Une autre est plantée dans l'espace qui entoure l'église, qui sera le cimetière. P.H. Stahl (213) fait observer un point qui n'appartient pas à la lithurgie écrite : dans la nuit qui suit la consécration, un ou deux arbres sont plantés. Ce fait peut se produire aussi pour une maison.

Si ces moments des rites de construction de l'église et de la maison ont été mis en parallèle, c'est qu'ils concernaient une attitude face au bois. La lithurgie dans sa totalité est plus complexe, et n'intéresse pas directement l'étude. Ils ont permis de voir que l'"interpretatio" (213) entreprise par l'Eglise sur le bâtiment où étaient modelées les âmes du groupe ne s'est pas étendue dans cette Europe de l'Est à la maison individuelle. Cette dernière fonctionne donc comme un réservoir d'informations.

L'église en tant que construction est-elle un élément nouveau dans la collectivité, apparue avec l'évangélisation ? Les sanctuaires en poutres de bois étaient nombreux au Chalcolithique et au Bronze Européen (214). La culture Otomani en a laissé des témoins au musée d'histoire de Cluj (215). Peut-on supposer que ces temples de bois connaissaient les mêmes prescriptions ? Si ce n'est pas l'arbre que l'on y adorait, le bois de leur construction tenait vraisemblablement une grande place dans le culte...

G. Cosbuc reproduit la légende du monastère de Slătina, selon laquelle il aurait été construit d'après une voix dans un chêne qui commandait de choisir cet emplacement (216).Plusieurs monastères et églises ont vu (selon la légende) leur emplacement choisi à partir d'une voix parlant dans un arbre, ou dans un icône (217). Fréquentes aussi sont les églises que l'on vous dira "faites d'une pièce" ("dintr-o bucata"), c'est-à-dire qu'un seul arbre énorme a permis d'en faire toutes les poutres et la charpente (218). Je n'ai pu vérifier s'il s'agissait de légende (c'est vraisemblable) ou de faits réels, mais l'intérêt

existe donc de rendre un lieu de culte équivalent à un arbre, ou à ce que renferme l'arbre...

Le clocher a d'ailleurs parfois été, pour des raisons fonctionnelles, un arbre. Ioan Godea note (219) l'existence de "clocher-arbre" ("turnul-copac") à côté de l'"église-remise" ("biserica-şura") à partir des notes d'un voyageur allemand dans le Maramures, en 1683 (220) : "Dans de nombreux villages, à la place du clocher, j'ai vu un grand arbre, qui avait à la cîme une fourche. Entre les branches de la fourche était une cloche... près de ce clocher, se trouvait une "remise" couverte de paille..." (221).

Il existe divers types de croix, à partir des raisons qui les ont faites érigées. La croix des chemins se trouve chez les catholiques (dans le nord du pays, qui était sous domination Austro-Hongroise) comme chez les Orthodoxes. Chez ces derniers, elle porte le nom de "troiţa" qui évoque la Sainte-Trinité ("sfînta treimea") représentée sur elle par la sculpture. Les limites du village en comportent encore quelquefois, remplissant ainsi le rôle de bornes (photo 8). Chaque tombe en a une, dans le cimetière, ou comme cela se faisait autrefois (222) dans le jardin ou sur une terre appartenant à la "gospodoria". Une croix plus grande domine le cimetière. Il s'en trouve encore çà et là dans le finage pour marquer l'emplacement où une personne est morte d'une manière brutale.

Nombreuses sont les formes qui suggèrent un passage soit de l'arbre lui-même à la croix, soit du pilier au symbole chrétien. Le cimetière de Loman, perché dans les Monts d'Orestie, fournit de merveilleux exemples de "piliers-funéraires". Il s'agit d'une pratique qui, peut-être, précède dans l'histoire le rite de la pose d'une croix, puisque des formes intermédiaires y sont observables et que la forme de pilier se retrouve dans d'autres productions en bois (colonnes du balcon, quenouille...) tout en présentant les mêmes motifs sculptés (soleil, rosettes, etc...-223). Dans les deux cas, un arbre est planté sur la tombe (224) dans ces régions du sud-ouest des Carpathes c'est un arbre fruitier ou un sapin. On est en droit de penser que le bois de l'arbre à quelquechose à voir avec le défunt. Le pilier en ce cas remplirait cette fonction, les décorations apportant "quelquechose de supplémentaire", la croix enfin venant parachever, par un symbolisme

appartenant à une ethnie qui se montra un jour plus forte, l'intention de départ, que pour l'instant nous ignorons. L'une de nos photos, réunit les quatre formes dans la chronologie supposée : à l'arbre, à gauche, succède un pilier ouvragé ("humanisé") puis une croix, qui garde un pan de son "chapeau" et enfin la pierre qui a tout oublié de son origine, lorsque le symbolisme de la forme seul opère.

Le matériau n'est pas indifférent pour ces croix : de Tudor Pamfile (225), on apprend qu'en Valachie celles des morts devaient être réalisées dans le bois sans noeud d'un sapin blanc. Et à Loman un des artisans qui les taille affirme que la croix comme les piliers n'ont jamais été faits qu'en chêne. La raison qu'il donne est qu'il "en a toujours été ainsi" (226).

Le "chapeau" qui surmonte beaucoup de ces croix peut retenir aussi l'attention (photos 11 et 12). Tel artisan dira qu'il est là pour protéger la croisée des bois contre les intempéries. On ne peut s'empêcher de songer cependant à des vers qui reviennent en leit-motiv dans les chants lyriques, "sous la petite croix du sapin", "sous la petite croix de l'épicéa"... ("sub crucița bradului", "sub crucița molidului"...) et aux associations fréquentes dans le folklore entre la silhouette du sapin et celle de la croix (227). L'habitude de mettre un "chapeau" vient-elle d'un passage du sapin à la croix ? La croix d'un cimetière de Romanati (228) est constituée d'un "T" surmonté d'un coffrage léger, de forme triangulaire, sur lequel sont peintes des bandelettes de couleur, à l'image de celles que l'on trouve sur l'arbre funéraire fraîchement posé. Les croix des chemins peuvent aussi présenter un tel chapeau, et leur bois n'était pas non plus indifférent : Téodor Angelescu, "meşter" à Bunila dans la région des Padureni où les "troiţe" sont si belles dit qu'il ne peut les réaliser que dans le coeur des chênes pédonculés ("din inima stejarului"). Le bois est saint ("sfînt") et il résistera longtemps aux intempéries (mais en ce qui concerne le chapeau, lui préfère le zinc !). Les sculpteurs qui s'occupaient de ce travail avaient la plus haute place dans la hiérarchie des compétences des travailleurs du bois et ceci montre l'importance accordée à leur production.

D'autres éléments montrent l'importance que le village accordait aux croix des limites et des chemins. Ceux qui les sculptaient étaient considérés comme les plus compétents dans une hiérarchie existante entre les travailleurs du bois (229). Les bornes du village pou-

vaient être des arbres, ou des pierres parfois anthropomorphes, ou des billots. On leur prêtait le pouvoir de confondre le voleur et elles étaient fort respectées. Il est probable à partir de là que la croix remplissant la même fonction ait reçu la même puissance, mais on ne peut savoir quelle part en viendrait du bois. Comme en Europe occidentale, les croix marquent un lieu-carrefour, lieu d'un accident...- où se seraient manifestées des forces indomptées, et nous sommes habitués à voir un calvaire entouré de quatre gros arbres, une chapelle appuyée à un gros chêne, une statue de saint dans un tilleul... Il semble que la forme préalable de la conjuration de forces mauvaises ait été certains arbres, ou leur bois. Domenico Sastini note à l'occasion d'un voyage en Valachie en 1779 de vieilles croix "qui ne sont que des troncs entiers d'arbres, mal sculptés à la hache (230), rappelant à première vue des potences préparées pour la malheureuse espèce humaine". Nous représentons le croquis d'une croix, funéraire celle-là, où l'arbre se devine encore. Une autre photographie a été prise au Musée de Cîmpulung Moldovenesc et représente le pilon d'une presse démantelée. Il s'agit d'un énorme billot anthropomorphe (1,80 m) qui a été par la suite utilisé à cette fin. On ignore tout de sa destination d'origine (photo 13). C'est la bible et certains apocryphes qui donnent le plus d'informations sur le bois et la croix. Dans la chronique de Nestor (IXè siècle), il est répondu au roi Vladrimir qui désire savoir par quoi se caractérisent les chrétiens : "ils honorent le Saint bois de la croix" (231). Jordan Ivanov, à partir d'apocryphes (232), écrit que les Bogomiles vénéraient le bois de la croix. Hérétique ou non, la chrétienté traduit donc cette valeur sacrée accordée par les masses paysannes à certains bois. Ernete Fierotti (233 et 231) met en parallèle des légendes chrétiennes, arabes et juives : le premier pommier est créé à partir de pépins mis par Eve dans la bouche d'Adam mort. Ces arbres sont stériles. Le vent les déracine et à leur place reste une grotte. On les coupe pour en faire du feu. Ils ne brûlent pas car ils sont maudits. Dans une autre légende, les trois arbres maudits sont jetés au marais. Plus tard, lors du jugement du Christ, le juge a l'idée d'en faire trois croix, pour le Christ et les deux larrons. On choisit le lieu : c'est de nouveau la montagne sur laquelle était la tête d'Adam. Selon Saint-Basile, "la tête d'Adam a été enterrée en un lieu nommé Calvaire" (231) (de Calvium, le crâne). Le symbole est clair : c'est donc le même arbre qui fit damner les hommes (le pommier du paradis) et qui leur permet de se racheter (la croix du rédempteur) (234). Dans l'iconographie orthodoxe et sur les motifs sculptés des Troite, apparaît cette tête de mort qui supporte le crucifix (photos 14 et 15).

On voit comment la personnalité de l'arbre original persiste sans discontinuité malgré l'étape "bois" dans la construction sacrée. Nous n'avons trouvé aucun arbre, cependant, qui soit lieu de culte en Roumanie. Il y en a eu. Au monastère de Sîmbata des malades ou des accablés viennent à un arbre. Il est couvert de pansements et de chiffons.

PONTS ET FONTAINES

Elever une croix, construire un pont, une fontaine, tout ouvrage collectif est une oeuvre du village. C'est une "pomana" (235), c'est-à-dire que c'est une action de charité, qui conditionne sa vie dans l'autre monde. Et il y aura ainsi toujours du monde pour faire un puits : même le vieux et la vieille y sont, pour donner un petit coup de main et "y être".

Un dicton concerne les puits et les fontaines ("fîntina" tous les deux) : "par l'autre monde, malheur au chrétien qui n'aura pas eu d'eau !" ("pe lumea celaltà, vai de creștinul care n-are apa") (236). Et puis dans un chant de Noël ("colinde"), le bon dieu conseille aux chrétiens de faire "des puits frais dans les campagnes sèches, des ponts dans les mauvaises boues" ("puțuri reci în cîmpuri seci, podurele-n gloduri grele" -237). Ces ouvrages sont comme on s'y attend, honorés d'une fête lors de leur achèvement puis fréquemment bénis par le curé. Les margelles de puits appartiennent pour beaucoup au domaine des bois creusés. L'évolution, que l'on essaye de mettre en évidence dans cet ouvrage, a conduit à les réaliser en poutres aussi ; il en sera donc question.

L'eau ne doit pas être salie. Celle que l'on tire pour la première fois a un caractère sacré : elle guérit notamment (238). La notion de "apa neînceputà", "apa nouà", "apa curatà", (eau non commencée, non entreprise, eau neuve, eau pure...) semble précéder sa récupération chrétienne en "eau bénite" ("apa sfînta"). C'est elle que l'on va tirer le matin du premier janvier (239) ou le jour de la bénédiction des eaux : l'Epiphanie (240). Il convient donc de la protéger. Plus prosaïquement, en parlant avec un paysan roumain, il vous dira que c'est dégoutant de boire de l'eau trouble... Pas de hiatus entre les deux considérations. L'habillage de la margelle se dit "ghizdele". Selon les régions, divers mécanismes permettent de remonter l'eau. Un banc, ou une souche permettront d'attendre son tour devant ces fontaines collectives. On n'a pas trouvé de rites concernant précisément le montage. L'ouvrage de C. Irimie (241) rappelle que, ici encore, "celui qui creusait" (cas de l'aménagement d'une source) devait être un homme pur ("curat"). On jetait ensuite une monnaie d'argent (ceci à Lita, Cluj) dans le puits, en propitiation. En Valachie, lorsque le puits est béni (236), on fait un large cercle en tresses de roseaux et

l'on dresse les tables de cérémonie à l'intérieur pour faire un repas rituel tel qu'on en fait pour les morts ("praznic") et une "charité" ("pomana" : qui est, plus profondément, un objet ou un acte qui circule parmi les habitants du même village et rappelle donc son unité et l'engagement collectif de chacun dans la collectivité).

La fontaine est liée au folklore de l'eau, très riche et original (242). Les données de terrain ont été assez pauvres. Il faut souligner que dès que des considérations touchant au système de connaissance ancien sont abordées, on se heurte dans ces régions d'Europe à des attitudes psychologiques très rigides (243).

Une devinette concerne les ponts et les passerelles (244) :

"In pàdure nascui/ in pàdure crescui/ acasà de m-au adus/ calcatoarea satului m-au pus :/ - "puntea".
"Dans la forêt je suis né/ dans la forêt j'ai grandi/ s'ils m'ont amené chez eux/ c'est pour me mettre plancher du village/ -"le pont".

Nécessaires car ils désenclavent le village et permettent la circulation intérieure (ramener les foins, charger le bois...), ils doivent être fiables. "Pod" est le pont sur un grand cours d'eau, ou qui sert à un passage important. "Punte" est la petite passerelle, jetée sur un ruisseau. "Podeţe" ne dessert qu'un seule "gospodaria". L'origine du premier terme est slave, celle du second latine. Mais il est des "punte" à piliers intermédiaires et des "pod" qui joignent sans relais une rive à l'autre (245). Il ne s'agit donc pas d'une distinction selon la construction. Dumitru Irimies (246) précise que "puntea" est réservée exclusivement au passage des piétons, tandis que "podul" permet aux bêtes et aux attelages de passer. Dans le même ouvrage sont définies les parties d'un pont en Transylvanie : les "renforts" sont d'abord placés sur les rives : "Bîrne" de sapin, ou "lobde" de peuplier (247). A Vidra (Alba) on me cite l'aulne, qui ne pourrit pas. On enfonce ensuite les piliers : "picioare" qui sont en chêne, parfois renforcés d'un sabot ("opinca") de fer. V. Butura communique que sapin et épicéa étaient employés à cette place "parce qu'ils tenaient l'eau". La solive centrale est la "baba" (la vieille). Les longerons qui partent d'elle vers les rives sont les "ursi" (les ours). Tout traduit l'idée de la force et de la durabilité. Michaiele Ioan, vieil homme de 78 ans, se rappelle la cérémonie du pont une fois fini ("struţul podului"), il y avait une "festania" où le curé

venait bénir l'ouvrage ou au moins une cérémonie avec les branches vertes, les bouquets, l'alcool et la liesse de toute consécration (248). C'était sur le pont ("pe pod") que se réunissaient les vieux du conseil du village, dans la situation d'un village communautaire, et que se faisaient les sorts, que se prêtaient les serments (249). Le caractère solennel en était sans doute donné par celui réputé magique de l'eau de la rivière, et a pu rejaillir sur le pont...

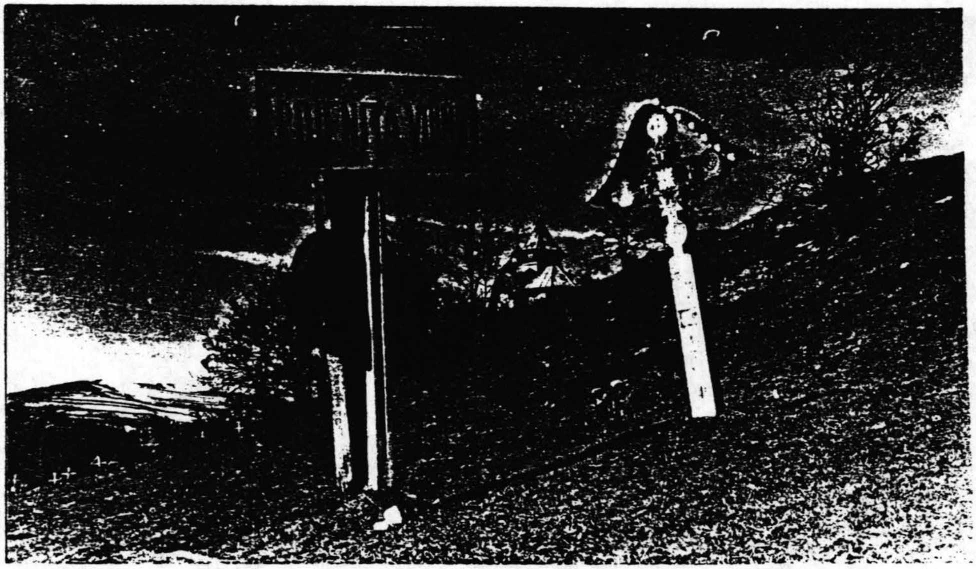
Ainsi qu'il a été dit, les piliers et les poutres portaient les marques de la "gospodaria". Lorsque l'une d'elles était détériorée, chacun savait ainsi à qui il revenait de la remplacer, même si les générations avaient passé. On peut voir de telles marques dans les villages de Bistrita et de Neamt, actuellement. Elles sont de forme géométrique (croix et bâtonnets) parce que ce style est le seul que le "fil" du bois permette.



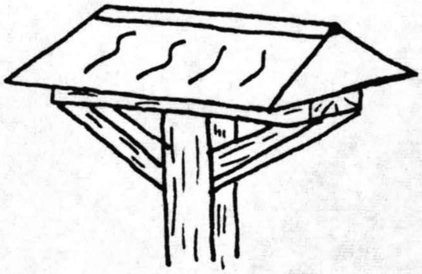
Cimetière de Loman

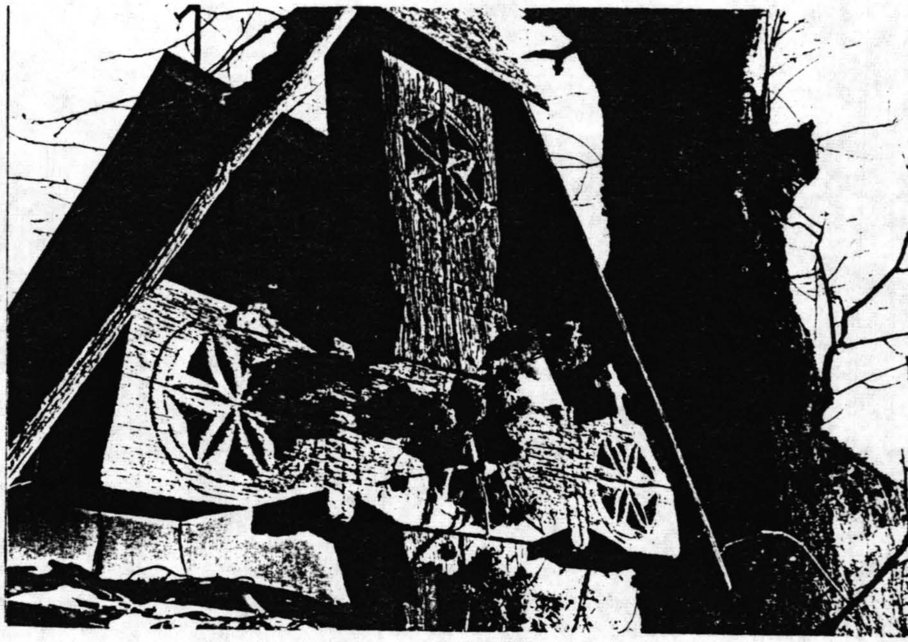


Croix à Bocsig
(Arad)

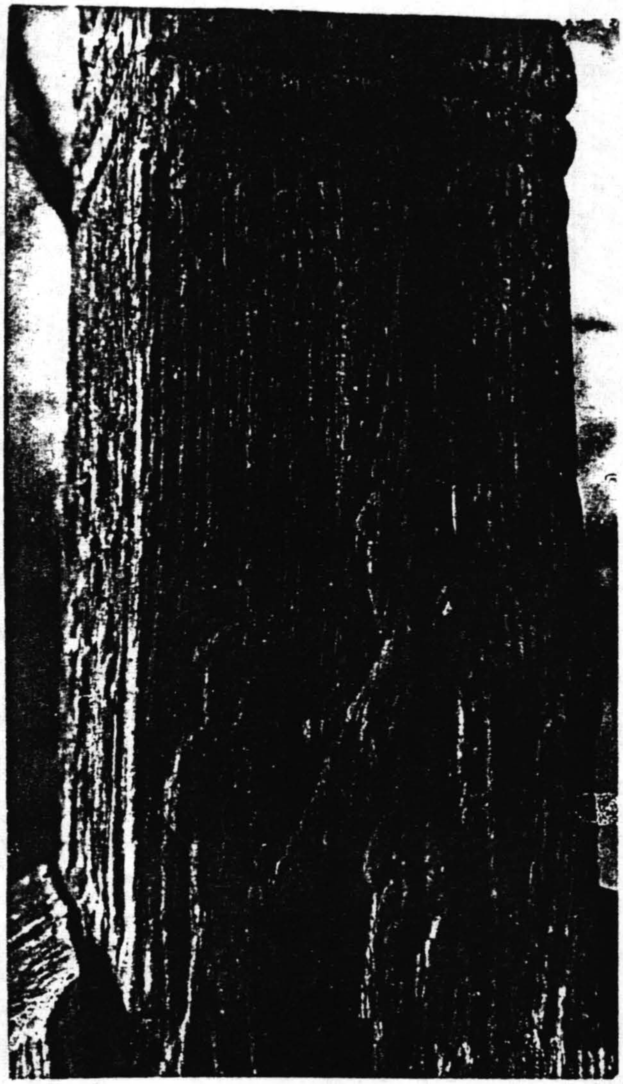










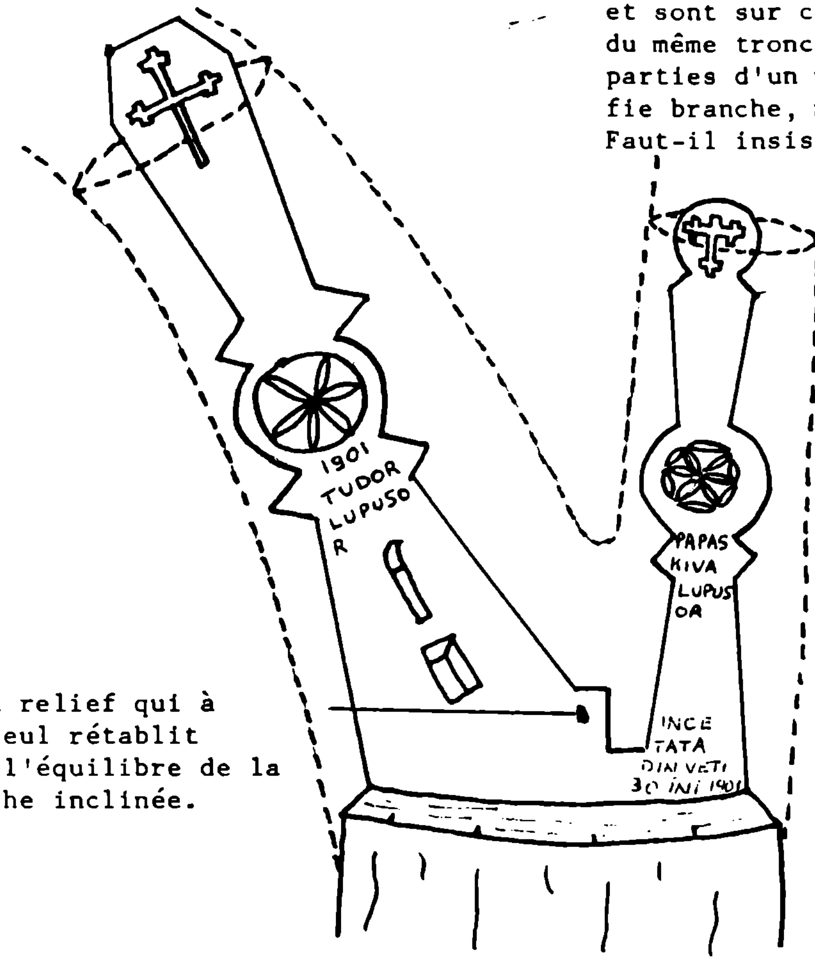


Sculptée au dos de la croix de l'église de Surdesti (Maramures), la croix de la passion, au sommet d'un arbre de ie, à côté de l'échelle de Jacob : symboles de vie posthume, de l'éternelle renaissance de l'arbre et de son matériau.

Pilier funéraire
(Tudor Pamfile, op. cit.)
fig. 59

La "croix" de chêne porte les noms
des deux personnes. Elles étaient
mari et femme, (Lupusor de leur no
et sont sur chacune des deux branc
du même tronc. L'idée est claire d
parties d'un même corps "Craca" si
fie branche, membre, partie d'un c
Faut-il insister ?

La grosse branche es
pour l'homme ; l'aut
pour son épouse. La
le indication apport
par le texte était :
"le travail est gros



Petit relief qui à
lui seul rétablit
tout l'équilibre de la
branche inclinée.

L'outil représenté est le "cosor" qui sert pour écorcer les arbres. Beaucoup le portent en poche mais sur la croix il est sans doute le signe d'un métier. Ainsi à Sapînta, au "cimetière gai", la vie du défunt et sa profession sont écrites sur la croix. Peut-être s'agissait-il d'un goudronnier en forêt, ou d'un fabricant de panier.



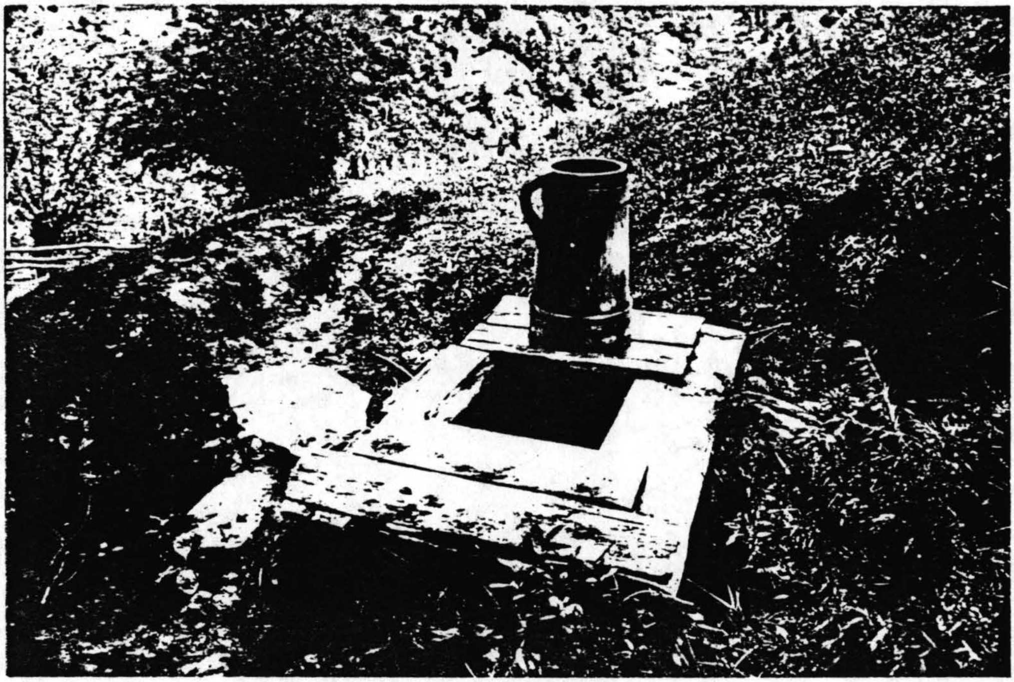
Fig. 111.
Cruci de lemn de mormînt
si de la marginea drumului.
(Sudul, Transilvania)

Croix et piliers mortuaires présentant " l'oiseau de l'âme" tiré de Ion Vladutiu, "etnografia româneasca"



Puitsen Tara Chioarului : l'espace est enclos et délémité

Margelle d'une fontaine au bord du chemin. Nerej (Vrancea)





planches et douves

CHAPITRE VI

-oOo-

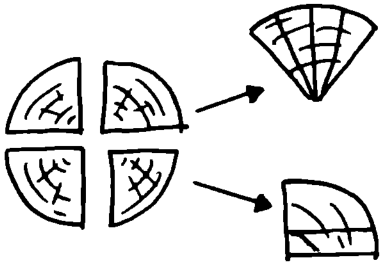
PLANCHES ET DOUVES

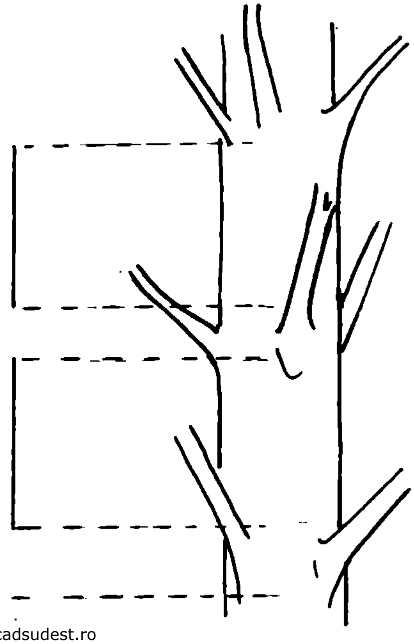
Il sera question des techniques qui visent à la transformation de l'arbre à terre en planches douves ou bardeaux.

Elles consistent toutes à scier des rondins de la dimension recherchée, à les fendre en rayons, à finir ces lames de bois à la hache et la plane, pour enfin les assembler en un objet utilitaire. C'est la longueur du rondin qui déterminera le type d'objet qui sera entrepris, et non l'essence utilisée.

Il a été vu qu'un tronc pris entier définissait une solive. Ici, "l'entrenoeuds" définit la longueur de la douve ou de la planche, donc le type d'objet qu'on peut en tirer. Il est appelé "Mâtca" dans les Monts Apuseni, où le mot désigne aussi la naissance de la branche. A des rondins de 1,50 mètre de long et plus, correspondront les coffres et d'autres pièces de mobilier plus ou moins traditionnelles. Ceux de 20 à 60 cm donneront les bardeaux des toits et les douves des récipients domestiques. On fend ensuite, en croix, et chaque quartier ("cloţ" ou "patrar") est fendu à son tour en rayons ou en deux.

Une planche obtenue avec cette technique aura un débit "sur quartier" et l'objet n'aura donc pas à souffrir de retrait au séchage.





<u>Tous les arbres ne sont pas bons à fendre</u>, comme il a été dit :

"Nici rachîta pom de bute/ nici ţiganul om de frunte".
"Pas plus le saule n'est bois de tonneau/que le tzigane n'est homme respectable".

Il s'agit surtout des sapins-épicéas, des hêtres et des chênes. La technique est la même pour les trois types d'arbres, mais le dernier est plus souvent envoyé à la scierie à eau. De même pour les arbres fruitiers (noyer, cerisier, pommier, merisier...). L'installation des scieries à eau date de plusieurs siècles. Mais nous nous sommes plus intéressé aux techniques de fente qui demandent un appareillage métallique moins sophistiqué, et qui nous ont paru mieux caractériser les relations millénaires qui lient la forêt roumaine au paysan (250).

Les villages de plaine ont plus vite perdu leur coutume que ceux des montagnes, et le chêne a disparu plus vite aussi. Il sera donc plus souvent question du hêtre et du sapin-épicéa que du chêne. De même, l'if ayant à peu près déserté (251) les forêts roumaines, nous n'avons pu recueillir de données concernant le travail de ce bois pourtant important dans le folklore littéraire.

Une zonation se trouve donc toute faite de l'endroit où va se trouver l'objet exécuté dans telle ou telle essence.

En plaine, c'est le chêne pédonculé (Quercus robur) : "STEJAR".

Dans les collines basses (jusque vers 1000 m environ selon la latitude, l'exposition et l'humidité), il s'agit du rouvre (Quercus sessiliflora) : "GORUN", et du hêtre (Fagus sylvatica) : "FAG", qui croît en forêt mixte. A cette hauteur, il est gras. A mi-pente et dans les vallées basses, il s'agit du hêtre qui, cette fois, est en forêt dense, mélangé à l'épicéa (Picea abies) : "MOLID". Au-dessus, se trouve l'étage de l'épicéa et du sapin (Abies alba) : "BRAD".

Il faut y ajouter la région du chêne "BRUMARIU" (Quercus pedonculi-flora-koch) en Dobrodja, qui se prête à ce travail. On se rapportera avec profit à la carte de répartition des essences. Voici à quelles

altitudes ces zones correspondent dans les Monts Apuseni (252) :
- l'étage du chêne monte jusque 850 m : étage "champêtre" caractérisé par la forêt de chênes, charmes, rouvres, saules, aulnes, peupliers...
- l'étage du hêtre, de 1200 à 1350 m : étage "montagnard" avec le hêtre, l'épicéa, le serynga...
- l'étage de l'épicéa, ou "montagnard supérieur", avec l'épicéa, le sapin, le pin sylvestre, le calluna et l'aphragum.

Ces altitudes n'ont qu'un rôle indicatif pour le reste de la Roumanie. En Bukovine, plus au nord et à l'est, les vallées longues (253) ne connaissent plus que l'épicéa qui croît sur leurs pentes. D'autre part, cette zonation des lieux où va se trouver l'objet reste pédagogique, car les chemins de foire existaient, qui permettaient à toutes les régions d'avoir du chêne ou du sapin.

La spécialisation importante des régions montagnardes dans le travail du bois a fait que le Piémont a été inondé de hêtres et de sapins. Voici le sujet replacé dans la complexité de la réalité, qui se trouve toujours tant soit peu éloignée des schémas rassurants...

Les trois types d'arbres doivent être une nouvelle fois présentés en regard de leur utilisation. La plus populaire est le couple sapin-épicéa :

Le bon épicéa s'appelle "Turchina" (M. Làcàtus). Celui plein de noeuds, bon pour le feu, est appelé "ciolpan" (P. Ciupercovici). P. Ciupercovici, parlant des épicéas : "La Nature, pour les hommes ou pour le bois, est la même : le bois poussé à l'aise, dans le bas, sur un sol gras, n'est bon qu'au feu. Il est tendre et mou. Le bois qui a grandi en forêt (comprendre "en montagne") dans les lieux pierreux, c'est celui-ci le bon" (254) ("Natura, de la lemn şi pîna la om este aceleaşi : lemnul crescut bine şi cu pamînt bun la vale nu-i bun de nimic la lucrat. Ii prea slab şi uşor. Ala merge la foc ! Lemnul crescut greu în pàdure, la loc stîncos, ala-i lemn bun !"). Les accroissements sont de plus en plus fins, et donc le bois de plus en plus dense, à mesure que l'on monte, que l'été est plus court, que le sol est plus pauvre, que la compétition est plus grande. Le meilleur bois vient de là où plusieurs arbres ont poussé l'un près de l'autre (futaie dense), "les troncs

sont minces, il n'y a pas de noeuds". Il reprend cette image de compétition sociale qui fait que les plus robustes et les plus sains arrivent à la lumière tandis que les autres meurent. Un arbre qui doit se hater pour pousser vers le haut ne prend pas le temps d'étaler ses branches horizontales et n'a donc pas de noeuds. S'il fait des noeuds, le bois est toujours mauvais... Mais s'il est tendre, il ne l'est que pour celui qui cherche à faire un objet de qualité. Les deux artisans cités sont sculpteurs en Bukovine : l'un confectionnait le cor des Alpes, en "bois de résonnance", l'autre travaillait les flûtes et les petits objets. Ils recherchaient donc ce bois dur. Les informations recueillies dans les Monts Apuseni venaient des tonneliers qui cherchaient un bois léger. J'avais cru d'abord en une différence de "croyances" entre Bukovine et Apuseni.

Chacun sait où trouver le meilleur bois : pour D. Cabulea, le meilleur bois est au sommet de la montagne ("la vîrful muntelui"), et plus la montagne est haute, meilleur sera le bois. Dans le région de Bran (255), on a ce paysage particulier de cimes déboisées et de fonds couverts. Le même phénomène s'observe en zone des Padureni. Voilà qui tranche avec l'habituelle situation de vallées défrichées et humanisées à côté de montagnes boisées et sauvages ! Dans ces zones, les villages, ceux encore en place, ont été construits sur les hauteurs et non près des cours d'eau. Meilleur site pour la défense ou l'exposition ? ou pour un meilleur bois, on ne sait le dire ? Les collines de ces deux régions ne dépassent pas 800m en altitude.

D. Cabulea ajoute : "là où il y a du vent et de l'air froid". Sa phrase citée au chapitre II ("Are nevoie zi si noapta sa fie leganat de vînt", "il a besoin le jour et la nuit d'être bercé par le vent") rappelle le début de ces chants lyriques où la forêt est bercée par le vent : proverbe de travail encore ? Il explique que celui des fonds étouffe de la chaleur tout l'été et que la sève n'aime pas la chaleur : elle monte trop vite alors. L'épicéa reste droit, mais le sapin se tord et ne veut plus se fendre. Pour Gheorghe Hental : la distinction était claire entre bois pour soi et bois pour la vente. Le meilleur pousse dans les coins pierreux à l'est, il a moins de sève et est plus serré.

On garde plutôt l'épicéa pour soi ("şiţa" ici) et le sapin à la vente... Cet avis est partagé : on dira ailleurs que le sapin est de meilleure qualité. En fait, tout ceci est conditionné par la forêt qui entoure localement le village concerné. R.O. Maier (256) rapporte que l'épicéa est utilisé pour la confection d'objets, le sapin plutôt pour les planches. Peut-être ce dernier pousse-t-il ici plus vite et lance ses verticilles plus haut ?

Certains chants lyriques évoquent la dispute de deux arbres d'essences différentes entre eux (257). Ioan Serb a recueilli le suivant (258) :

> "Doua lemne crude/ pe rîul Lotru/ se certa în pàdure./Unu era Teiul/ Şi altu era Bradu".
> "Deux bois crus" (non travaillés)/ vers la rivière Lotru (Olténie)/ se disputaient dans la forêt./ L'un était le Tilleul/ l'autre était le Sapin".

Le chant est constitué de moqueries adressées par le sapin au tilleul. Le premier vise la petite taille, le port ventru du second. Lorsque celui-ci répond, on apprend les destinations traditionnelles du sapin :

> "Bradule, mîndru si înalt/ de geaba îţi-lauzi/ neamul şi ràdàcina/ cetina şi truncul.../ Cà dîn mine nu se face/ podurii sà fiu càlcat/ Nici şîndrile la acoperiş/ nici lîngure sàu vase/. De mine, mà face icoane/ sà mà picteze/ sà se scrie cu vopsele/ frumoase".
> "Sapin, fier et altier,/ en vain tu loues/ ta race et tes racines/ ta ramure et ton tronc.../ Parce qu'avec moi, on ne fait pas/ des planchers pour me fouler aux pieds/ Ni de bardeaux pour le toit/ ni des cuillères ni des pots./ De moi on fait l'icone/ et l'on me peint/ et sur moi l'on écrit aux couleurs/ belles".

La poésie populaire est riche d'expressions ainsi pudiques, dissimulées, de crédos profonds.

Le hêtre n'a pas encore été présenté : il est raide et se casse à la flexion. Il ne convient donc pas à la poutraison. De plus, il dure peu à l'extérieur : on le tient pour être vite dévoré par les "cari" ; il ne "tient pas l'eau" ("nuţine apa"), c'est-à-dire qu'au contact de l'eau, il pourrit au lieu de se gonfler (259). Il est donc utilisé avant tout pour l'ameublement intérieur.

Un passage de l'étude de A. Tiţa (260) nous avait surpris : "On coupe le bois de hêtre du printemps à l'automne, entre avril et octobre". Cela allait à l'encontre de notre acquis. Tout simplement, le bon meuble se reconnaissant au poids, on devait y employer le bois gorgé de sève de ces époques... entrelac d'informations concernant une époque actuelle, données par des paysans que l'on croit pénétrés de traditions. Une caractéristique de son travail est qu'il chauffe facilement aussi doit-il être débité et séché sitôt après l'abattage. On voit ainsi des piles ("stive") où les planches disposées avec soin attendent d'être travaillées. Quelques mots encore sur ses qualités qui dépendent du lieu où il a vécu : sur sol calcaire, il sera facile à travailler, sur sol silicieux, il donnera un bois plus nerveux. Le reste (altitude, sélection, climat) joue dans le même sens que pour l'épicéa. La destination humaine reste primordiale. En régle générale, il est homogène et se fend très bien dans le sens de la fibre (261).

Hêtre et sapin sont des essences d'ombre, fortement sociales. Essences exclusives aussi qui, dès qu'elles le peuvent, colonisent la forêt et ne laissent que peu de sous-bois. L'aspect d'une forêt de hêtres est semblable à celui d'une forêt de sapins ou d'épicéas : un monde de troncs coupés par le haut de la lumière, avec des zones plus ou moins denses qui sont appelées dans les deux cas "desişuri". Les regards posés sur la forêt de "sapin-épicéa", et sur la forêt de hêtre semblent similaires pour le paysan roumain, si l'on en croit la terminologie : "buhaci" ou "buhaş" désigne un jeune sapin ; il aura les branches émbroussaillées. "Buhaci" désigne aussi un hêtre lorsqu'il est jeune et qu'il forme des taillis denses ! A Lupşa (selon D. Ciupi), on dit "Pahuiu" pour un jeune sapin, épicéa ou un jeune hêtre... (262)

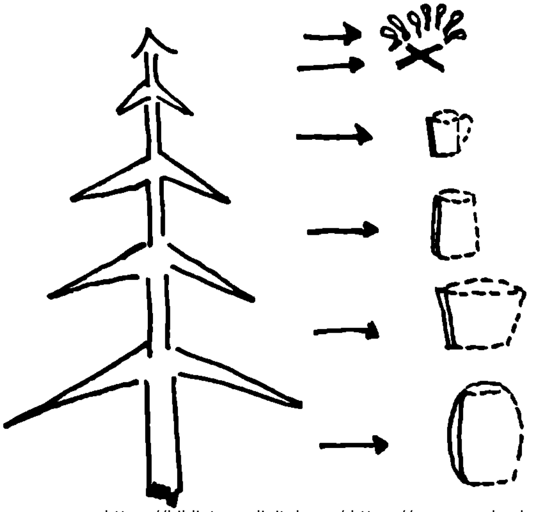


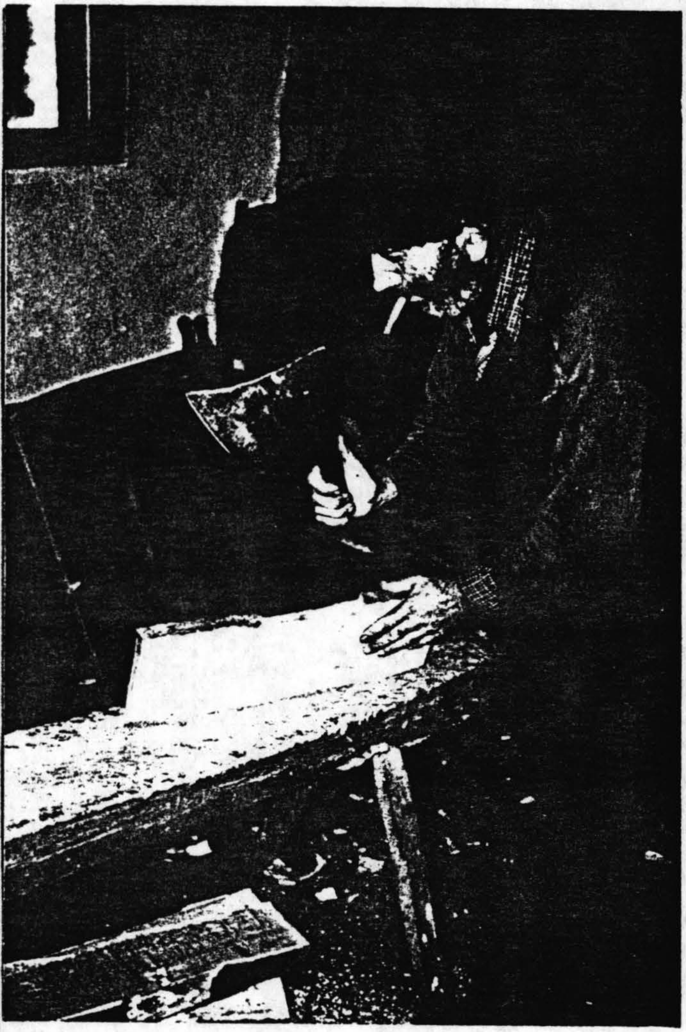
Hêtres géants des Monts d'Orastie

Les chênes ont le bois de coeur bien différencié : le sèchage demande donc de nombreuses précautions. C'est un bois de très bonne qualité dont la réputation n'est plus à faire (les "bois merrains" fendus dans la bille du pied de l'arbre ont été célèbres en tonnellerie). Le bois de rouvre ("gorunul") se travaille plus facilement que celui du chêne pédonculé ("stejarul") car le grain est plus fin et plus tendre (avec les réserves habituelles des conditions de climat, sol, lumière, peuplement). Dans un village de moyenne altitude, voici ce qu'en dit Desideriu Godea (Lunca Teiuzului : Arad) : "Il se fend bien, et est donc utilisé pour le mobilier. Il est résistant et solide et tient bien dans le sol : pas de contreindication donc dans les constructions". Le bois du second ("stejar") est lourd et dur. Le chêne chevelu ("cerul") n'est pas vraiment considéré comme "chêne" (263). Il a peu de qualités, et de surcroît, il se trouve là où poussent l'uneou l'autre des espèces précédentes.

Faire un objet en planches ou en douves.

Dans les Monts Apuseni (264) et notamment chez les Moţi, on procéde de la manière suivante : on débite le tronc à la scie à passant enduite de graisse animale ("untura"). Le rondin d'entre-noeuds s'appelle ici "boc" et il mesure de 20 à 60 cm selon la longueur des douves voulues. Le haut de l'arbre fournit les courtes, les plus grandes viennent du bas, ainsi que les planches. Ceci donne les récipients ci-dessous.

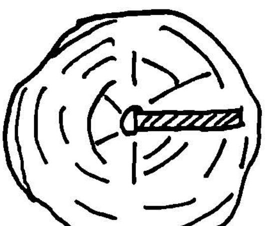






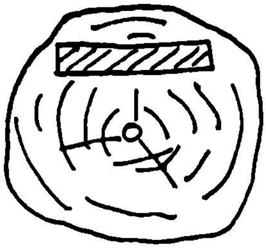
(en litre)		(en cm) la mesure
8 :	"sustàrul mic"................	20 = un caluş
12 :	"sustàrul mare"..............	23 = un palma
20 :	"ciubàraş"...................	28 = un palma + 3 degete
30 :	"fereţ"......................	33 = un palma + 2 fois 3 degete
50 :	"ferdeleţ"...................	78 = un palma + 3 fois 3 degete
75 :	"pàtrareţ"...................	43 = un palma + 4 fois 3 degete
100 :	"pàrleul mic"................	46 = deux palma
130 :	"pàrleul mare"................	54 = deux palma + 4 degete

Ces mesures sont notées sur le manche de la hache à abattre ("secure"). On l'appelle "carîmb" (165). L'arbre est totalement utilisé, l'artisan a dû déjà l'acheter à la forêt d'Etat, communale ou urbariale. Il faut fendre le rondin au plus tôt, sinon il se fendra tout seul ; après l'avoir éclaté en quatre quartiers (266) avec le merlin ("secure" pour les Monts Apuseni) ou avec le système de "maiul" et "cuţitul de spintecat" (en Bukovine par exemple, voir photo). On retire le coeur, qui est bois mort pour les essences sans tanin, et l'on fend sur l'extérieur du bois, ou en deux (selon I. Popa pour les vases des Moţi (267) avec le coin "icul", "tinta", "pana"...) frappé du maillet ("maiul") ou de l'arrière de la hache ("muchia"), ou du merlin directement ("securea"). On obtient des planchettes qui seront tout à fait "sur quartier".



Débit "sur maille" ou "sur quartier" :

Débit "sur dosse" : le bois se déformera au séchage (com. J. Velprix).



La fente en rayon donne des planches "sur quartier" donc de bonne qualité. La maille est apparente. Elles sont obtenues sans la scie.

Les récipients en douves ("vasaritul" -268)

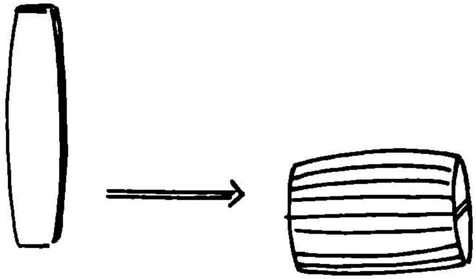
L'artisan passe ses planchettes à la hache à façonner ("barda mică") et il les finit lorsque cela est demandé, à la plane (qui se dit "cuţitoaie" ou "mezdreaua") sur l'âne (la chaise à planer) qui se dit "scăun de mezdrelit" ou plus souvent "capra" ou encore "hlenţ" (A Nerej-voir photos). Puisqu'il s'agit de douves, il dispose d'une plane droite pour façonner la face externe des tonneaux ("a învali") et pour les bardeaux, et d'une plane courbe pour la face interne ("a scobi"). La courbure sera contrôlée au "coţ".

A ce point du travail, il peut faire sécher les douves : elles ne se fendront plus et il a tout le temps de passer à un autre tronc. Chez les Moţi (269), on faisait des "stive", piles où l'air pouvait circuler. Si l'on était en forêt, c'étaient des amas de 2 à 3 m de haut, autour d'une perche, qui, après quelques semaines, étaient mis en bottes et ramenés à la maison. Là, le séchage durait encore deux à trois mois.

Chez les Moţi, avant la collectivisation, tout ce travail se faisait en forêt. Il en allait de même pour les autres régions où les objets étaient produits en quantité commerciale. On faisait les douves entre la Pentecôte et Saint-Pierre ("Rusalii" et "Sîn Petru"), soit en été, et de la Sainte-Marie ("Sînta Maria") jusqu'au début de l'hiver, période où l'on n'était pas sur les chemins (270). A Nerej (271), on finissait cent tonneaux en une semaine : douves, fond, cercles, se faisaient en forêt et l'assemblage à la maison. Une deuxième semaine était consacrée à la vente au marché de Focşani. Dimitru Dragan, tonnelier à Nerej, assure que l'on pouvait sortir cent tonneaux d'un seul sapin, si celui-ci était entièrement bon... "Mais, dit-il, à présent il n'y a plus de bons arbres, et c'est rare que l'on puisse...". En moyenne deux à trois sapins sont nécessaires pour cent tonneaux (272). Deux à trois sapins utilisés, cela représente 8 à 12 arbres détruits : car en tonnellerie, on essayait une moyenne de 4 arbres pour en abattre un.

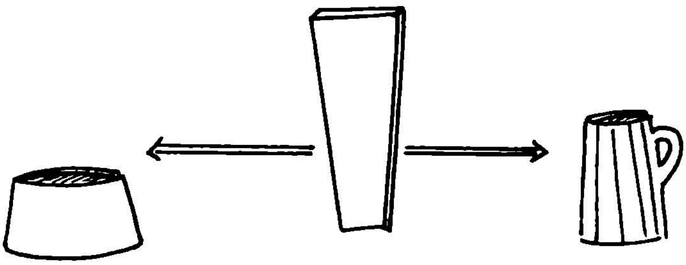
Lorsque les douves sont reprises, deux mois après, on passe les bords à la varlope ("gileau mare" ou "rîndeau") pour qu'ils soient

bien jointifs l'un avec l'autre, donc étanches, et on les rassemble. S'il s'agit d'un tonneau, la douve aura la forme de cette figure :



S'il s'agit d'un baquet, elle aura cette forme :

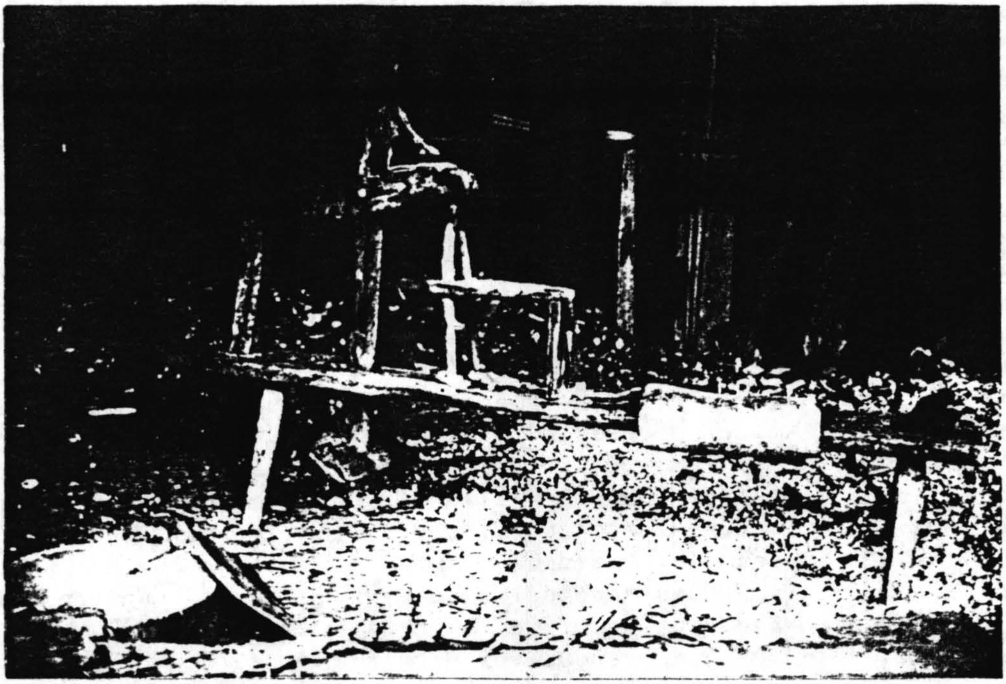
type "galeaţă"



type "doniţă"

Chez les Moţi, qui sont spécialisés dans le travail d'objets en bois, faire des baquets (l'activité du "ciubărar") constituait la plus grande spécialisation (273 - les Roumains de Bessarabie disent "Poloboace"). Les récipients sont liés (verrouillage : "încheiatul") avec une baguette fendue en deux et entaillée (noisetier, saule ou épicéa alors écorcé). Une fois le bois gonflé d'eau, le récipient sera étanche.

Dans le cas d'un tonneau (fait en bois de hêtre, de chêne, d'arbres fruitiers), la technique se prolonge avec le jable (qui utilise le jabloir : "gardinarul") et la confection du fond qui nécessite la

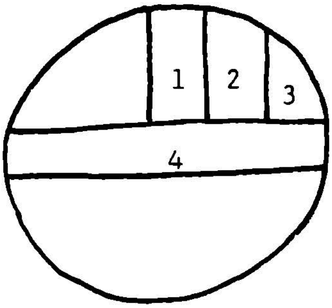


"Scàun de tras", chez un "gospodar" en Bukovine. "Chaise à tirer, cheval à planer, chèvre..." l'appareil à confectionner les bardeaux (dit "âne en français) connaît divers noms et une seule forme. Dessous : "cal de mezdrelit" chez un fabriquant de masques à Nerej.



scie à main ("ferastraul" souvent). Le jable est le fossé creusé dans le bord du tonneau pour y emboiter le couvercle. Le creuser nécessite un outil, le jabloir, que l'on trouve chanté dans le folklore populaire. Il s'agit en effet d'une pièce précieuse en bon acier que seul le spécialiste possède. La photographie de couverture du chapitre le représente. En français, le mot nous vient du gaulois ; en roumain, diverses étymologies ont été proposées, du latin "cardo" au germanique "gargel". Le mot désigne aussi la margelle du cuvelage d'une fontaine, et le bord du chapeau. I.I. Russu a proposé (274) une base thracogète pour la notion d'incision, creusement, fossé... qui serait "gred" et aurait évolué, donnant, en roumain, "gardina", au sens archaïque de incision, griffe..., de là son sens secondaire de marge, de bord (on connaît le mot albanais "gernan" qui signifie "je gratte, je griffe"). Voilà une technique qui semble donc rendue aux populations autochtones, et en tous cas à l'Europe barbare. Avant que les clous à deux pointes ne permettent d'assembler les planches côte à côte (ce qui se dit "a melci" : faire un escargot), le couvercle du tonneau comprenait une traverse ("puntea"). Damé livre dans son ouvrage les noms d'un assemblage traditionnel :

1) "doaga din mijloc" (douve du milieu) ou "sfîntu mijlociu" (le Saint-milieu),
2) "doaga din aripa" (douve de l'aile) ou pilier de l'aile,
3) "doaga mica" (petite douve) ou "aripa" (aile),
4) "puntea" le pont ou "curmezisul, usa, chinga, popul, stâlpul, calafatul, zaplatul...".





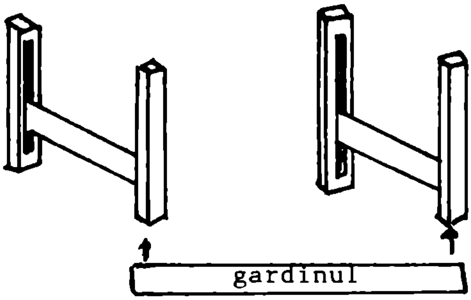
Le pot est "verrouillé" (încheiat) avec les pinces (cleştele) qui maintiennent les douves

Le compas (ţîrcàlàul) tel qu'on en voit un sur le banc permet de tracer le fond : on en ajuste les branches à 1/6 du tour intérieur et l'écartement obtenu sera le rayon du fond..



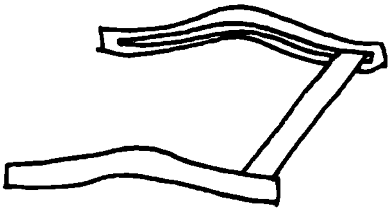
Les objets en planches.

Dans le cas d'un coffre, le rondin (de la longueur des planches) atteint 1,5 à 2 m. Chaque quartier se divise en 10 à 15 planches, avec la scie à deux où à la scierie. Les coffres anciens sont très épais, les planches étant obtenues à la hache. L'assemblage, en tenons et mortaises, utilise le ciseau ("dalta", "vişeul") et la vrille ("sfredelul"). L'assemblage en rainures ne demandait que la hache et l'herminette, et c'est celui qui s'est maintenu en de nombreuses parties. Le caractère "précieux" du métal diminuant et celui du bois augmentant, les techniques ont changé et les parois sont devenues de plus en plus fines. Voici comment A. Tiţa (275) l'a observé à Budureasa (Bihor). Les pieds sont des chevrons qui sont rainurés et reliés deux à deux par les planches de côtés. On joint les deux paires par les deux "gardini".



On "monte" les côtés. Pour le coffre que l'on appelle "lada", ils comptent deux ou trois planches ; le coffre à grain ("hambarul"), en a 4 ou 5 : chacune de ces planches ("manîntea") a un nom différent, de la "gardinuţa" (le petit bord) jusqu'au "fundaşelul" (le petit fond). Leur épaisseur varie en fonction de la capacité projetée. Jadis, un "briul" (planche plus grosse faisant "ceinture") était intercalée pour renforcer le devant. La planche supérieure arrière comporte deux têtons pour fixer le couvercle. On commence le couvercle ("cuperişul") en reliant les deux bords ("căpatîîe") avec la planche du devant ("cuperişul dinaînte"). On emboite ensuite le "pinul", puis le "spinarea" (du centre, plus large), le "puiul" et enfin le "cuperişul dinapoi" (276). On renforce tous ces assemblages avec des chevilles de hêtre. Les trous sont

pratiqués à la vrille.



On peut se demander pourquoi ces planches ont des noms aussi précis. Dans l'économie de marché, on travaille à deux et les pièces sont stockées. Si l'on ne veut pas perdre de temps à les désigner ("passe-moi le...", "où est le tas de... ?"), elles doivent être déterminées. Dans le cas de la famille traditionnelle, cela constitue une marque de la rigidité des modèles par celle de leur technique : affublées de noms aussi précis, les pièces ne pourront être montées que dans un même ordre.

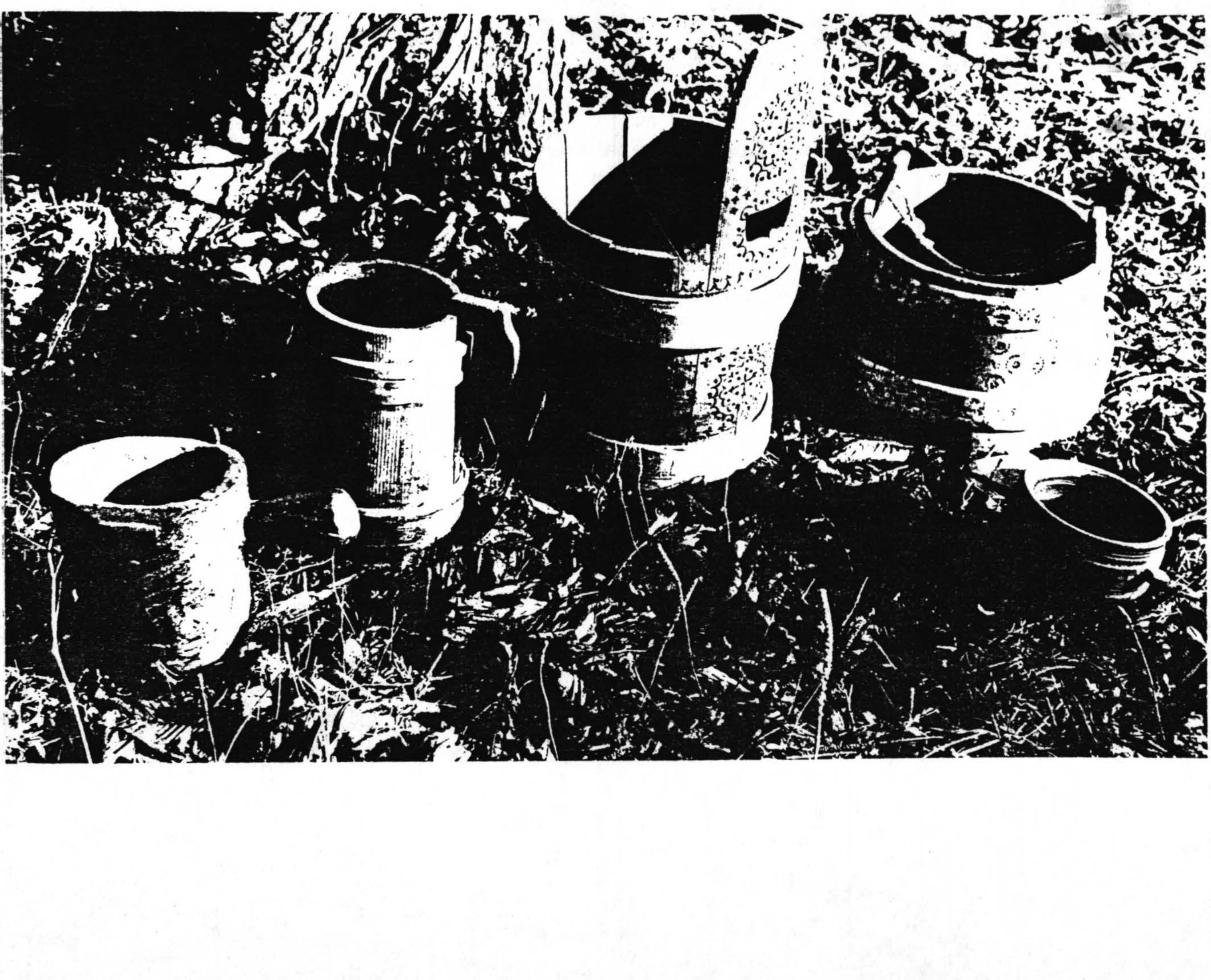
Le coffre s'achève avec la fabrication des pieds (à la "barda") dans les morceaux résultant de la segmentation du bois et avec le rainurage (avec "horjul" = la rainette) du côté de la planche.

Plusieurs objets répondant à cette technique peuvent être ainsi montés et former un meuble.

Dans la maison traditionnelle roumaine, le mobilier est limité. Il s'y trouve le coffre à dot ("lada de zestre") dont la signification symbolique de son aspect (il est décoré) et de son contenu (il renferme ce que l'épouse amène dans la maison de l'homme) importe autant que son utilité domestique. Le "blidarul" peut être rencontré aussi, comme l'étagère vaissellier ; "dulapul" : l'armoire ajourée ; "cuierul" : le porte-couvert ; "colţarul" qui est une étagère permettant d'occuper un coin. Le banc-coffre ("laviţa", absent dans le sud -277) vient plus tard doubler ou remplacer le premier. Le coffre à grains ("hambar") n'est pas des plus traditionnels puisque les grains étaient stockés jadis dans des fosses (278). Le lit ("patul") sous ses diverses formes ne se géné-

ralise qu'assez tard. Dans sa forme ancienne, "masa", la table est basse et ronde, à trois pieds. Celle haute et quadrangulaire, ("masa mare") est encore plus récente et vient de l'Europe centrale (279) ; elle est disposée dans la partie "sacrée" de la pièce (près de l'icône) afin de recevoir les "pomana", lors des fêtes, ou les invités. En Moldavie du centre et du nord, se voit parfois la table-coffre ("masa-sicriu")... Des sièges les accompagnent : "scaune", tabourets bas pour la première ; "scaune lungi", banquette avec ou sans dossier pour la seconde ; "jiltul" (280) est "la chaise" telle que nous la connaissons. La culture folklorique qui, à bien des égards, est un système ouvert, a intégré ces formes successives de mobilier qui venaient, en règle générale, des classes dominantes, et a pu les décorer de la même manière que les objets qu'elle connaît depuis plus longtemps. Selon Tancred Bănățeanu (277), le bois de sapin, facile à fendre, est peu utilisé pour le mobilier traditionnel. Son usage ne devient fréquent que vers le milieu du 18e siècle, lorsque les pièces peintes caractérisant l'art mobilier des Saxons et des Hongrois sont plus fréquemment utilisées. Il faut y voir un accroissement des métiers avec un recours aux artisans plus fréquents ; la peinture permet en effet de camoufler la vraie naturedu bois (essence, densité). L'auteur ajoute que le sapin était travaillé selon des procédés mécaniques (scieries...) et par les charpentiers ("tîmplari"), présentant donc certains caractères de l'artisanat des villes.

Les bardeaux sont un dérivé direct de cette technique de fente. L'artisan qui a le tour de main va très vite à les faire, d'un seul coup de hache et de quelques coups de plane sur sa chaise à planer ("capra", "scaun de tras", "scaun de şindrilit"). Il peut les passer à son partenaire couvreur qui les pose à peu près aussi vite qu'il les confectionne. Chez les Moţi (281), deux travailleurs réalisent mille "şindrile" en une journée. Il s'en tire entre 1500 et 2000 d'un mètre cube de bois en bille. Si la taille varie selon les artisans et selon les rondins disponibles, le procédé est toujours le même. Un bardeau plus petit qui se fend moins et se remplace aisément, sera plus efficace et il s'en trouve sur les églises, tandis que des tavaillons (petites planches)



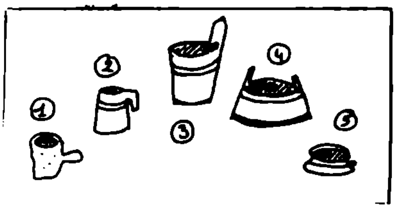
couvrent les granges, "şiţa", "şindrila", "cusiţi"... désignent la même chose dans des régions différentes (Muntenie, Ardeal et Marches de Sibiu -282) mais correspondent peut-être à l'emploi d'une matière différente à l'origine. La rainure latérale se fait au "horjul" (petite gouge utilisée aussi pour la décoration). L'herminette (283) ("tesla") est beaucoup utilisée pour former les bardeaux d'angle et les ajuster à chaque fois. Elle se dit aussi "chiserul". Parfois les bardeaux sont fumés, mais on comptait souvent sur l'absence de cheminée pour qu'ils durent jusqu'à une trentaine d'années.

Dans la région de Sibiu, au moins deux couches de bardeaux étaient disposées en quinconce, de façon à ce que l'eau ruisselle de l'un à l'autre jusqu'au bas. Ils sont liés, chevillés, récemment, cloués. On dit parfois "ţigani" pour un clou. Ce terme "tsigane" est employé d'un lieu à l'autre pour désigner un ustensile en fer : gril, clou, "truc". Il apparait que le Tsigane était celui qui bricolait les métaux et lorsqu'il fallait intervenir sur quelque chose en fer, "on allait chercher le Tsigane" (284). Ont-ils constitué une caste de techniciens des métaux ? et depuis quand ?

Si les techniques de fente ont offert peu d'allusion au caractère spirituel du bois, de ces rites de travail rencontrés à l'occasion du façonnage des poutres ou de l'abattage, est-ce parce que la tonnellerie a été marquée par l'économie de marché, s'éloignant alors des préoccupations du village agro-pastoral, ou parce qu'elle est une technique récente ou appartenant à une catégorie sociale différente (285) ? On ne peut encore répondre. Mais placé dans son contexte d'objets en bois équarris ou creusés, le coffre à dot de la maison devient ce qu'il a dû être : un objet d'art. Et il est le centre de "rites". Le lit de planches l'est aussi. Et les récipients en douves à usage propre aux fêtes : pot à lait du premier mai, panier à oeufs de Pâques, etc. Tous ces objets sont décorés de motifs géométriques sculptés.

La photo représente trois récipients en douve, dont deux qui sont décorés. Ce sont eux qui sont mis en évidence lors des fêtes de

Pâques (3) et du ler mai (4). Les deux autres sont réalisés (5) au tour, et par creusement (1) (Musée de Suceava).



Au sortir du présent chapitre, l'impression est d'évoluer dans une diachromie de techniques et d'outils. Le panorama actuel en présente de tous les âges et de diverses provenances (286).

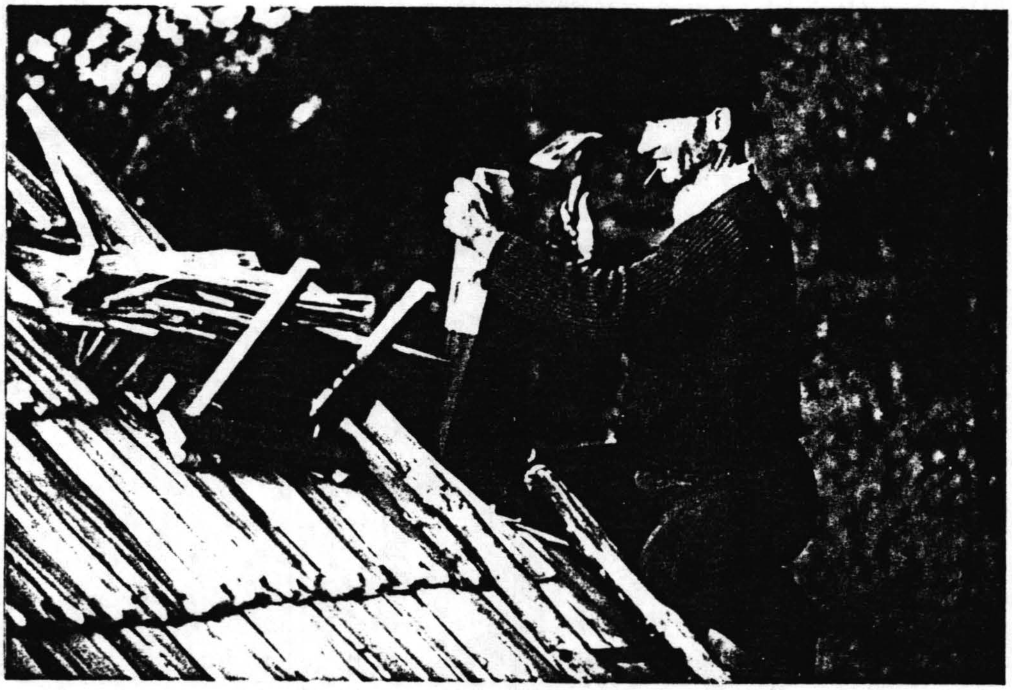
Les plus anciennes se dégagent d'elles-mêmes, qui demandent moins de métal. Ce sont celles utilisant la hache, précédées par celles de l'herminette ou, à un stage encore plus dépourvu, celles des liens et des formes existant déjà dans la nature. La nouvelle technique ne cherche qu'à reproduire la forme obtenue par la technique précédente. En effet, il est facile d'imaginer une forme plus archaïque à chacun des objets rencontrés dans le village et, de fait, il s'en rencontre ici et là. C'est le cylindre de bois creusé, pour le récipient en tonnellerie ; c'est le berceau ou la couche taillée dans un demi-rondin, pour ceux confectionnés en planches ; c'est la roue à rayons pour celle en bois plein.

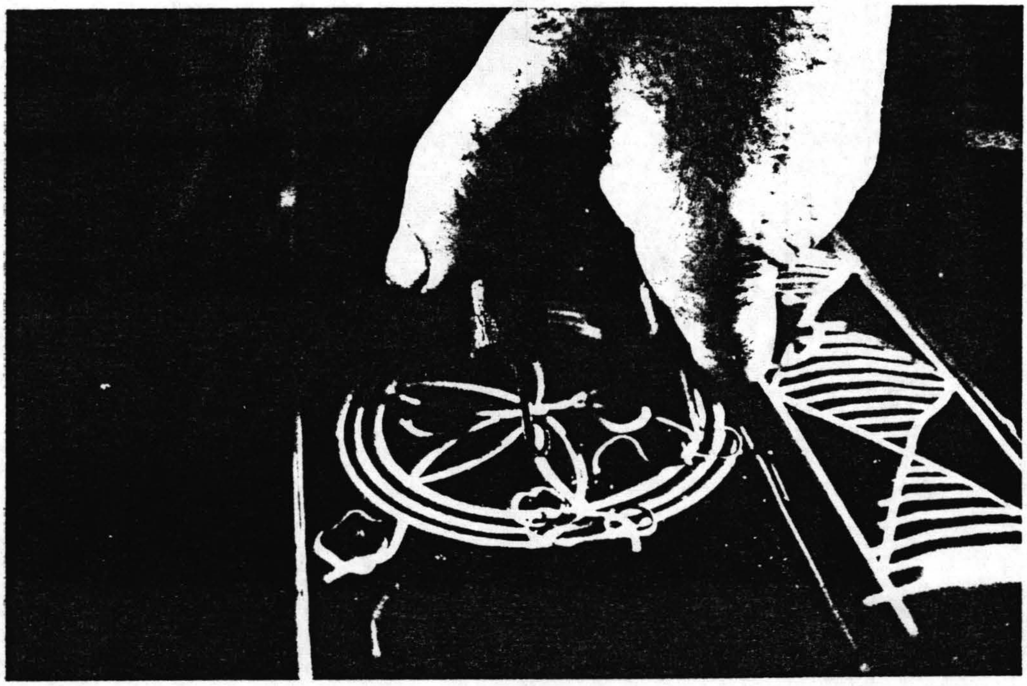
Dans ce domaine de production comme dans les autres, le groupe humain qu'est le village oscille entre des schémas rigides interdisant l'innovation et assurant la reconduction continuelle de sa stabilité, et une souplesse d'adaptation devant des ressources nouvelles, des exigences neuves, une classe dominante différente. La deuxième attitude est nourrie par la curiosité du paysan, aussi par cette curieuse loi qui veut que l'on plagie les us et coutumes des plus forts économiquement.

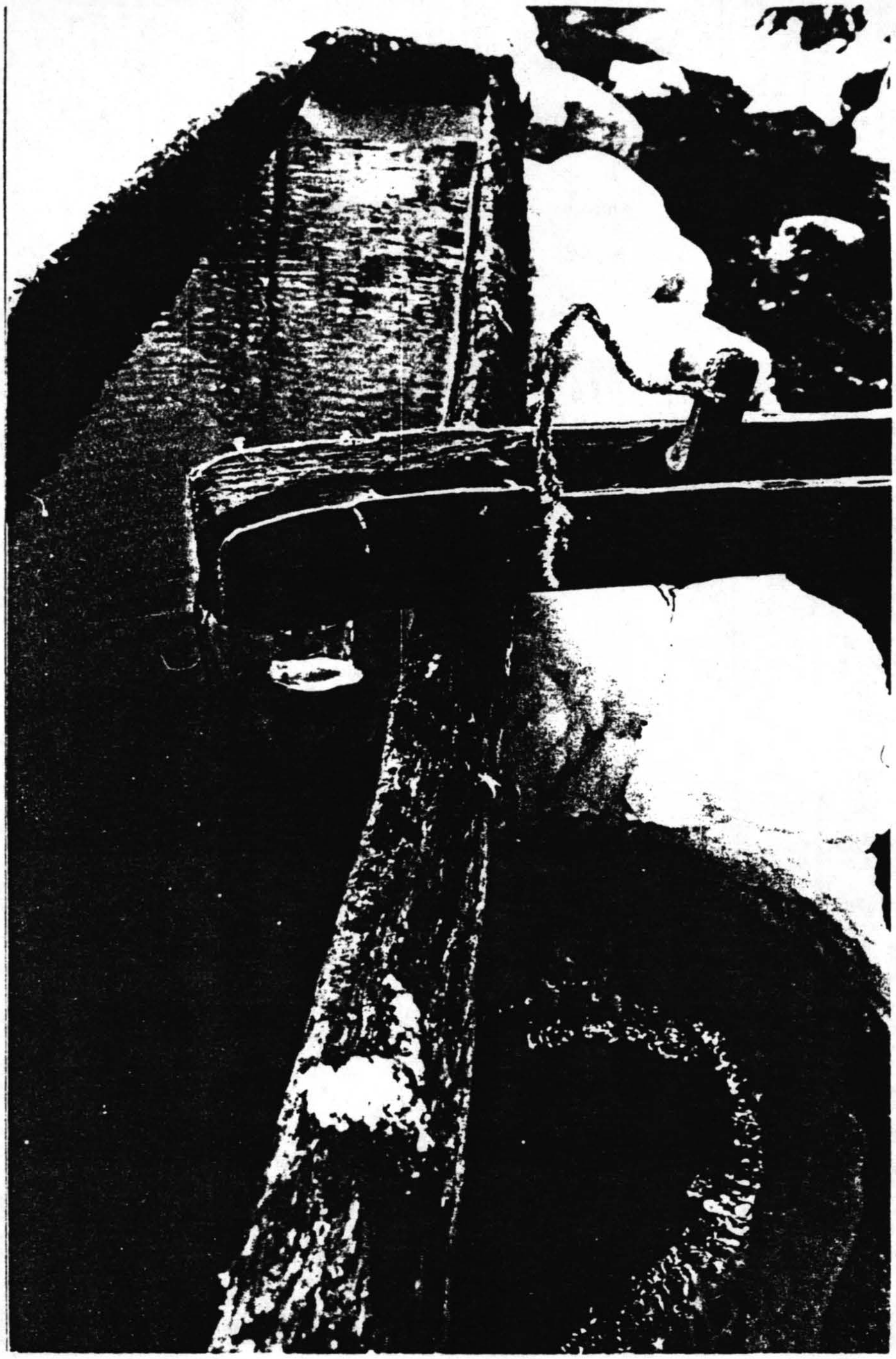
Vouloir dissocier ce qui est caractéristique du village de ce qui lui a été imposé de l'extérieur aboutirait bien sûr à une abstraction : c'est sans doute la manière qu'elle a de sauvegarder son fond de croyances et de connaissances en en changeant les formes, qui caractérise le mieux cette culture paysanne. Elle a su maintenir discrètement ses aspects fondamentaux à travers les états et les empires qui se sont succédés sur son territoire : en cela, le passage de la forme d'un bois creusé à celle d'un récipient en douves, de l'assemblage par un lien à celui en queue d'aronde ne diffère pas du remplacement du bois de l'arbre funéraire par celui de la croix, de l'adoration d'un saint vernaculaire à la place d'un génie local...

A ce point, l'étude est partagée entre deux démarches possibles l'une qui irait vers le passé, en quête de racines des traditions, voulant mettre en évidence les bases techno-économiques qui leur ont donné naissance ; l'autre allant vers l'avant, cherchant à dégager ce qui a conduit le village à s'éloigner des comportements qu'il a gardés si longtemps, semble-t-il.

La première conduit à présenter la technique des bois creusés et celle des pliages ; la seconde à étudier le phénomène des métiers. On choisit de traiter les métiers à la fin.







bois creusés

Chapitre VII

-o0o-

Les bois creusés

Creuser un bois plein à l'herminette ou au feu, mieux, utiliser un bois creux, voilà des techniques suffisamment peu exigentes en outils pour pouvoir être très anciennes. Selon J. Briard (287), c'est au Bronze que, bénéficiant de l'herminette, le paysan d'Europe commence à creuser le bois. De fait, dans les fouilles à Salacea (jud. Bihor) concernant la culture Otomani II-Bz1-Bz2 soit environ 1500 ane, ont été retrouvées des reproductions, de vingt centimètres en argile, de barques monoxyles (288). Elles ont pris leur place au musée d'Oradea (289).

Voici ce qu'apprennent les dictionnaires ethnographiques de Haşdeu et de Densusianu (290) sur ces "luntre". La même disposition "en questionnaire" des informations qui varient selon l'informateur et la localité (291) va être retrouvée.

Les barques monoxyles ("luntre") étaient "d'une seule pièce, mais maintenant il n'y en a plus" ("dintr-un lemn, dar acum nu mai sînt". Teslui-Olt). Elles avaient fonction de "pêche", de "moulin sur l'eau", "de bac de passage pour les gens". Elles étaient en bois de peuplier ("plop"), de chêne ("stejar"), en gros hêtre creusé ("fag gros cioplit"), de "troncs de saule en forme de bac à linge" ("trunchiuri de salcie, in forma unei albii de rufe"), donc de bois qui tiennent l'eau (saule, chêne) ou qui sont faciles à creuser (saule, peuplier) et que l'on trouve non loin des rivières paisibles. Les sapins-épicéas sont donc exclus. On les appelait "cin" ou "ciobac", "butoi", "dubaş", et elles contenaient "une personne" ("ciobaca" dans les villages de Neamţ, de Dîmbovita et Romanaţi), "deux ou trois hommes" (V. de Babş, jud. Romanaţi) ou jusque quinze à vingt hommes" (V. de Vîlcea et Gorj...).

Maria Bocşe expose une technique qui fut utilisée pour les barques retrouvées dans le port rural de Rapsig sur le Criş Alb et qui sont maintenant exposées au Musée d'Oradea : la barque (longue de 13 m, large de 1,50 m) est creusée par le feu qui durcit en même temps le bois; les bords sont préservés par une rigole pleine d'eau.

Dans la manière dont elle est "devinée" ("ghicita"), la pirogue révèle le regard "technique" que le paysan roumain portait sur tout autre chose. Le "faire" est évoqué dans la description de l'objet :

"raţa in vale/ şi penele în pàdure".
"La cane dans la vallée/ et ses plumes dans la forêt".

qui ne peut se comprendre que rapprochée de cette seconde devinette :

"ea pe balta/ şi aschiile în pàdure".
"Elle sur l'étang/ et ses copeaux dans la forêt".

Sachant que l'arbre est abattu et creusé en forêt, on peut trouver laquelle de ses productions ira à l'eau. Cette manière d'estimer une chose d'après son expérience propre qui fait intervenir des critères techniques (comment l'objet a-t-il été réalisé ? avec quel matériau ? quel outil ? en combien de temps ?) est tout à fait automatique et appartient à la pensée du village.

Ainsi le berceau connait un type de devinette similaire à celui de ces barques décrites :

"Hetica/ petica/ sus ca bizuietica/ suflet ţine/ suflet n-are"/ -"leaganul".
".../ le marmot/.../ il porte une âme/ il n'a pas d'âme/ -"le berceau".
(A. Gorovei, op. cit., p. 100)

"Raţa în vale/ şi penele în pàdure/ suflet ţine/ suflet n-are/ -"Corabia".
"La cane dans la vallée/ ses plumes dans la forêt/ elle tient une âme/ elle n'a pas d'âme/ -"La barque monoxyle".
(idem, p. 107).

... et provenant peut-être du temps où ils fabriquaient l'un et l'autre de la même manière.



- "Albia" : on peut proposer comme origine à ce mot l'essence dont le récipient est couramment fait, "salcie alba", le saule blanc. Ou alors, c'est simplement sa fonction principale de bac à laver le linge qui a déterminé son nom. C'est encore un monoxyle creusé, plus petit que le précédent (ordre de sept mètres).

- "Covata" est un récipient de bois pour que lève le pain ; localement, pour endormir les enfants. Il est toujours exécuté à partir d'un demi-tronc creusé à l'herminette ("tesla") (292). Il y avait des villages spécialisés pour ce faire le long du Siret en Bessarabie (293). En montagne, on dira plus volontiers "copaie". Le mot "troaca" désigne un récipient court et large.

- "Teica" est l'abreuvoir. (parfois dit "Treuca"). A Clopotiva, dans les bergeries, c'était l'abreuvoir des chiens (294) : cela permettait que chiens et bétail ne mangent pas ensemble (295) ; c'était un "interdit".

- Le pilon, les pièces concaves de la presse, du moulin à foulons, sont le résultat d'une même technique. De plus petite taille sont les "Gàvani", "Càuşe" et les "lingure".

- "Gàvanul" : c'est un plat en saule souvent, qui contient des fruits, du poisson salé... qui apparaît sur la table ou reste dans la pièce où l'on serre les aliments ("camera rece"). Il est fréquent en Dobrodja et dans la plaine du Danube.

- "Càuşul" : qui s'achète chez l'artisan spécialisé dans les cuillères ("lingurar"). On l'utilise pour aller quérir la farine, pour donner le grain aux poules... "Causelul" convient très bien pour prendre la farine, la verser dans la marmite... Les cuillères se disent "lingure" (296) et peuvent être soigneusement sculptées.

- "Stupii" : les ruches. Les plus anciennes sont faites de baguettes tressées que l'on enduit de glaise, mais aussi à partir de troncs creux. Une technique, fréquente en Europe, est d'utiliser un tronc creux sur pied, et de faire un toit avec une dalle. Certaines de ces ruches (ainsi dans les Cévennes) sont sculptées en tête humaine (297).

- "Butoarca" (Caraş-Severin) ou "Buturca" (Sàlaj) est le puits fait d'un tronc creux (298) en bois de "salca" ou d'"arin" (saule ou aulne) donc qui ne pourrit pas. A Cluj, on dit "borla" ou "budulau", et en Hunedoara, "ştiubei". Les rigoles sont également importantes pour amener l'eau aux bêtes. L'étude de C. Irimies qui contient maints aspects du bois en contact avec l'eau, les mentionne. Ce sont "scocuri" et "citierne". "Tiraie", dans les Monts Apuseni. "Uluci", en Nàsàud. "Tirloiu" pour Marginea Sibiului (l'Ouest de Sibiu).

- Les pots de bois : toute la tonnellerie, qui faisait l'objet du chapitre précédent, semble reposer sur le même modèle. Un arbre creux continue à vivre alors que le centre pourrit et meurt. La zone périphérique de l'arbre où circule la sève reste saine. C'est un récipient tout prêt qui ne réclame ni outils tranchants ni argent pour les acquérir. On peut avancer que la tonnellerie ("dogaria" ou "butnaria") a "copié" les formes préexistantes dans la nature. D'ailleurs, si "dogaria" vient de "doaga", la douve, le mot "butnaria" est issu de "butoi" : le tonneau, mais aussi gros bois creux. De la même manière, le mot "bradie" qui est une mesure de capacité (299) pourrait venir du sapin ("brad") qui offrait son diamètre intérieur. Selon Pamfile (300) : "Quand les récipients creusés dans le bois ou provenant de creux d'arbres ("scorburi de copac") n'ont plus correspondu au goût ni au degré de la civilisation... l'artisanat de la tonnellerie s'est développé".

Il n'y a rien d'étonnant donc que ce soit à la bergerie que se trouvent encore les rigoles creusées, les rondins évidés, tant il est vrai que ce domaine a conservé, dans son immobilisme, les formes les plus archaïques, les techniques et le parler le plus ancien, les habits et les rites les plus éloignés. Ainsi l'abreuvoir, même exécuté en planches, porte-t-il encore le nom de "teica" (Troaca localement) et la margelle du puits en poutres, toujours celui de "ştiubeiul" (301).

- Le berceau : rien n'indique que le berceau ait appartenu à cette famille d'objets. Mais l'analyse étymologique des mots "leagan" (berceau) et "a se legana" (se bercer) a été réalisée par I.I. Russu (302) : l'idée de base serait "se coucher" contenue dans un radical I.E. qu'il dégage : "legh", être couché. On ne sait quelle a été l'accep-

tation exacte du mot "leganu" durant la période straroumaine (303), car le vocabulaire des langues des anciens Indoeuropéens ne connaît rien pour un objet spécialisé comme le berceau. "Leganu" aurait été à la fois auge ("troc", "troaca") et petit lit ? La forme du berceau dacique, telle qu'elle apparaît sur la colonne Trajanne (scène LXXVI) est celle d'un demi-tronc creusé. Le tronc écorcé permet directement le balancement de l'objet et la notion de "se balancer" a pu s'y greffer sans heurt.

- Le cercueil : Ioana Andresco Miereanu a décrit une pratique magique du village de Turceni (Gorj) : "l'enterrement dans un arbre " (304). Elle consiste à fabriquer une poupée représentant la personne à qui l'on veut nuire, qu'on veut éloigner ou faire mourir. On fait un trou, on enferme la poupée au coeur d'un arbre de son choix, on enterre le tout. La justification de cette pratique est : "Une fois enterrée dans l'arbre, elle n'a plus de pensées !". P.H. Stahl ajoute que les Albanais se font parfois enterrer de nos jours dans des troncs d'arbres coupés en deux et évidés (304).

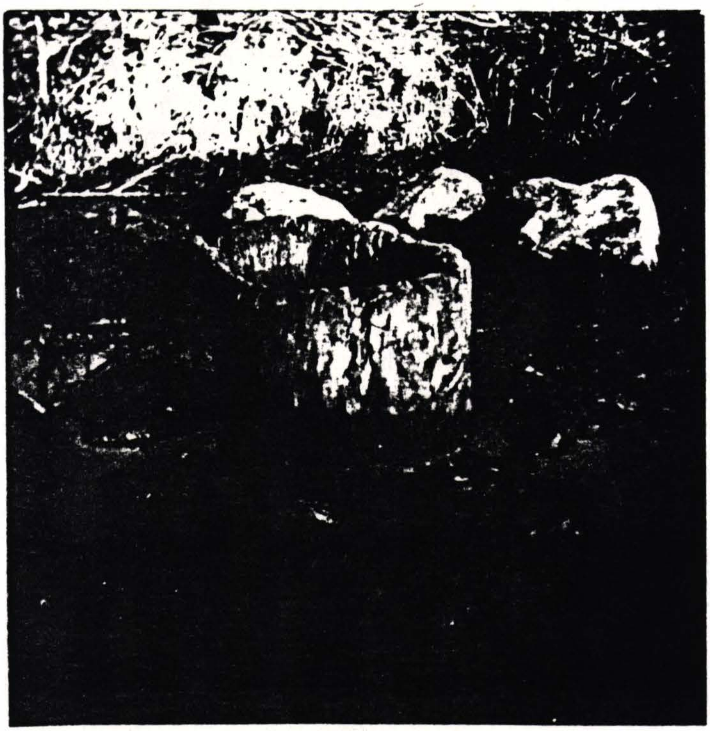
Il n'y a pas de tombe comportant un cercueil en tronc d'arbre actuellement en Roumanie. Mais puisque c'est à un résultat de ce type que veut mener l'étude, parlons de l'apparition des premiers cercueils en tronc évidé en Europe. Elle se produit en même temps que les premiers tumuli, au Bronze ancien, et se généralise au Bronze Moyen (305) : culture du Wessex et d'Armorique (de 1900 à 1700 a.n.e.) dont on a recueilli des cercueils taillés dans un chêne : tumuli du Jutland (- 1400) comportant un tronc de 80 cm de diamètre, coupé à la hache, creusé au couteau et au feu, fini à l'herminette (306) ; pirogue sépulture monoxyle de Chatenay-Macheron, plus tard, à la Tène III (307)...

Est-ce simplement parce que la technique du coffrage était inconnue que l'on utilisait le type d'enveloppe que l'on avait à sa disposition pour enterrer ces morts ? Les tumuli armoricains renferment des cercueils de ce type, mais aussi des coffrets en planches de chêne ; donc les deux techniques coexistent (308). Le choix ne serait donc pas déterminé par l'ignorance d'une technique mais par ce que représente un cercueil de bois. Car pourquoi un cercueil ? et pourquoi le bois ? C'est sans doute C.J. Lung (309) qui a le plus clairement débrouillé le symbole du tronc funéraire : "L'arbre étant avant tout un symbole maternel, on devine le sens mythique de cet ensevelissement : le mort est remis à

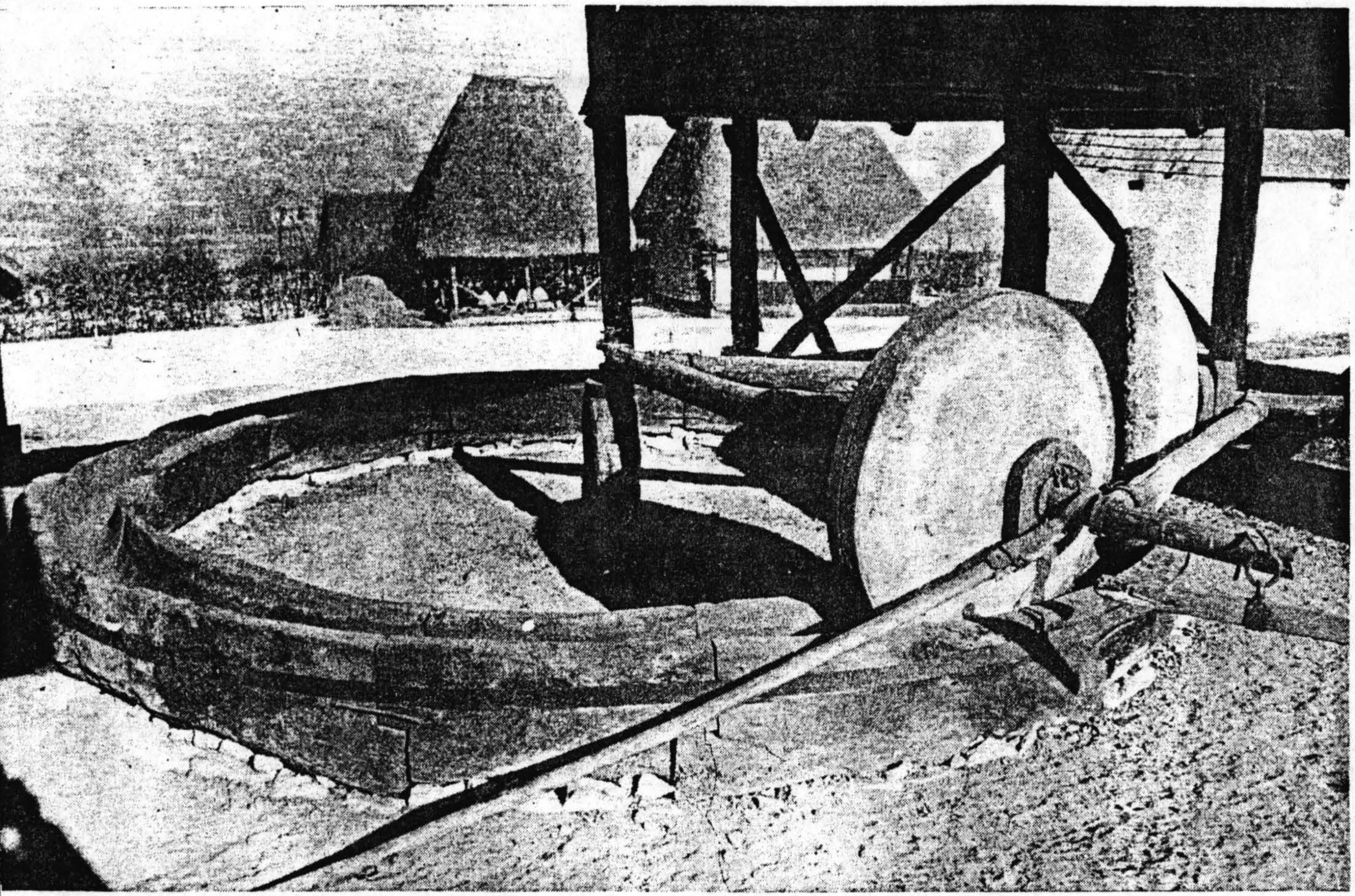
sa mère pour être réenfanté". C'est un procédé qui peut se retrouver dans des procédés de guérison des Roumains (voir le chapitre respectif) : la santé est rendue à l'enfant si on le fait passer entre les branches nouées d'un arbre ou par l'orifice d'un noeud, figurant vraisemblablement un nouveau vagin. Dans cette société où le rôle de la mère est défini par le "couple" et par la "famille", l'arbre serait assimilé à la mère. Il en porte toute l'ambivalence créatrice et captatrice (310), nourrissante et dévorante, et "l'arbre de vie" est une parfaite expression de ce mythe (ce point est développé largement dans la thèse -voir note 124- au chapitre "l'arbre et la mort").

De là l'idée est avancée que le cercueil roumain a pu être jadis le tronc évidé d'un arbre. Amené là pour la circonstance (311) comme le décrit longuement le chant funéraire dit "du sapin".

Le cercueil en planches ne serait donc pas une boîte, mais un succédané de tronc, selon le principe observé pour d'autres objets qui veut que la forme, motivée par la ressource naturelle à l'origine, se conserve lorsque la technique change. (Le "gàvan" qui devient "çofiţa" la margelle en bois massif qui devient margelle en planches ou en baguettes...). Mais cela entre en désaccord avec la conviction dans la pensée du paysan roumain, que le cercueil est une maison pour la mort ("çasa mortului" -312). Maison et arbre auraient-ils le même symbolisme ? On ne cherche pas à exclure un aspect au profit de l'autre. Les deux rentrent peut-être dans une réalité composite.



Tronc creusé de poirier sauvage
constituant une margelle de
puits pour une source d'eau
minérale à la bordure du villa-
ge de Certeze (Oas). Cl. D. Irimies



bois pliés,

formes faites

Chapitre VIII

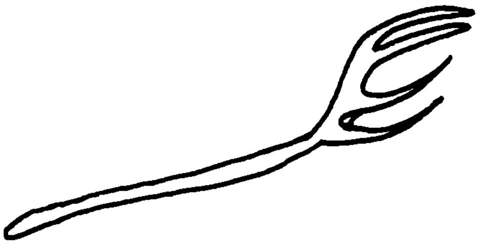
-oOo-

Bois pliés et formes faites

Débiter le bois pour le façonner est un art, le fendre en est un autre, le creuser un troisième, mais rechercher des formes dans la nature pour les utiliser en est un autre, discret et répandu. Il semble qu'il aît eu une place plus grande par le passé, en ce qu'il évitait les assemblages ou chevillages pour lesquels des outils de métal étaient indispensables.

A côté des fourches à foin si familières, il est un grand champ d'objets ou de pièces de machines que leur terminologie aide à étudier: dans bien des langues, bois a aussi le sens "d'instruments en bois". C'est "l'arbre de la charrue", "l'arbre du moulin". Le bois est l'outil de travail avant les autres, la base de la technicité de l'Europe. Le diction "La forêt, du manche de la hache, périt" ("Padurea din coada toporului piere") qui vient paraphraser la fable de Grigorescu, rappelle qu'étudier le bois c'est étudier son travail, comme étudier le travail du bois revient à étudier l'arbre et les essences. Ainsi des mots utilisés pour "rondins", "bûches", "troncs", pour "bâtons", "perche", "linteau" ... renseignent sur une utilisation primitive des essences.

- Le foin est le plus souvent disposé en meules ("șira"), la forme la plus répandue. Les fourches sont nécessaires.

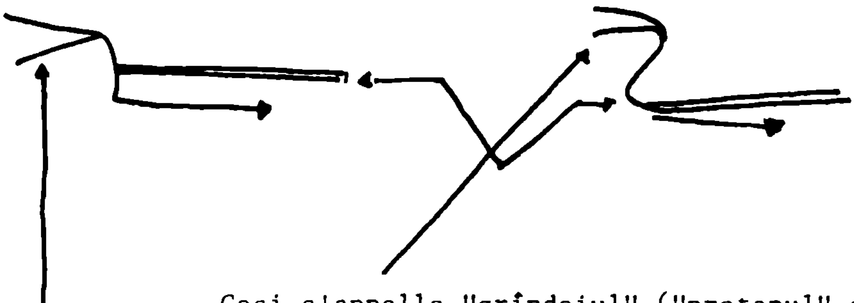
Sans doute la recherche de leur forme en forêt faisait-elle l'objet de coups d'oeil répétés durant tous les déplacements effectués. Les

baguettes se coupent vertes et se plient en les laissant passer entre les branches du joug (information de D. Albu). On les travaille au printemps. Elles ont deux ou plusieurs "coarne" et sont en bois dur et souple : chêne de Hongrie ("gîrnita"), orme ("ulmul")... Celles faites par les artisans du bois ("lemnari") sont moins solides car assemblées,et non d'une seule pièce.

- Le crochet ("cîrligul") pour tirer la paille doit être, de même, choisi dans sa forme. Il se plie vert : s'il a plusieurs dents, c'est "grebla" ou "heapca" (313). On l'utilise seulement pour les céréales. Selon I.I. Russu (314), "cîrlig" aurait un radical indo-européen signifiant "tordre, retourner, plier" dont la forme approcherait "ker". Signifiant et signifié appartiennent alors au bagage pré-latin. Les meilleurs crochets proviennent du bois de greffe "qui se durcit comme du fer" (315). "Cobiliţa" est un bâton simplement arqué, long de deux mètres, pour porter les seaux. La maîtresse de maison le dispose en travers de la porte lorsqu'elle veut signifier qu'à l'intérieur il n'y a personne. Personne ne violera cette interdiction de rentrer.

"cobiliţa" 

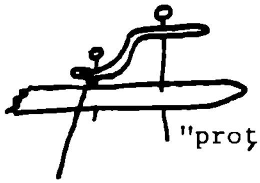
- Le corps de la charrue est de préférence composé d'un seul bois (316). Les tensions énormes qu'il subit sont mieux absorbées par la résistance propre des fibres. Le principe est cité par Hésiode (317).



Ceci s'appelle "grîndeiul" ("proţapul" en fait)
et ceci "coarnele" (les cornes)

- Le timon et l'armon :





- le timon est d'une seule pièce, ou bien la "catuşă" est liée au fer (318). Le timon vient entre le joug, qui prend la force des bêtes de trait, et la charrue ou tout autre véhicule. Il peut être prolongé par une perche ("tînjala"). La pièce de bois fourchue en arrière du timon (l'armon) se dit "pisc" en Botosani. Le mot désigne aussi un pic, de montagne ou d'outil, et la cime d'un arbre. Le mot avait donc le sens de timon et de fourche (319). Ceci tend encore à prouver que, par le passé, on cherchait plus un bois tout formé qu'un assemblage. Le mot se range dans la liste des synonymes entre un objet, son utilisation, sa forme, parfois l'essence dont il est fait.

Il est tentant de proposer une évolution pour la majorité des outils que la vie de l'homme nécessite sous ces latitudes : au départ, la forme est empruntée au bois, puis les arbres s'éloignant par le mouvement du défrichement et la propriétarisation des forêts, il n'y eut plus de bois sous la main. Lorsqu'on en fut à labourer des déserts d'arbres, on dut assembler plusieurs bois ensemble. Hésiode parle "encore" de deux modèles qui, à son époque, coéxistent (317). Il vient d'être question des fourches : d'une "forme" au départ, elles deviennent assemblage de divers morceaux ; les secondes sont moins solides mais il devient difficile de trouver les premières ; sans doute aussi a-t-on moins le temps de chercher. Le coup d'oeil sera le dernier à disparaître. La technique de l'homme recrée le geste de la nature, dont il s'est éloigné. Il en va de même pour les récipients creusés : un bel exemple fut cette baratte à beurre du musée de Suceava, en céramique (parce que plus facile à laver) sa forme copiait exactement celle de la baratte en bois ("bràbinţa") et son dessin reprenait celui des douves et des cerceaux.

- Le joug ("jugul") semble avoir donné son nom au "jugastrul"

dont il est presque invariablement fait (érable champêtre). D. Godea dit que les jougs se faisaient exclusivement de "jugastru" parce que ce bois était tendre et se polissait bien, ainsi il ne blessait pas les boeufs. Tiktin (320) confirme cette étymologie. En fait, seule la partie appelée "jug" qui touche les bêtes (on dit localement "cerbicea", "ceafa", "cerul", "butucul jugului" -321) était impérativement faite de ce bois.

Un Noël entendu chez les Moti (322) dit ceci :

"El (jupinul gazda) de se ducea/ la codri de meri/ el de mi-i taia/ juguri si pluguri/ restee, meree...".
"Et lui (le maître de maison) alla/ au bois de pommier/ Et lui de couper pour moi/ des jougs et des charrues/ des verrous de jougs...".

On va donc en forêt se chercher un objet, un outil...

"Copilul ca copacul/ cînd de mic se strîmba/ anevoie se mai îndreapta".
"L'enfant comme l'arbre/ quand petit il se tord/ avec peine on le redresse".

Le proverbe renseigne (323) sur l'enfant car le fait du bois est acquis : on plie ainsi les énormes poutres de la meule (324), les douves du tonneau (film S.8 - voir la note 53), les jantes de la roue. La technique semble partout la même pour plier le bois coupé : il faut le bouillir dans l'eau (325). Pour les douves de tonneau, l'intérieur est soumis au feu, tandis que l'extérieur est arrosé de neige ou d'eau : le tonneau se dilate d'un côté avec l'humidité, et se rétracte de l'autre sous l'effet du dessèchement.

Mais aussi, et c'était sans doute une technique largement utilisée par le passé, on plie l'arbre vif : "Plie le tilleul tant qu'il est jeune" (326) ("Indoaie teiul pîna e tînar") concerne encore une fois la situation humaine face à laquelle l'expérience séculaire vient combattre le désemparement de l'éducateur, mais renseigne aussi sur une technique toute aussi séculaire. Il pourrait être question du bois coupé d'un jeune tilleul, mais les occasions où l'on va plier un arbuste sur pied se rencontrent encore. Dans la zone de Sălaj, les jeunes à marier ("flăcai")

offraient à leur promise une quenouille décorée selon cette technique. Ayant besoin d'une forme plus ou moins difficile à trouver en forêt, le paysan roumain s'assure de l'avoir à sa disposition d'ici quelques bonnes années.

Un dernier proverbe est explicite :

"Tot copacul ce va sa fie bun de cîrlig/ de timpuriu începe a se strîmba". "Tout arbre qui va être "bon à faire des crochets"/ de bonne heure commence à se tordre".

Le tressage donne lieu à une occupation de base là où pousse l'osier ("rachita" localement) mais partout des branchettes d'essences diverses sont utilisées pour toutes sortes de constructions. Tudor Pamfile (327) cite les nasses de pêche ("nàmeştiile"), les mannes à récolter les fruits ("cotarca", "spena", "corfa", en Transylvanie), les paniers pour le pain, les pommes, le raisin ; les corbeilles pour la paille ou le fumier. C'est la jeune pousse ("mlàja") du tilleul qui est utilisée, la baguette du saule ("ràchita") ou le noisetier jeune. Parfois aussi on tresse les "béligi" ("beldii") de l'écorce du tilleul. Mais le travail des baguettes ("nuiele") a pu donner lieu à des constructions plus importantes : il n'est pas rare de voir des maisons dont les murs sont de ces tresses tendues entre des piliers et couvertes de terre et de chaux. L'église de Sititelec (328) est décrite comme ayant les murs de "guard". I.I. Russu (329) s'est livré à l'analyse étymologique du terme "gard" qui peut désigner aussi bien la palissade entourant le jardin ou la cour, le parc à bêtes, que le piège à poissons (localement). Le mot appartient aux langues albanaises, aroumaines et mégleno-roumaines et l'étymon proposé est "gherdh" : tresser, nouer, enceindre. De là seraient venus, en vieil indien, "grha" (habitation) ; en gothique, "bigairdan" (enceindre) ainsi que "garda" (enclos à bêtes) ; en vieux français, "garda" (jardin) (330); en méglenoroumain et istroromain actuels, "gard" (porte tressée). En roumain, les palissades restent l'application la plus fréquente de cette technique. L'objet a une grande place en magie où la protection contre toutes sortes d'agressions le caractérise.

"Coşul" est le panier, quelle qu'en soit la matière. "Coaja",

l'écorce, pourrait être l'origine du mot si l'on considère qu'un tel travail de l'écorce était fréquent dans les époques antérieures. Une photograhie représente un panier pour récolter les baies, réalisé en écorce d'épicéa ("foltea") en Bukovine. "Ginjul" est la sous-écorce du bouleau. Le mot désigne aussi, et selon le même mécanisme, la corde. De cette matière, on tirait effectivement de quoi tresser ce que Gorovei (331) qualifie de "corde du pauvre".

De cette même recherche de techniques de dénuement (332), certains éléments ont paru évoquer le diffusion, dans le passé, de techniques de liage. "Cep" en roumain, désigne le noeud dur causé par la naissance d'une branche sur le tronc d'un sapin ou d'un épicéa. Une légende (333) veut que ce soit le diable qui, étant jaloux de cette réalisation divine qu'était le sapin, ait enfoncé des clous en fer dans son tronc. Une autre (334) dit que, pour déloger la Vierge Marie qui s'était réfugiée à l'intérieur lors de sa fuite, il y avait enfoncé ces mêmes clous de fer. Mais ces noeuds offrent quelque chose de bon : il en part une branche qui, coupée en long, forme un lien souple utilisé pour cercler les pots (335), pour tresser des paniers, ou en armer. Le mot "cep" désigne, dans certains villages, le coin de la maison. En d'autres, il désigne l'assemblage en queue d'aronde (information de terrain en Gorj). Il connaît un second sens dans le dictionnaire (336) : celui de cheville, pivot, tenon. Mais on pouvait penser à un homonyme. Dans l'ouvrage de D. Dimitrie (337) est décrite une bergerie en Bukovine.Les assemblages sont assurés par des liens ("gînj") en branchettes d'épicéa. A la bergerie où l'on ne pouvait pas amener trop de matériel de construction, on a dû logiquement conserver des méthodes "de démunis" plus longtemps. Il est tentant de penser que les poutres de maison étaient assemblées par un lien résistant (338), avant que ne soit utilisée la technique de mi-bois ou de queue d'aronde. Bien sûr, les deux ou trois techniques auraient pu coexister pendant longtemps, selon la tradition de la construction, sa destination, la richesse du constructeur... éléments habituels. Un glissement de sens se serait produit de la technique vers son objet (339).

- "Butucul" est la souche, par extension, ce que l'on ne peut

bouger, qui reste là. Le son du mot dit tout son sens. "Buturuga" désigne la même chose en Munténie. "Butuc" peut être l'essieu de la roue. Ce peut être aussi le carcan que l'on met aux pieds du prisonnier pour qu'il soit en vue de tous.

> "La biserica în pridvor (340)/ stà Codrenul (341) fratior/ cu butucul de picior".
> "A l'église sous l'auvent/ est Codrenu, notre frère/ avec le carcan à ses pieds".

Un tel "butuc", destiné aux cous et aux mains, existe encore devant l'église de Totoreni (Bihor) (342). Dans l'expression "sa-l cununa cu carpenul", C. Giurescu (343) voit le même sens donné à "carpen", le charme. "Qu'on lui mette une couronne de charme" et qui serait la condamnation de ce même supplice (344). "Buturea", la souche, le tronc aussi, est bien proche de "butura", la bouture, le rejeton aussi. "Buştean" : le gros tronc d'arbre (qui, en Vîlcea, est appelé "bulvan") signifie aussi quelqu'un qui se meut lourdement ou qui est là sans raison. Localement, c'est encore "la souche". La même idée est présente : déraciner la souche représentait le travail le plus lourd lors des défrichements. "Buturuga" est la grosse souche.

Un tronc, un billot, est utilisé dans certaines coutumes et peut représenter un enfant ou une présence humaine (345). L'aspect est développé au cours des chapitres des fêtes. On voit que cette famille des troncs et des souches a sa projection dans la mentalité paysanne. Certains portent une décoration anthropomorphe (346-voir photo).

Des noms d'essence comme "corn", "arţar", "stejar", "bradula",... finissent par désigner des objets :

- "arţarul", en Méhédinti, est le nom d'une pièce du métier à tisser (347). C'est "Acer platanoīdes".

- "Stezerul" ou "stejarul" (348) est le pieux du centre de l'aire à battre auquel une bête était attachée. Il devait tenir bien en terre. C'est aussi le piquet soutenant la meule de foin, et qui a les mêmes exigences ; vraisemblablement on utilisait jadis un petit chêne qui poussait là ("stejarul").

- "Bradula" : le gourdin en sapin ("ciomag de brad"), avec "bradoaie", "bradoaica", "brădie", qui désignent des récipients (en bois quelconque) et une unité de mesure, évoque une utilisation, à l'origine de sapin ("bradul") sous forme brute.

- "Cornul", le cornouiller, désigne aussi le guidon de la charrue. Le nom de l'arbre vient sans doute du fait que l'on puisse remplacer un objet en corne (clou, lame du peigne du métier...) par un autre taillé dans ce bois qui assure la même fiabilité, le même poli sans échardes (349). Le terme apparaît dans des techniques magiques aussi, aux chapitres correspondants.

- "Sarcierul", désigne localement (348), la tête du hêtre. Or sa configuration se prête tout à fait au rôle de "salcineriul" qui est, dans les bergeries de Transylvanie, la fourche pour accrocher les habits. Dans la plaine, "sarcinerul" est le pilier central de la meule. "Sarcina" est la charge. Le roumain connaissant l'évolution du R en L devant une consonne, c'est la fourche du hêtre qui aura été définie par son usage, ainsi qu'il a été vu pour "jugastru" (350). A la bergerie toujours, se trouve le "prepeleacul", "un bois très branchu qui, fiché en terre, sert de porte-manteau" (351). A Lupşa (Alba), c'est "ciotim" où se retrouve "ciot", le noeud, le départ de la branche. Là, ses branches sont mutilées à une "palma" du tronc (mesure d'une paume). De fait, "prepeleacul" sert plus à aérer les pots qui, retournés, sèchent vite ; la bergerie a un constant besoin de pots. "Sclembe", "clinciu", "par de oale", sont des termes locaux pour "prepeleac". Tous ces termes renferment l'idée d'un bois qui se caractérise par ses noeuds, dont les noeuds sont la seule utilité pour l'homme. A l'occasion de la maison et des meubles, on a parlé de "cep", le noeud du sapin, qui désigne aussi le lien que l'on confectionne avec la branchette, et aussi le type d'assemblage de deux bois...

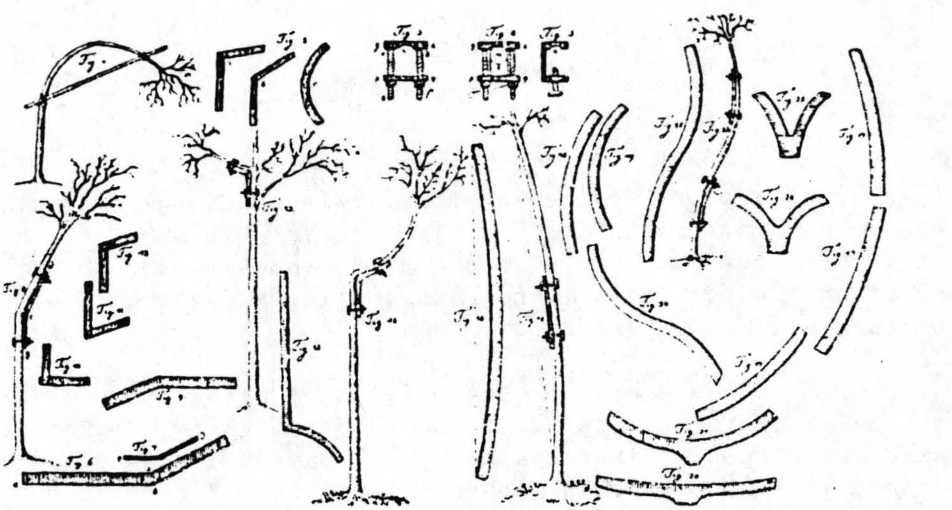


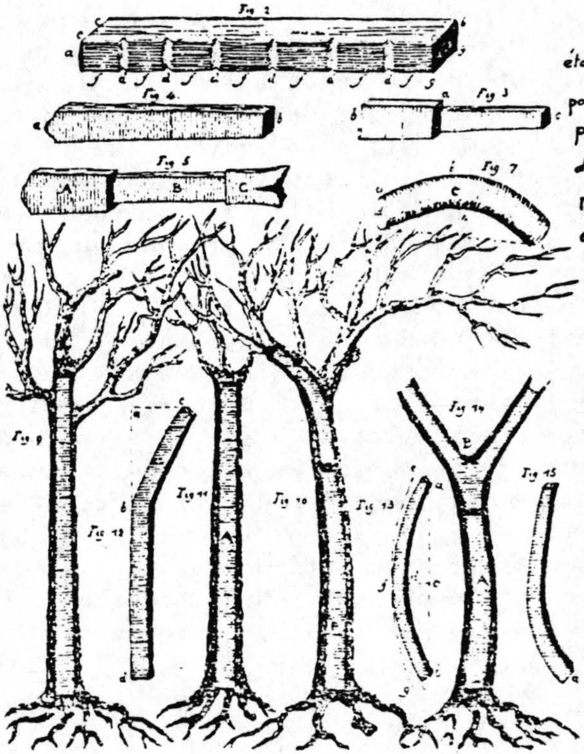
- "Crac", la grosse branche (352), signifie aussi une ou deux parties d'une même chose qui se sépare, en fourche. Son étymon, "kraku" : la jambe ou le bras en slave (353) renseigne sur le concept contenu.

"Kra'ka" en albanais, est l'avant-bras, mais cette fois, c'est vraisemblablement un apport slave. "Crac" désigne encore "le bras" d'un fleuve, ou d'un timon et nous nous apercevons que le français procède de la même manière. La notion humaine commence à s'appliquer à l'arbre, et non l'inverse. L'arbre est rendu humain.

S'il faut une courte conclusion à ce paragraphe, qui utilise la terminologie, les proverbes, des techniques reléguées, pour donner une idée du passé, elle peut s'énoncer ainsi : le "passé" est peuplé d'objets, et rien n'autorise à considérer technologiquement inférieures des sociétés que le mythe de progrès tend à nous présenter comme telles. Le bois est périssable, comme la culture orale. Il reste que les efforts faits pour connaître ces cultures sont, encore à l'heure présente, beaucoup moins soutenus que ceux visant les cultures basées sur la pierre et la culture écrite. On a tenté de montrer, par des exemples roumains, parfois avec des observations identiques faites en Europe, que le monde du bois était un monde qui s'auto-suffisait. La conviction est exposée d'une universalité des phénomènes concernant le bois (la limite est celle des essences), et les pièces du puzzle qui existe presque entier dans les Carpathes se retrouvent éparses dans d'autres pays d'Europe et du Maghreb. Je ne sais quelle est la situation en Chine tempérée, ni dans les sociétés agricultrices de la forêt nord-américaine, mais il doit en aller de même. Un substrat pour l'Europe, du bois dans ses techniques, dans ses croyances, dans la mentalité qui leur correspondait, se laisse deviner dans les situations actuelles et a été le terrain des évolutions qui y ont mené. La culture paysanne de ces zones doit trouver là ses racines, et ses masses, soumises aux conditionnements successifs de peuples venus de l'est, ont gardé leurs dispositions initiales de paysans de la forêt. Là se trouverait la culture populaire de nos pays ; toute l'étude en reste à faire. C'est ce que le présent travail cherche à montrer, qui apparaît plus nettement dans les fêtes et les croyances liées au bois, du peuple roumain (354).

63) Nach Becker, Hermann Fr. «Om Schibsbyggningstommers Kultur, konstige Dannelse og Fækning», Kiøbenhavn 1804





le pliage d'arbres était effectué en Europe pour obtenir des poutres pour les bateaux. Ces deux ouvrages (com. par M^r et M^me Bans) en offrent des illustrations–

62 Duhamel du Monceau «De L'Exploitation des B[illegible]» [illegible] Paris [illegible]

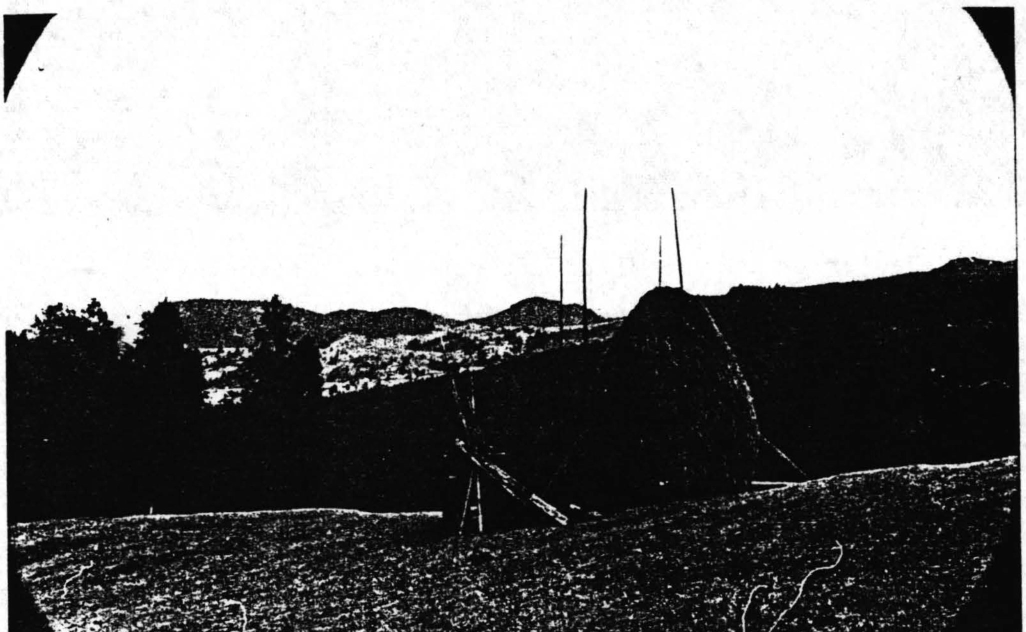


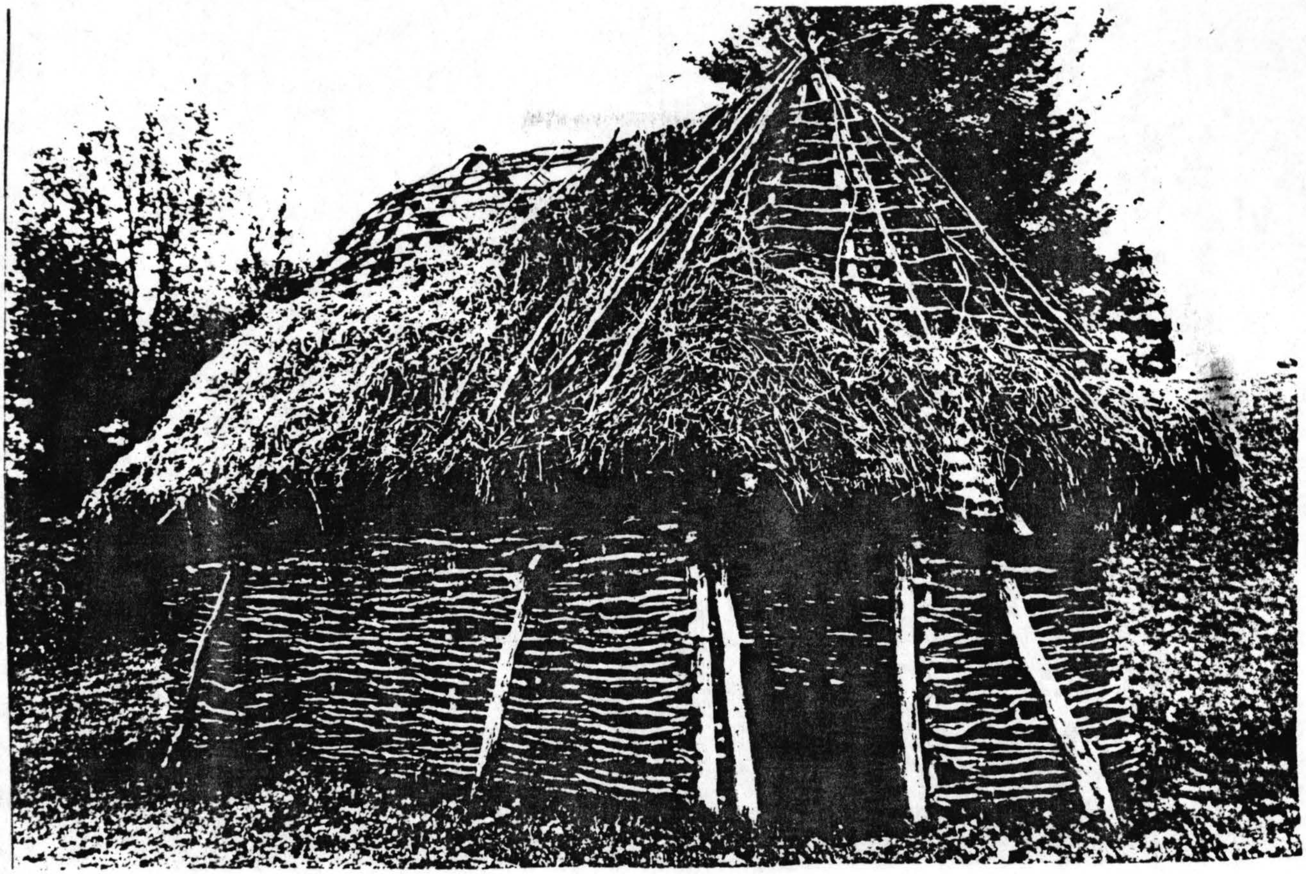
Panier en écorce d'épicéa, pour la récolte des baies
(Musée Cîmpulung Mldvsc)



Chêne utilisé
comme support d
tas de fourrage

"Stezeri" en Bu
vine, pour form
meule.





Abri en branchettes tressées. Cl. Ion Godea

Le premier la fit de paille,

le deuxième la fit de bois,

le troisième la fit de briques...

(Les 3 petits cochons. Aa. Th 386)



Au Musée en plein air de Sighet,
reconstruction d'une barrière en branches entrelacées

Certaines constatations se dégagent en conclusion de ces quatre chapitres : il semble qu'il ait existé tout un monde issu de techniques faisant fort peu appel au fer. Pour les planches et les poutres, la hache sert à tout, n'est rien elle-même sans le manche ! La hache intervient dans des comportements rituels contre l'orage, contre la "Mère des forêts" (355) au seuil de la maison... ; la scie jamais. "Toporul" et "tesla" (l'herminette -356) semblent suffire à toutes les productions indispensables au village. Dans les assemblages qui ont été considérés comme plus primitifs (357), chevillage ou liage, les outils en fer interviennent, de même, peu.

Pourtant les métaux sont travaillés depuis fort longtemps dans le néolithique danubien. Les Monts Apuseni, par exemple, sont un haut lieu des mines et des forges (358). On en vient à se demander s'il n'y aurait pas eu une séparation entre travail du bois et travail du fer ? Entre travailleurs du bois et travailleurs du fer ? Ces derniers ayant pu être, soit des artisans autochtones castés, soit des étrangers conservant le monopole de leur art. S'agissait-il de nomades à l'image des Tziganes, méprisés et prisés à la fois, "souilleurs" et indispensables à la fois ? (359). La situation est fréquente d'un métier ainsi casté, où les exécutants sont rejetés par le reste de la communauté, mais en même temps recherchés pour leur art. Le village roumain possède sa forge, certes et depuis longtemps, le "fierar" peut être un roumain ; il reste que l'on fait appel au "tzigane" (on dit "le" tzigane) lorsqu'il s'agit de travailler le métal... On distingue bien, en roumain, le "Ţigan ţigan" du "Rom" ou du "Rudar" sédentaires (360). S'il ne s'est pas agi que de nomades, l'abondance de patronymes tels que "Lefebvre", "Smith", "Schmidt", en Europe, fait dire qu'il y avait bien là un statut à désigner... On assiste présentement aux formes tardives d'une situation passée. L'archéologie carpatho-danubienne n'a pas tout dit, et le moment est venu de parler du statut des travailleurs du bois.



les métiers

Chapitre IX

-oOo-

Les métiers

"Lemnarul" désigne toutes les catégories de travailleurs du bois.

Il y a celui qui vend à l'intérieur du village et celui qui va aux foires. Il y a l'artisan, qui vit de sa "lemnaria" (361) mais qui possède toujours une paire de vaches et quelques champs, dont la femme a la charge. Il y a celui qui reprend son ouvrage de bois après le travail des champs, car qui, à part le seigneur au château là-bas, est incapable en matière de bois dans la grande forêt tempérée ?

A la question "Qui est le "lemnar"?" on peut s'entendre répondre : "c'est celui qui gagne son argent par le travail du bois". Comment celui-ci est-il vu, alors, dans un village roumain et qu'y représente-t-il ? Joseph était un charpentier, mais c'est un charpentier qui monta la croix où mourut le Christ.

C'est un artisan. Un de ceux qui n'appartiennent pas à l'idéologie selon laquelle "tu gagneras ton pain en travaillant la terre" ; et comme tel, il aurait pu être mis au ban de la société rurale. Dans tous les sites néolithiques, on trouve l'atelier de l'artisan à l'écart du village. On voit, en Péninsule arabique, ce type d'hommes qui travaillent l'or ! le cuivre. Il vit sous une tente, habillé comme un mésirable.

Le charpentier se définira plutôt comme "celui qui travaille le bois pour lui donner forme utile". Selon les époques et leurs impératifs économiques, selon les régions, leurs possibilités et handicaps, la "lemnaria" occupe une place différente pour l'homme qui la pratique, et conséquemment pour sa place dans le village.... S.F. Marian,dans "Les légendes de la Mère du Seigneur" (362) donne un mythe d'origine du charpentier : comme souvent, la Vierge Marie recherche son fils, après son arrestation, et engage ce dialogue :

> "N-ai vàzut/ N-ai auzit/ de fiul meu/ şi a-lui Dumnezàu ?/... De vàzut, nu l-am vàzut/ de auzit am auzit/ Ba şi cruce i-am fācut/ cà jidanii m-au chemat/ şi mulţi bani mi-au dat/ sà fac o cruce de brad (363)/ si ei strigau s-o fac micā/ dar eu am facut-o mare/ ei strigau s-o fac mai scurtā/ eu le-am facut-o mai lungā".

"N'as-tu vu/ Ni entendu/ Au sujet de mon fils/ le fils de Dieu ?/... "Pour le voir, je l'ai pas vu ;/ entendre, j'ai entendu/ même une croix j'ai travaillé/ car les gens m'ont appelé,/ de l'argent ils m'ont donné,/ en sapin une croix j'ai fait,/ "Fais la petite !" me criaient-ils./ Mais moi grande je l'ai faite./ "Fais la courte !" me disaient-ils./ Mais moi longue je l'ai faite".

Stoïque, la Sainte-Vierge répond :

"Meştere ! (ou "meştere de lemn)/ Lucrare-ai cu anul/ cîstigare-ai cu banul"./

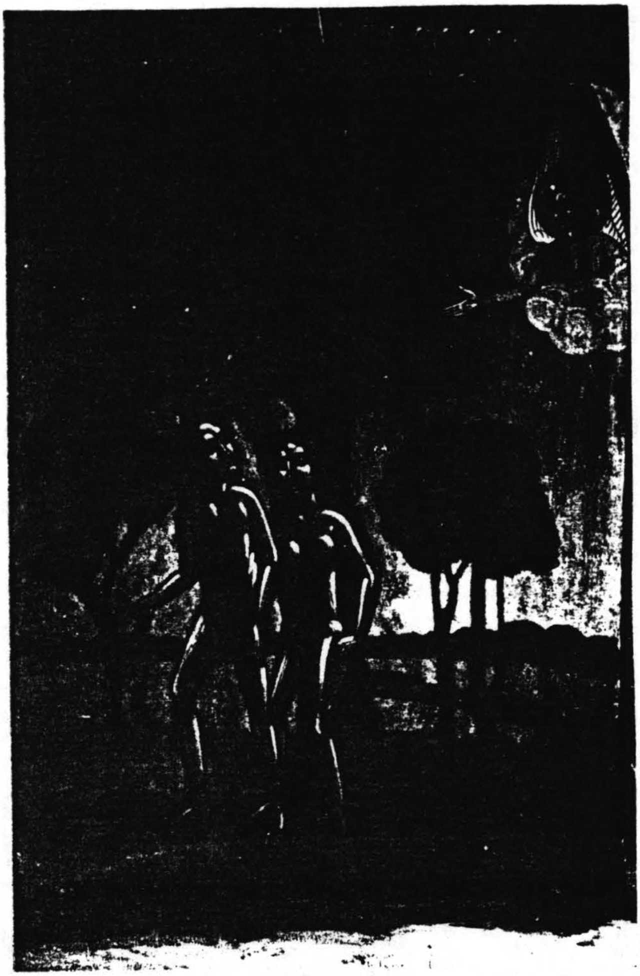
ou "Şi l-a blàstemat : /"-Sà dai eu barda cu anul/ şi atuncea abia sà iei banul".

"Charpentier, ô charpentier/ Tu travailleras l'an entier/ et l'argent tu vas gagner !".

ou "Et alors elle le maudit : /"L'an entier du travailleras/ alors l'argent recevras" (364).

Une pareille malédiction permettait, certes, de prendre ses distances face à l'individu ! (365). La condamnation est bien de gagner de l'argent ! T. Pamfile (366) dit que la profession n'est pas recherchée et que les "meşteri în lemn" passent pour des buveurs et des vauriens. Les terrains n'ont pas permis de retrouver ceci dans les dires des gens. Peut-être cette attitude existe-t-elle dans leur comportement. Le fait que l'activité soit peu rentable peut aussi expliquer qu'elle ne soit pas recherchée. Plus loin, l'auteur dit : "Dans certaines parties de la basse Moldavie, elle est même dépréciée". Il s'agit de l'opinion d'un groupe social sur un autre, tel que l'ethnologie en connaît tant : les "corduneni" de Bukovine allaient vendre leurs produits en bois et leur force de travail aux habitants de la riche plaine moldave ("Cîmpia Moldovei" -367), dans ce cas, il était attendu que les premiers passent pour des barbares aux yeux des seconds.

Il semble que, au contraire, le titre de "meşter" pose un homme ; artisan, mais "maître" aussi. Parmi tous, ceux qui construisent les maisons et les églises sont les plus respectés. Le paragraphe concernant la construction de la maison montre que l'on est aux petits soins avec



Eglise de Tilişca
(Sibiu)

le charpentier. Le mythe alors pourrait fort bien s'appliquer aux hommes en général. Dans un autre mythe, celui où autrefois hommes et bois marchaient, les bûches allant seules se mettre au fourneau (368), on trouve la même chute : un beau jour, il est dit à l'homme :

"Tu iras couper ton bois/ à la sueur de ton front",

et cela semble correspondre, dans un environnement où la vie dépendait du bois, au "Tu devras travailler pour vivre" adressé à Adam, ainsi qu'au "Tu enfanteras dans la douleur" adressé à Eve. Condamner les travailleurs du bois, c'était peut-être condamner les hommes...

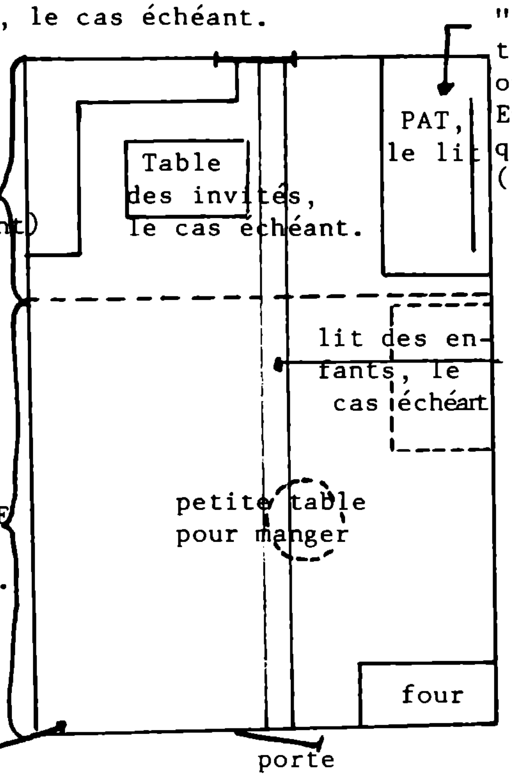
On ne travaille pas le bois n'importe où ni n'importe comment. La maison est, de manière plus ou moins consciente, divisée en une partie profane -où se font toutes les activités domestiques (filage, cuisine, façonnage du bois, toilette des enfants, repas)- et en une partie sacrée où se trouve l'icône, où aboutissent les cérémonies, où l'on reçoit les invités, surtout. Le couple y dort et s'y retrouve.

Le schéma qui suit reproduit cette abstraction d'un village et d'un homme, qui suivraient les interdits les plus fréquemment rencontrés dans le pays. Reconstitution d'une norme, en quelque sorte, l'archéologie se le permet de même. Il s'agit en quelque sorte d'une synthèse (369), elle ne doit pas nous faire oublier que l'observation de la réalité est émaillée de diversité.

"Lavița", le banc, pour les invités.
Ou coffre à dot, le cas échéant.

"Ruda" : une perche horizontale au-dessus du lit à laquelle on suspend les tissus et habit. En Bihor, c'est le bâton de noce qui est mis là et porte ce nom (369)

PARTEA DIN FAȚA
(partie du devant)



à la poutre-maîtresse est suspendue la couronne de mariée ("cununa").

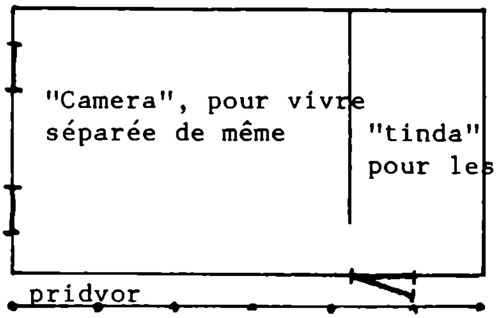
c'est là aussi que l'on fixe le basilique ("busuiocul") ou tout végétal conférant le principe de réussite ("sporul").

PARTEA DIN SPATE
(partie du derrière, profane).

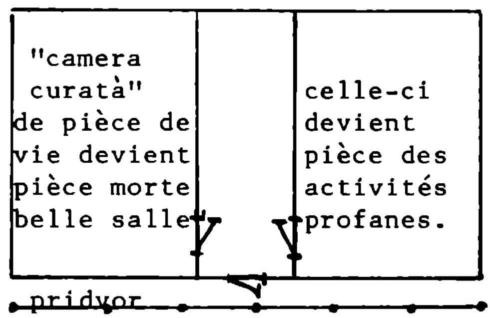
Les coins sont fuis ; parfois même occupés par un meuble spécial. "Aller au coin" était une punition.

Répartition qui évolue dans le cas de maisons à deux puis à trois pièces :

asymétrique
à deux pièces rue



symétrique à
trois pièces rue

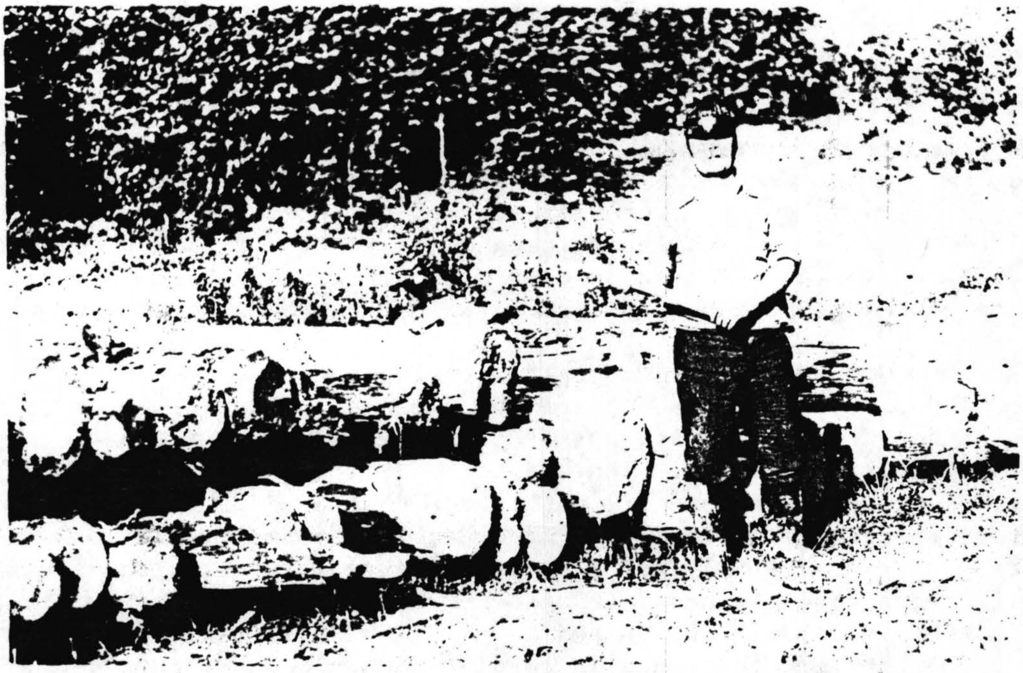


camera curatà ou camera mîndra, casa curatà, casa de oaspete...

Les jours de travail, de démarrage ou d'interdit sont les mêmes que ceux rencontrés pour l'abattage ou pour la construction d'une maison et qui concernent toute entreprise. Pour les saisons, en bonne logique, on travaille le bois lorsque les champs laissent du répit, en hiver. Encore qu'un objet cassé (un jourg, une herse...) puisse se travailler sur-le-champ. Pour l'artisan, la période de plus grande activité est fonction de la période de plus grande demande.

Les métiers constituent un phénomène en marge de ce qui a été décrit.

Il sera suivi en Transylvanie où il a été bien étudié. La spécialisation du travail, qui est un très vieux phénomène (370) y prend, selon Nicolae Dunare (371), aux 15e et 16e siècles, la forme de villages spécialisés. Selon Ioan Godea (372), il s'agirait plutôt de villages agricoles prenant place à côté de villages agro-pastoraux et de villages agro-pasto-



Banii, banii,	L'Argent, l'Argent,
Luaţi aminte domnilor,	Faites attention à vous mes gents,
Cà banii nu se fac usor	L'argent ne se gagne pas aisément
Banii se fac la pàdure	L'argent se fait dans la forêt
Din firez şi din secure	Avec la scie et la cognée
Banii ne se fac aşa	L'argent ne se fait pas comme ça
Stînd la masà si-a cînta	En chantant après les repas
Vai sàraci stînjenariul	Pauvre de toi le bûcheron,
Cu sila cîstiga banul	Par la peine tu gagnes l'argent
Ploiae, ninge, vîscoleşte,	Qu'il pleuve, qu'il neige ou vente,
Stînjenariul lemn clàdeşte.	Enstère son bois le bûcheron.

(Coll. Maramureş, Vill. Valea Stejarului, Hiver 1976-77. Poésie populaire)

raux à métiers ("meşteşug") spécialisés. Parmi les villages de ce troisième type, on connaît peu d'exemples de spécialisation complète en Roumanie : Rîşculiţa (373), selon le premier auteur, où tous les membres de la famille participent à la fabrication de peignes de métiers à tisser ("spete de război") ; Budureasa, selon le second, où sont fabriqués les coffres à dot ("lada de zestre") et des coffres à farine ("hambari de faina").

Concernant les causes du développement des métiers, il y a accord. Selon Godea, "l'étude des métiers" populaires du pays de Beiuş (Ţara Beiuşului (374) ne peut être comprise sans avoir en vue la totalité de ses aspects : les activités d'origine étaient la terre et l'élevage mais la démographie a grimpé plus que la capacité des terres arables. "La possibilité d'une agriculture en extension s'est donc trouvée bloquée dès avant le 10e siècle" (372). Selon Dunare "il faut bien mettre en évidence les corrélations entre les diverses occupations... Le détachement de l'élevage à partir de l'agriculture ne se produit que durant le moyen-âge. Les métiers se seraient ainsi développés en même temps que la population agricole sédentaire... Le phénomène de détachement des spécialités commence à la Tène, n'aboutit qu'aux 15e et 16e siècles, où l'on n'est encore que partiellement détaché de l'agriculture (371). A cette date, selon Ştefan Paşcu (375), l'artisanat des tonneliers et fabricants de douves ("butnari" et "dogari") a pris un développement.

Quant aux raisons qui ont mené à cette solution, elles pourraient être les mêmes que celles avancées pour la Bohème et la Pologne par Jacques Le Goff (376) : "Dans les villages soumis aux grands propriétaires, les artisans villageois, malgré qu'ils tiraient l'essentiel de leur subsistance de l'agriculture, étaient obligés à certaines prestations en artisanat spécialisé". C'est bien ce qui s'est passé dans les Monts de Bihor (377) lorsque, dans la seconde moitié du 16e siècle, les princes de Zlàtna succèdent à l'épiscopat d'Alba Iula dans la gestion des forêts de Zlàtna-Traşcàu, et exigent des paysans le transport de charretées de bois ("càràuşie") pour leurs fours (378), en échange du droit de couper du bois pour eux. Dans la Transylvanie austro-hongroise de Marie-Thérèse, une grande proportion de la forêt est coupée pour faire du charbon de bois pour les fourneaux à fer (à partir du hêtre). Ils permettront le développement des manufactures de fer, de cuivre, de papier, de potasse. On coupe aussi pour endiguer les rivières ; pour obtenir des terrains nouveaux pour une agricul-

ture qui doit répondre à la demande des villes et à celle de l'Europe Centrale où sont exportées des céréales (379).

A partir de là, le travail spécialisé du bois va se diversifier, et finir par s'alimenter lui-même. Godea : "L'industrie naissante a augmenté les "tîrg" (ville-foire) et les débouchés, entraînant le développement des métiers". Lehedev (380) : "Le travail du bois se développe par l'augmentation de la production et la diversification des branches. Deux "machines-outils" peuvent être considérées comme l'ayant permis : le tour à bois, la scierie". Ştefan Paşcu (381), sur ces scieries : "Grâce à ce perfectionnement technique, le travail du bois se développe et de nombreuses branches partent de lui : "tîmplarit", "dulghàrit" (382), "rotarit", "carutarit", "butnarit", "dogarit" (383), "morarit", et ceux qui faisaient la "feràstàie" (la scierie), preuve du grand développement de ce métier aux 15e et 16e siècles". Enfin, Ioan Leahu, parlant des Moţi (384) : "lorsque les métiers (faiseurs de pots, de douves... ambulants...) apparaissent, alors on cesse d'essayer de mettre en valeur les terres pauvres, et l'on s'en tient aux produits échangés. On cesseaussi de lutter contre la forêt pour le foin et pour la terre arable".

Le cercle est tracé. Un autre produit de ces mutations va changer le type de travail effectué : les chemins se développent, descendent de la montagne, désenclavent les régions et favorisent la valorisation lointaine. Suciu Petru (385) avance la date de 1850. Et Ioan Leahu (386) croit que, pour le pays des Moţi : "la fabrication de pots n'a connu sa décadence que lors de l'ouverture des chemins d'accès". De nouvelles techniques de façonnage du bois brut (planches et troncs) se répandent. On se fait coupeur de bois ("stînjenar"), et la forêt devient stères, grumes et billots.

Du sculpteur du soir travaillant dans une partie de sa maison, à l'artisan déjà pressé par sa commande et moins respectueux du bois qu'il manipule, jusqu'à l'étrangleur de forêt qui abat sans discernement pour la compagnie qui le paie, les hypostases successifs du villageois roumain (387) face à la forêt ont été traversées. Peut-être eût-il préféré qu'il en fût autrement ? Mais encore une fois, c'est la survie qui a fait loi.

Les "bûcherons" :

Le travail forestier dans le système capitaliste n'intéresse pas le regard que le paysan roumain accorde à la forêt. Ni les associations de travailleurs forestiers, ni leurs migrations saisonnières, leurs conditions de vie, les rapports de production (tel ce "dragoman", redouté des travailleurs de Bistriţa, contremaître et intermédiaire de la période capitaliste) ne se placent au fond du rapport entre le village et la forêt.

Mais le travail de la forêt constituait déjà, du temps du féodalisme, l'une des multiples prestations au seigneur : elles étaient très lourdes pour toutes les communes de montagne. Ion Vlăduţiu en parle dans une région de Moldavie, où coule la Bistriţa (388) : le paysan devait effectuer toutes les opérations avec ses propres animaux, depuis la coupe jusqu'au débardage à la rivière. Il devait souvent sortir avec "femme et filles" en hiver pour accomplir ces corvées seigneuriales ("prăjini boiereşti"). Un document (389) du milieu du 15e siècle décrit la coupe et le flottage du bois sur la Bistriţa. Les forêts exploitées appartenaient aux monastères ou aux Boiards. Aux 17e et 18e siècles, l'exploitation s'intensifie avec les exigences en bois des Turcs. La ville de Iaşi est "pavée" de rondins de bois (390). Les châteaux de Crimée, le quartier du Phanar à Constantinople sont en bois moldave. La production est alors de bois de charpente et de planches : "cherestea".

Dans la première moitié du 19e siècle, la forêt s'achète toujours aux riches ; exactement, aux propriétaires par des "antreprenoirs" qui avaient dans chaque village des hommes de confiance riches. Les "arendaşi" sont ainsi les exploiteurs, entre les travailleurs forestiers et l'entrepreneur. Pour vendre encore plus de bois scié, ils font venir des travailleurs d'autres régions (391). Dans la seconde moitié du siècle, arrive l'industrie forestière proprement dite, qui est le fait des sociétés d'exploitation étrangères. En 1895, pour le seul Judeţ (392) de Néamţ, on compte 1500 ouvriers dans les scieries (393), plus de 12000 draves sur la Bistriţa soit quelques centaines de milliers de mètres cubes de bois flottés dans l'année. (Par comparaison, en 1903, s'expédiaient sur l'Olt 850 draves, soit 25000 m3).

Pour le paysan roumain qui a choisi de travailler à la forêt ou qui y a été acculé (394), le travail ne change pas. Il est très dur. Qu'il soit salarié ou de corvée, la loi du profit maximum fait que l'amé-

lioration de la technique ne se traduit pas par l'amélioration de sa vie. Mais pour le village qui se fait, par manoeuvres juridiques, déposséder de sa forêt (395), les ressources naturelles s'amenuisent en même temps que son économie : les sociétés forestières procèdent à des coupes rases ("ras" ou "taierearasă"), qui sont de véritables pillages (396).

Dans le pays de Haţeg, riche de traditions mais bien relié avec l'extérieur par des voies de communication (397), on a des documents sur le déroulement du travail grâce à l'admirable monographie du village de Clopotiva, menée en 1933. Dès que l'arbre est tombé vers la "tapa", il est nettoyé et débité en "droi" de 1,20 m. C'est un travail individuel. Les "droi" dépassant 15 cm de diamètre sont fendues au "topor". C'est l'éclatage ("spartul") qui se fait à deux. Les morceaux obtenus ("talpigi") pourront être empilés et séchés facilement. On utilise parfois le maillet de bois combiné avec le dos de la hache. Les "talpigi" sont disposés en tas ("meterii"-398), longs de un à trente mètres selon le terrain et construits entre deux pieux. On dit encore "stive" (les piles). L'opération est dite "strînsul" : le "serrage". Les bûches ont toujours 1,20 m de long, les tas doivent avoir 1,30 m de haut. Il est alors facile de cuber le bois fendu à la longueur du "meter". Au terme fixé par le contrat ("predarea"-399), on évalue la quantité avec une perche ("prăjina", "ruda") de deux mètres. On compte que chaque travailleur peut faire quatre stères pas jour ; certains arrivent à cinq ou six. Le "stînjen" (400) est une mesure qui équivaut, à Clopotiva, à quatre stères. On imagine que le cubage en stères est venu découper la notion préexistante de travail d'une journée. La portion de forêt qu'une équipe a à couper est le "revir". Le temps qu'il faut pour le faire est dit "predarea". Quand ils sont à deux, les travailleurs abattent et débitent la moitié du temps. L'autre moitié, ils fendent, serrent et construisent ("sparg", "strîng si", "cladesc"). Si l'équipe ("porţia") comporte quatre travailleurs, un seul sectionne et deux fendent aussitôt. Si la "porţia" est de cinq travailleurs, quatre sectionnent et un seul fend.

On reporte le regard sur la vallée de la Bistriţa (en Moldavie) du début du siècle à nos jours, pour y comparer techniques et outils. Là, un grand rendement est demandé. Les équipements sont plus coûteux et plus efficaces. Les techniques industrielles sont servies par l'arrivée de travailleurs étrangers : un vocabulaire y correspondant s'est développé (401). Tout y est déterminé par la destination du bois, c'est la fabrication de matériel de construction ("cherestea") en quantité industrielle, acheminé vers les comptoirs de l'ouest et du sud. On a besoin du flottage du bois,

et l'on prépare donc les billes pour qu'elles arrivent à la rivière. Les hommes se sont mis en équipe de cinq, si possible (deux à la coupe, "la tàiat", un à l'ébranchage, "la cepurit", deux à l'écorçage, "la cojît" -402) sur une parcelle où vont travailler plusieurs équipes. On coupe du haut vers le bas, et en faisant chuter le sapin vers le haut. La "culée" du tronc est ainsi dirigée pour la glissade dans un canal de boue ("corhanit"), étayé parfois par des rondins. (Dans la région des Criș, sur le versant des Monts Apuseni ouverts vers la plaine de Hongrie par les trois rivières Criș, ces canaux s'appelaient "jgeab". En Alba, on disait "jilip"). Ce sont la hache d'abattage ("toporul"), le maillet ("maiul") et la scie à deux ("beschia" ici) qui sont utilisés. On utilise la hache comme un coin pour orienter la chute de l'arbre. Il est marqué une première fois du signe de l'équipe (signe propre à l'un des hommes) et arrondi pour préparer sa descente à sa base ("huzur"). Le résultat, la "culée", a la forme du fond d'une marmite d'argile ; d'où le nom de "olaritul" donné à cette opération. Les troncs abimés durant la descente n'étaient pas payés. D'autres ouvriers de l'équipe faisaient le "cepuritul", c'est-à-dire qu'ils otaient à la hache ("topor") toutes les branches, du bas ("huzur") vers la pointe ("vîrf"). Deux autres enfin (généralement de part et d'autre de l'arbre) l'écorçaient, toujours avec le "topor". On pouvait alors débiter aux dimensions demandées par l'acheteur pour cette région. Les "butuci" avaient huit ou douze mètres. Au début du siècle, on demandait des pièces de vingt mètres (408). Pour les mâts de navires on ne coupait pas les troncs. Cette opération de débitage s'appelait "curmatul". C'est lorsque tout était fait que le contremaître ("dragoman") cubait (sauf dans le cas d'une parcelle donnée en même temps que le salaire qu'elle représentait). Suivait la "glisse" ("corhanit"), qui s'accompagnait de nombreuses commandes criées, permettant de communiquer tout au long de la chaîne de sa descente (404). Une fois arrivé au lieu-dit ("tason") en bas, le bois était encore tiré par des boeufs ou des chevaux, si nécessaire.

Tel était la situation d'une région bien tournée vers l'extérieur, utilisant un cours d'eau flottable (la Bistrița) ou grâce à une administration forestière solide (Bukovine). Là où la forêt était trop lointaine pour représenter un profit et être mise à sac (dans les vallées supérieures de Vrancea ou des Monts Apuseni, par exemple), la gangrène de l'économie de marché allait gagner le village, portée directement par les habitants : c'est le cas des artisans-bûcherons de Nerej au 19ème siècle ou des artisans-colporteurs du pays des Moți bien avant encore.

La monographie de Nerej (405) décrit la quinzaine d'un de ces paysans qui tentaient de vivre de leur artisanat vers 1936 en Vrancea (S.E. Carpathes). Il part le lundi en forêt avec le boeuf, le chariot et la hache ; le soir, il construit un abri pour le chariot, le boeuf et lui ; le mardi matin, il choisit et façonne un billot. Il essaye le sapin seul. Il le veut dense et uniforme, sans noeuds et pas attaqué par les insectes. Un mètre cube de bois nécessite quatre ou cinq arbres (406) qui sont débités en dix ou douze billots de trois à quatre mètres, selon ce que peut prendre la scierie. Puis, avec un compagnon (quelqu'un du même village en principe), ils font des billots. La cime, les branches et les parties malsaines du sapin restent sur place. A ce rythme, les billes nécessaires pour faire un mètre cube de bois sont réunies en deux jours. Dès lors, il est seul à nouveau. Il tire avec les boeufs. Le charroyage nécessite trois jours pour amener un mètre cube à la scierie. Les boeufs demandent alors plus de foin. Le samedi soir, il revient chez lui avec un mètre cube de bois scié. Il n'est alors qu'au milieu de ses peines. Le dimanche, il se repose (407) et le lundi, il part à la foire (ici, il s'agit de la ville de Focșani, distante de deux jours de route) d'où il reviendra le vendredi.

Ce scénario se répète quatre à six fois par an et couvre donc huit à douze semaines.

Avec les 920 lei que la vente va lui rapporter, il s'achète deux sacs de maïs à la foire. Mais il a dépensé entretemps pour les bêtes : 85 lei de foin, 67 de fers (ils font trois trajets, et coûtent alors 50 lei chacun), pour le chariot : 100 lei (estimation de l'usure avec le temps de service -408), pour la scie mécanique et la hache : 40 lei. Pour payer le scieur : 50 lei (ce second n'est pas vendeur), pour la nourriture en route : 80 lei ; la taxe à la barrière de la ville est de 40 lei ; soit au total, 462 lei, dont 170 qu'il a vu partir en liquide (scieur, nourriture, taxe). Donc ne lui reviennent en fait que 458 lei.

Si l'on compare le même travail fait "en prolètaire", avec la journée de travail à la cognée payée 40 lei et celle avec les bêtes 100 lei, on a : (5 x 40) + (4 x 100). Si l'on ajoute 350 lei, salaire d'un transport à la ville, on obtient : 950 lei, au lieu de 458. Donc, le travail en lui-même, ce que l'on n'avait pas l'habitude d'évaluer, est sous-payé. Il n'est même pas récupéré.

A cette dégradation économique s'ajoute celle écologique car elle aboutit à la destruction de la forêt : les sapins se desséchant debout deviennent un refuge pour tous les insectes, et les maladies envahissent la forêt (409). Comment en est-on arrivé là, depuis cette image du "gospodar" roumain qui allait dans sa forêt proche, caressait chaque arbre, l'appelait presque par son nom ?... (409).

L'entrée de la forêt s'est effectuée d'abord lentement, timidement. Ştefan Terţiu (un paysan de Nerej -410) affirme "qu'ils entraient par un ou par deux, comme ils pouvaient. Untel pratiquait la tonnellerie, tel autre fabriquait des pelles, tel autre des manches. Ils n'étaient pas nombreux". Gheorghe Avram (410) : "Ils n'étaient pas nombreux ceux qui agissaient ainsi, une dizaine qui... coupaient de ces arbres qui se fendent... ils fabriquaient des fourches pour le foin, des manches de pelles, ils les emportaient à cheval... Ils faisaient de ces pièces de bois fendues pour des palissades et les vendaient". Les vieux de Nerej évoquaient ainsi, en 1940, les débuts de cette économie de marché qui contrait en tous points le mode de vie traditionnel... Puis (Ştefan Terţiu) "ils ont pris goût à ce travail". Et en 1936, cette occupation était exécutée par 95 % des habitants. Elle n'a pas toujours été de tous temps l'occupation principale des Nerejéens, ils étaient tous à l'origine agriculteurs et bergers, éleveurs sur les côteaux et les collines qui leur appartenaient. Puis, à chaque printemps, ils se sont mis à vendre leurs bras dans la plaine pour le maïs. Après la guerre (411) et la réforme agraire, il n'y eut plus de grands domaines qui payaient (412). "Le besoin les a conseillés" ; l'état de berger a disparu ; "la plaine a diminué, il leur est resté un autre lieu, la forêt". "Ils se sont mis à travailler ici, dans la forêt" (413).

Histoire de bûcheron à bout de ressources, qui doit aller vendre ses propres enfants, ou les laisser à l'ogre des forêts, riche et inutile ; mythe des temps modernes.

Avec les sociétés forestières, on était passé directement à l'exploitation de pillage. "C'est par elle que les Nerejiens ont appris la manière dont on peut détruire la forêt par une exploitation irrationnelle" (413 et 414). Simion Berbece (un vieux de Nerej, à l'époque) : "Si nos ancêtres avaient mangé du bois comme nous en man-

geons nous autres, il n'en resterait même pas les racines". Un autre : "Et pourtant, il y avait beaucoup de vie dans cette forêt. On a cru même faire là une bonne affaire". "Il y avait beaucoup de monde. Les uns écorçaient, d'autres arrachaient, d'autres coupaient debout. Il y avait des cabarets le long de la Zàbàla, il y avait des cantines le dimanche, il y avait des filles, comme au "Rîul chinului" (415), on buvait, on chantait là-bas comme à la ville. Les Vranceniens (416) y ont gagné le diable" (417). C'était déjà, au sein de la campagne même, un exode rural.

Les forêts étaient exploitées et les populations frustrées, mais lorsque les sociétés forestières ont arrêté leurs activités (418), les Nerejiens ont continué avec le même manque de prévoyance. Et Simion Berbece, le vieux sage (p. 141) : "On sème le maïs à présent. On le récolte à l'automne, on le sème de nouveau au printemps et de nouveau on le récolte. Mais la forêt ?". "La forêt grandit difficilement... Si ces montagnes se dégarnissent, que va-t-on faire ? Cent mètres passent dans la journée..." (419). "Mais qu'est-ce que la terre ? La terre elle-même a une fin. Notre village va à la dérive".

Bien sûr, un équilibre ethno-écologique ne s'établit pas en un jour, et ni de manière volontaire ni de manière consciente (420). Il faut le temps que se façonnent les modèles de comportement, les valeurs appropriées, que l'individu ressente comme siens les besoins de la collectivité... Ainsi, dans l'idée des Nerejéens dépossédés de leur patrimoine qu'ils croyaient intarissable, on est passé à cette constatation d'avoir tout perdu. Et il n'y eut plus qu'à partir.

Le droit de chacun à la forêt sera présenté plus en détail dans un ouvrage ultérieur. Dans cette région retirée des Carpathes du sud-est, la situation juridique était des plus complexes, par la tradition de la succession généalogique : le fils a son propre droit, sans devoir attendre la mort de son père. Cela a abouti, dans le contexte de profit, à une opposition du père contre l'enfant majeur et que les sociétés anonymes forestières ont largement utilisé (421). Le fond de ce code ancien était : "Dès que l'enfant sort de la mère, il a droit à la montagne" (422).

Les Moţi, contraints plus tôt à l'adaptation par une économie coloniale, vivent sur toute la "plate-forme de l'Arieş" (423). Ceux qui travaillent le bois sont répartis dans les deux vallées de l'Arieş

supérieur (voir carte). Les contraintes géographiques ont joué (424). Le sol podzolique ne permettait pas les céréales : on cultive la terre un an, puis on la laisse en jachère, pour les brebis ou le bétail ("ogor" ou "fundalaş"). On ne peut compter que sur les pommes de terre et les arbres fruitiers. Mais il y a eu aussi l'inadéquation ethno-écologique de gens qui ont été déportés pour les besoins de la mine (425). Mineurs, ils étaient pris en charge ; débauchés, ils doivent faire avec les conditions naturelles évoquées, sans avoir la culture d'un peuple de forêt. Leur héritage était vraisemblablement celui d'agriculteurs polyvalents, d'éleveurs à la lisière de la forêt (426). Ils ont développé un aspect de leur bagage culturel (427) : la fabrication d'objets en bois, qu'ils ont rendus lucratifs. Ils n'ont pu compter que sur deux choses pour se nourrir et nourrir le village : la forêt et leur cheval.

Ils doivent de plus aller là où l'on achètera leurs produits ; les chemins sont longs (428). Il est plus rentable de partir longtemps (429). Certaines époques sont meilleures pour la vente : celle des noces, pour les cruches de cérémonie ; celle de l'Epiphanie ("boboteaza") pour les cruches rituelles ("doniţe") (430). Chez ceux qui les voyaient passer, s'est développé un romantisme déplacé à leur égard (431). Habitués au spectacle de l'exploitation, cotoyant l'indépendance, rompus au contact social, les Moţi ne se laissent pas manipuler facilement ; les révoltes ont été nombreuses (432) et les prises de position rapides. Ils sont toujours restés pauvres.

Mais c'est à l'attitude des Moţi envers la forêt que ces pages veulent mener. Si celle des Nerejéens a changé avec le début du capitalisme, pour les Moţi le tournant remonte plus loin (433) mais correspond toujours à l'invasion d'une économie extra-villageoise. Popa, Necşa et Ciomag (434) ont écrit : "Ce que l'on voit actuellement dans les forêts des Monts Apuseni ne peut être décrit, c'est une véritable tragédie". Bien sûr, les troncs pourris, les arbres malades, les foyers d'infection, sautaient aux yeux en 1935 quand le rapport fut écrit. La situation est abordée dans l'idéalisme le plus délirant : "Le non-respect du montagnard pour sa forêt est un phénomène qui mériterait d'être étudié du point de vue psychologique" : l'on se met psychiatre pour guérir la pauvreté. Et la seconde facette de ce comportement ne tarde pas à paraître : "Les lois sylviques, fort bonnes, ne peuvent être appliquées à cause de la résistance organisée des habitants, habitués depuis des temps immémoriaux à ne pas respecter les bois" ! "Ce qui l'intéresse (435- le paysan)

c'est l'état, la hauteur, la grosseur et la qualité du tronc. Pour cela, il l'essaie, l'abat, le fend, prend autant de "boci" qu'il lui faut et laisse le reste sur place".

Les révoltes concernant l'usage de la forêt jalonnent l'histoire (436). Pour ces gens, la forêt est un élément comme l'eau des sources et l'air du vent, qui ne pouvait se trouver propriétarisé.

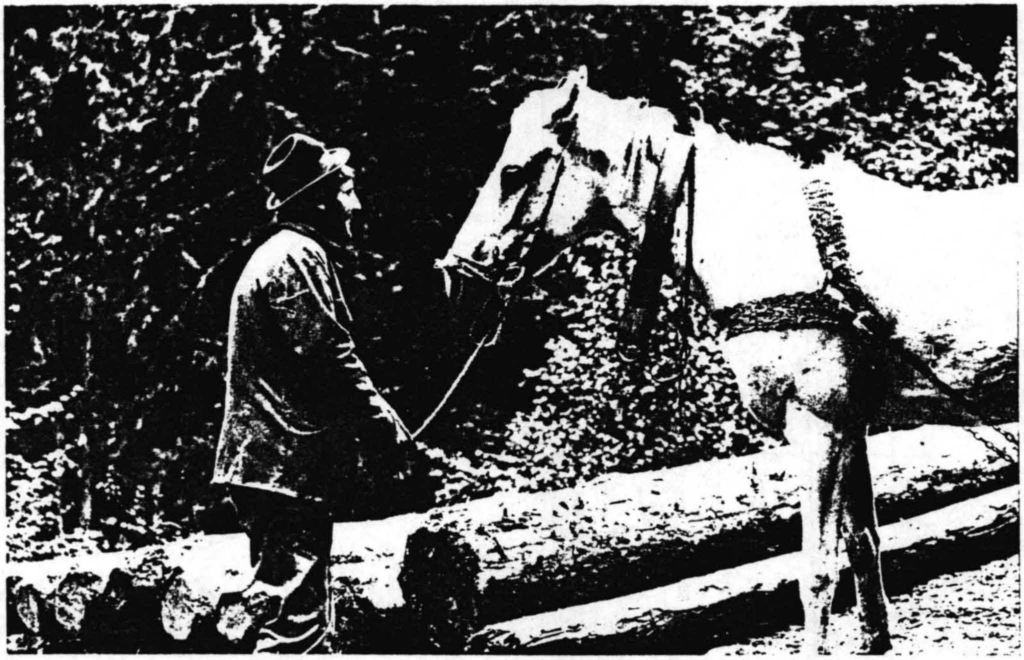
Evacué par un cours d'eau, amené à la ville en charrette, ou promené par tout le pays pour être vendu, le bois a connu plusieurs formes de transport qui ont déterminé le type de valorisation possible. Par exemple (437), en Bukovine, le fond de la Moldova est en "V" et ne permet pas le flottage comme la Bistriţa qui est en cuvette. De plus, les rivières prenaient une direction intéressante pour l'Etat Turc mais pas pour l'Empire Austro-Hongrois (438). On a donc valorisé sur place les troncs d'épicéa en faisant des planches, et les scieries étaient nombreuses ("ferestea") (439). Les planches étaient descendues à la vallée en charrette.

Dans quatre-vingt dix neuf villages comme Sohodol, (Alba) ou Meziad (Bihor) (440), poussait le bon chêne pour faire les maisons, l'expérience du travail, mais pas le marché. Ces villages se sont donc spécialisés dans la fabrication de maisons démontables. On les faisait à la demande et on les transportait en charrette. A Bedeciu (situé sur la route de Huedin à Cluj) se faisaient les maisons pour les Slovaques de la zone sud-carpathique.

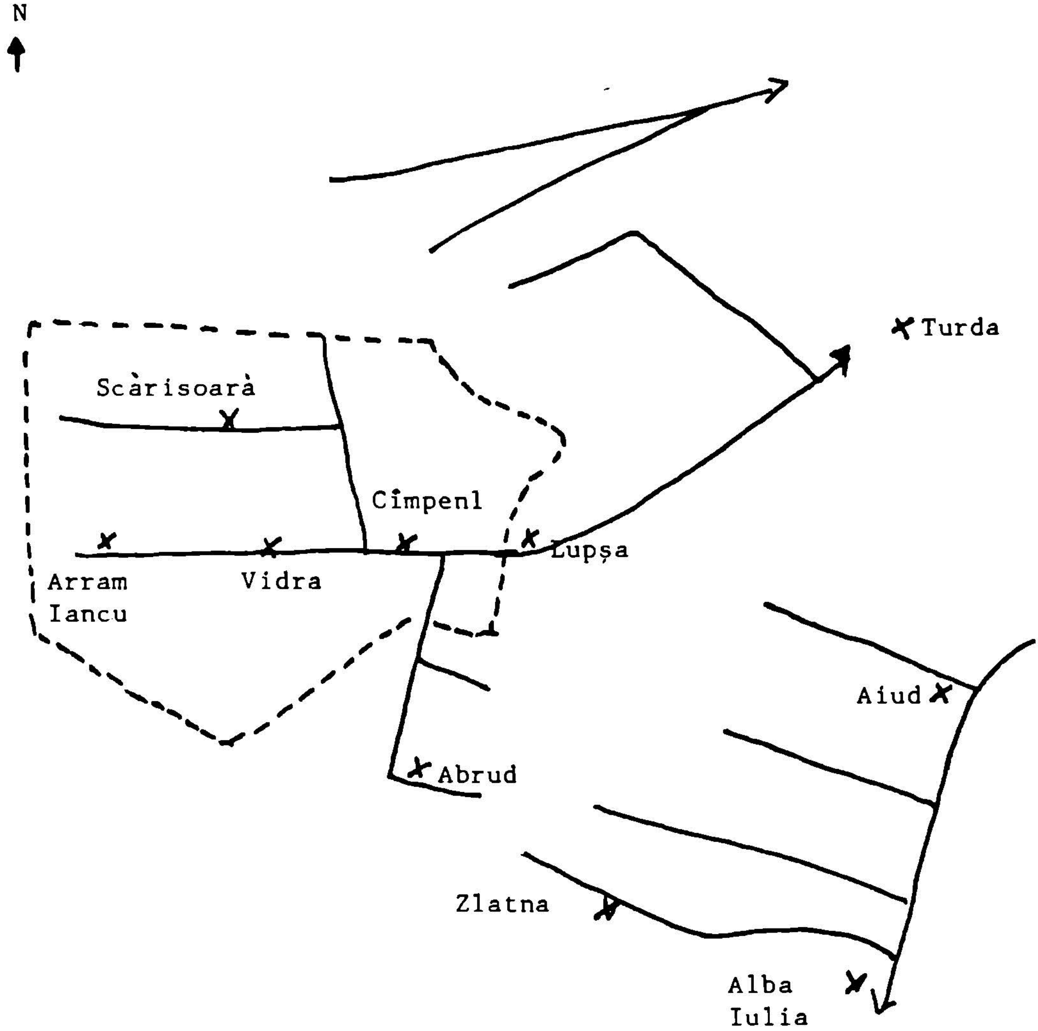
Le transport, source de bien des peines, était le prix du désenclavement. L'endroit et la saison intervenaient dans sa résolution. L'hiver, il y avait un peu partout le traineau, sans coffrage ni banc ("sanceu" différent de "sanie") tiré par les hommes ou par les boeufs. Lorsqu'on ne possèdait ni cheval ni boeuf, on fendait le tronc en deux ou en quatre "halci" pour le tirer (441). La méthode la plus courante utilisait un timon ("la tînjala") que l'on reliait à un piton fiché dans le tronc ("streang cu fiare"). Avant ce clou, on pratiquait une tranchée tout autour du tronc où l'on passait le lien en baguettes ("gînj de nuiele") reliant le timon (information de D. Albu, de Lupşa). Une pétition faite en 1850 par les villageois de Largu (Bistriţa) précise que trente

trois troncs pour les mâts de navires ("catarguri") ont été tirés de la forêt en quatre semaines ! Pour un seul "catarg", il fallait d'habitude cinquante boeufs ! (442). Travail de corvée. Au village de Lupşa, on a connu, jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, les pratiques suivantes ; les informations sont de D. Ciupi, "gospodar" et de Pamfile Albu du Musée villageois qui-détient-des-trésors-mais-qui-ne-les-dira-pas-à-tout-le-monde. Les billes étaient nommées selon leur taille : "canabacul" pouvait être portée par un homme. On y faisait un trou à la "secure", et une liane ("curpenul") y passait. Les billes énormes pour les ponts ou l'église posaient un problème : on ne disposait pas de jougs permettant d'atteler plusieurs boeufs ou plusieurs chevaux ; alors tout le village -jusque cent hommes- s'y mettait. "Gazbele" était le nom de l'énorme chaîne aux anneaux de bouleau et "à chaque anneau on disposait une perche, et à chaque perche deux hommes" ("la fiecare zale, o pune o ruda, la fiecare ruda, doua oameni"). Le tronc roulait sur des rondins placés en biais. Aux virages, il fallait d'autres hommes avec la sapinette ("ţapina") ou une perche. Il en fallait encore pour amener les rouleaux de l'arrière vers l'avant. "Et l'on s'amusait bien".

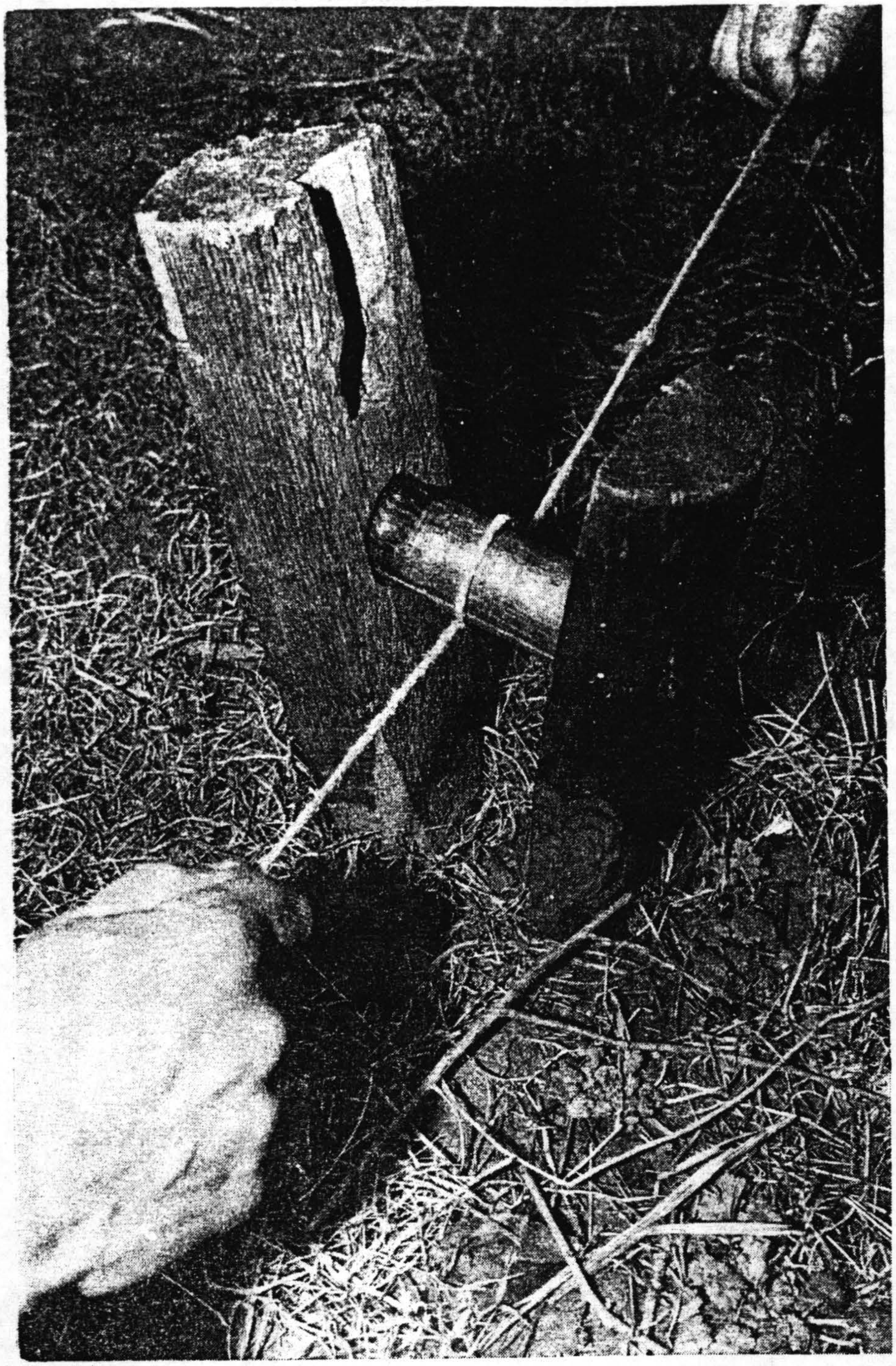
Le paragraphe sur les métiers a été un blanchet. Il a permis de bien délimiter ce qui n'était pas objet de l'étude. Il a rappelé que cette vision de l'arbre valeur marchande a existé, afin qu'en sorte bien distincte celle qu'a déterminée le mode de vie durant des millénaires. C'est le sens des incursions archéologiques que se permet l'étude : il s'agit de conditions qui ont muri longuement, permettant à la relation entre mode de production, pensée et conception du monde, de se développer jusqu'au feed-back... Les paragraphes précédents auront tenté de montrer, malgré la dispersion des données, que le travail est un constant passage du rite au geste dit utile, du mythe au comportement dit nécessaire.



"... Que la forêt et le cheval..."



Villes et cours d'eau des Apuséni orientales. Le pointillé délimite approximativement "le pays des Moti" (Tara Motiilor) et correspond à la plate forme, de l'Aries décrite par Emmanuel de Martonne.



techniques du feu

Chapitre X

-oOo-

Les techniques du feu

"FOCUL VIU" : le feu nouveau

Tibériu Morariu (443) décrit le feu vivant que le versant nord des monts de Rodna : "A peine arrivés à la montagne, ou à la limite des communes seulement, deux bergers cherchent un tronc d'arbre sec, ils le fendent en deux morceaux, qui sont enfoncés solidement dans le sol à un mètre de distance. A mi-hauteur de chacun, on fait un trou borgne où ira se loger le "grindeiu", un morceau de bois de un à deux mètres, fendu aux extrémités pour que soit introduit de l'amadou. Après avoir fixé transversalement le "grindeiu", deux hommes poussent les troncs l'un vers l'autre tandis que d'autres enroulent une corde autour du "grindeiu" et... produisent un mouvement rotatif forcé.Par le frottement l'amadou devient incandescent et les bergers en font deux feux qu'ils mettent devant l'enclos à la première traite des brebis. Par ce feu vif passent toutes les brebis afin que Dieu les protège de toutes les maladies et du mauvais esprit. De ce même feu, on allume le foyer de l'abri des bergers ("vatra colibei"). Il n'est pas permis de laisser s'éteindre le feu car alors, tombent de grands malheurs sur la tête du troupeau.

G. Vîlsan (444) le décrivait aussi pour la Bukovine : "Autrefois, "focul viu" ne pouvait être allumé que par un jeune puceau ("tinar", "fecior") qui, pas même en rêve, n'avait connu la faim charnelle ("pofte trupeşti"). Ce jeune "vestal" pouvait seul allumer le feu vif, pour comme son âme et lui seul devait veiller à ce qu'il ne s'éteigne, jusqu'à ce que le troupeau descende dans la plaine". L'auteur ajoute la croyance selon laquelle ce feu protégeait les animaux en éloignant le Mal du troupeau.

Al. Matéovici l'observe en Bessarabie (et le rapporte dans "Sarbatorile Moldovenilor de la Paşti pîna la Rusalii" -en langue russe- 445) : "A la St Georges... on allume "zivot ogoni" à l'aide de deux bâtons fendus et on envoie sa fumée sur les bêtes et les remises". Cela se passe cette fois au village même. Au village de Sicovat (jud. Lapuşna) : "Le jour de Alexeiu-Boje (17 mars), le feu vif est fait avec une essence tendre et une essence dure. Dans le même temps on sale la terre. "On le fait aussi la veille de la St-Georges avec des plantes odorantes. Les bêtes doivent sauter par-dessus. Il est allumé par un garçon sans mère et sans père".

Pour Mihai Lăcătuş, de Cîmpulung Moldovenesc (446), "focul viu" c'est : "allumer un feu "fără iasca" (sans amadou) à l'installation de la bergerie" : "se face cu doua lemne de brad uscat:unu mai moale, din vale, unu mai cătros, din deal"... "On le fait avec des bouts de bois de sapin sec, un tendre, de l'aval l'autre plus serré, de l'amont"... Et l'on était au moins quatre pour frotter. C'était un moyen pour éloigner les "duhuri" et toutes les "răutate" (les mauvais esprits et les mauvaises choses). S'il s'éteignait "eram trist, că ceva rău s'întîmpla" ; "nous étions tristes, car quelque chose de mal allait arriver". Cela se pratiquait encore récemment.

Concernant les monts Apuseni et la région de Cluj, Ion Muslea cite le cas de trois villages (447) Bonţ (jud. Someş) : "focul viu ocroteşte de toate : de boabe, de ortacurile hoţilor, de foc, de apa şi vîntoase, strigoi,pricolici, vîrcolaci, omul vîntului, de zmei şi bălauri vazduhlui, care umbla cu vremurile grele, de fata păduri, de iele, de frumusele, de solomonari, asta l-am auzit de la Socaciu Maftei de 80 de ani, care a murit de 45 de ani". (Le texte est de 1923, l'information remonte donc aux années 1800 !). "Le feu vif protège contre tout : des maladies, des bandes de voleurs, du feu, des eaux, des tempêtes, des stryges (448), des loups-garous et des hommes-loups (449), de "l'homme du vent", de ceux qui volent et des dragons de l'air, qui rôdent par les temps durs, de la Fille de la forêt, des Demoiselles, des "belles dames" (450), des jeteurs de sorts ; cela je l'ai entendu de la bouche de Socaciu Maftei, 80 ans, qui est mort voilà 45 ans !".

Maguri (jud. Cluj) : "Lorsque quelqu'un était gravement malade, (surtout les maladies de la peau), deux hommes vont en forêt : les cousins germains du malade y allument un feu de deux bois frottés. Ils l'alimentent pour y faire bouillir de l'eau. Le malade est lavé en pleine forêt, puis le chaudron est jeté. Cela se fait le mercredi ou le vendredi exclusivement".

Bistre (jud. Bistra) : "C'est un genre de meule à aiguiser qui produit le feu vif activée par quatre hommes. Les bois des pieux de chaque côté sont d'essence tendre (sapin, bouleau, saule) et l'axe est de bois dur. L'ethnographe hongrois Teglaş Gabor avait observé la même pratique chez les bergers roumains du Bihor (451). Ils plaçaient un bâton de bouleau avec de l'amadou entre deux morceaux de bois sec. Maria Bocşe (452) connaît ce feu encore dans la région de Cluj. Il vient comme remède à une maladie de la peau qui est appelée tout simplement "focul viu". Là c'est avec la cendre du bois ainsi brûlé que l'on fera une pommade pour guérir.

Dans son livre, Muslea, dit qu'en Munténie "on n'y accorde aucune importance magique !". A Cotorca (jud. Buzàu), "on fait le feu avec deux bâtons quand on a oublié ses allumettes". Cependant qu'à Radovanu (jud. Ilfov) : "se cunoaşte dar nu se face. Acest meteşug il aveau ciobani înainte" - "On connaît mais on ne le fait pas. Cette pratique, les bergers autrefois l'avaient.

Aurel Flutur dans sa collection personnelle (à Petru Groza dans les Monts Apuseni -453) dispose d'un système de feu vif (photo du titre). Dans les villages des environs, nombreuses sont les personnes qui recourent à un tel procédé lorsqu'ils ne disposent ni de briquet ni d'allumettes (année 1978), et il ajoute "cu asta nu se vîndeca" ; "avec ça, on ne guérit pas". Mais dans les mêmes villages (Magura, Jubeşti, Bradeşti, de la commune de Pietroasa) il décrit l'utilisation thérapeuthique qui en était faite. Deux frères ou deux cousins germains du malade l'attisait en le balançant sur de la paille (pas en soufflant dessus !). Le charbon pilé était étalé sur les "bube" (furoncles, abcès, boutons, dans cette région) et il ajoute que cela guérissait. Aurel Flutur n'est pas cité dans notre bibliographie car ce n'est pas son métier d'écrire, mais il a une compréhension des phénomènes qui n'a rien à envier aux hommes de livre ("carturari") dont il parle avec envie.

Dan Dimitrie décrit le phénomène chez les bergers de Bukovine : (454) "Lorsque les brebis arrivent à la bergerie, un berger non marié allume deux feux vifs devant la "strunga" (le lieu abrité de l'enclos où se fait la traite). Aussitôt on amène les brebis à la traite en les faisant passer par le feu, afin qu'elles soient protégées et épargnées des maladies et des "dihani" (455) et que nul ne vienne prendre leur lait ("mana" ici) (456). Ce feu vif consume tout le bois entrant dans son édification, et s'éteint de lui-même. On ne doit pas prélever de braise de ce foyer "pentru cà este viu" (457) : "parce qu'il est vivant". L'auteur ajoute qu'il arrive que l'on allume ces feux à chaque déplacement de la bergerie, lorsque l'on choisit un autre lieu de pacage, et que "e bine sà facà omul" : "Il est bon que l'individu procède" à des feux vivants lors de Pâques et lors de la St-Georges près de sa maison, car ils protègent les bêtes des sorts, des mauvais esprits ("dihani" et "strigoi"), des morsures de serpents (458).

La série des témoignages est ponctuée par celui de S. Fl. Marian (459) dans "insectele în limba, credinţele, şi obiceiurile românilor" (les insectes dans la langue, les croyances, et les coutumes des roumains). Là c'est pour les abeilles que le feu est fait : "sà

fie iute ca para focului" : "Qu'elles soient vives (ardentes au travail) comme la flamme du feu". Chaque ruche est passée au feu vif obtenu par le frottement de deux bois secs de sapin.

On est donc en présence d'un feu défini par la manière dont se déroule l'allumage, par ses auteurs, son utilisation. Soit en termes mécanistes : comment il est fait, par qui et pour qui ? Par le lieu où on l'allume, la date à laquelle on le fait. Tous les éléments ont été présentés bruts, tels qu'ils arrivent à la connaissance. Diverses explications ont été avancées pour ce feu vif : Dan Dimitrie (460) qui a si bien observé le phénomène pense à une forme résiduelle de sacrifice aux dieux. Quels dieux, il ne le précise pas (461) mais il rapproche la coutume de celle des "Hutani" de Bukovine qui est d'allumer un pareil feu vif le 24 décembre. Il constate que des feux sont allumés à cette époque dans toute l'Europe et en Amérique du Nord. La même tendance est contenue chez Vîlsan, bien que non exprimée, qui emploie le mot de "vestal" (462). Mais si la manière d'allumer le feu est identique, les auteurs, le lieu, la date, et surtout les buts, diffèrent.

On doit déjà distinguer le feu vivant de la méthode du feu vif et de son application.

Qu'est-ce qui permet d'appeler un feu "feu vif" (ou "feu nouveau" selon le terme consacré par les folkloristes de l'Europe ?). Est-ce le fait qu'il soit obtenu à partir de deux bois frottés ? Il serait pertinent alors de chercher la symbolique des essences en contact. (bois de plaine, bois de collines, cornouiller mâle, noisetier, etc...) Mais il s'agit d'autre chose puisque la même technique permet d'allumer des feux domestiques.

Le fait qu'il soit entrepris à une époque particulière ? -De la montée des troupeaux à la St-Georges ou au 17 mars et jusqu'à l'occasion d'une maladie frappant inopinément, il n'y a pas, à première vue, de solution de continuité- sinon qu'il s'agit toujours de "temps forts magiques"- Les dates sont certes bien codifiées pour chaque village mais elles ne permettent pas non plus de définir et de caractériser ce feu vif.

La situation rappelle celle du "paparuda" (exposée au chapitre des fêtes- 463) qui est fait tantôt à la St-Georges, tantôt à l'occasion d'une sécheresse. Dans les deux cas, on agit pour chasser le mal des récoltes (ou "du village" en général).

Ses auteurs ne suffisent pas non plus à définir le feu vif : frères entre eux, frères du malade ou ses cousins directs, puceaux, jumeaux, les enquêtes ethnographiques ont rencontré toutes les situations.

La constante est qu'il s'agit d'hommes ; dans bien des villages, on ne donne pas de précisions sur ces hommes (mais les enquêtes n'ont pu rencontrer toutes les situations !). Le schéma d'origine vise très probablement "une personne apte à des actes magiques" (464) donc. De plus cette personne sera proche du malade par ses relations parentales lorsque la guérison sera l'intention directe du rite.

Le lieu ne répond pas plus aux tentatives pour définir le feu vif, bergerie ici, village là, dans la forêt en certains cas, dans la maison en d'autres. L'ethnographe Buschan signale dans "Illustrier-te Völkerkunde" (465) que des vieux, en Suède et en Europe du Sud-Est, allumaient encore des "Lebendige Feuer", jusqu'à la fin du siècle dernier, et Fr. Kaindl en observe à Salsburg en 1904 (466). Ce n'est donc pas un rite limité au territoire roumain.

Mais il est simple d'avancer que le feu vif s'est vu conservé dans les endroits ou dans les situations les plus hermétiques aux "changements" ; ceux que l'on dit "conservateurs" : la bergerie, les villages isolés, les régions où peu de bouleversements politiques ou économiques ont affecté le mode de vie des gens. En corollaire, on peut avancer qu'il était jadis pratiqué partout.

Reste le "pourquoi est-il fait" ?, ou "pour qui" ? Mais la même diversité y répond puisque c'est tantôt pour éloigner le mal du troupeau, et tantôt pour chasser les esprits malins, pour guérir, pour guérir les maladies de peau, pour redonner de l'ardeur aux abeilles, ou à tous les animaux.

Convenons que les deux premières destinations sont assimilables, puisque dans la mentalité traditionnelle, les maladies, comme les ennuis, sont apportés par les "strigoi", "duhuri", "vîntoase", et autres personnages néfastes. On peut ensuite assimiler entre elles les trois dernières intentions : guérir ou redonner de l'ardeur n'est finalement que "redonner la vie".

Le chapitre traitant de "l'arbre guérisseur" (463) verra développer ce fait que les esprits malins agissent en dérobant l'élément vital des choses, des gens et des bêtes : "Mana" ou "sporul", qui peuvent être (467) la vie, la santé, le lait, le sommeil, la fécondité, la chance... La mère des forêts "Muma Pàdurii" ne sévit-elle pas en volant le sommeil des enfants ? (menace dont nous ne parvenons pas au premier abord à saisir la gravité) tout comme le fait de laisser s'éteindre le feu vif aboutissait à priver les bergers de sommeil (468) ?.

C'est précisément ce contre quoi agit le feu vif : c'est donc un feu "vivant", porteur de vie, ou pouvant la restituer, et nous aurions dû être attiré par cette fonction que lui assigne le lexique populaire, même si encore une fois elle dépasse le degré d'entendement des individus qui y participent. Mais pourquoi doit-il être fait selon cette méthode ?

Il semble que le but soit de faire un feu. Dans le passé c'était vraisemblablement "faire un feu" qui importait et l'on ne connaissait pour ce faire qu'une seule méthode : frotter ensemble des bois de dureté différente, amadou avec bois dur, bois tendre avec bois dur... sans doute le métal n'était-il pas disponible en permanence et ne pouvait-on compter dessus (469).

Le feu obtenu servait à divers usages : faire décocter des préparations médicales, confectionner des emplâtres avec le charbon végétal résultant, charger une eau de dioxyde de carbone en y éteignant un tison (470), assurer un feu continu à la bergerie où la confection régulière des fromages est seule garante de son équilibre économique, combattre le piétain peut-être, autant d'utilisations qui nécessitent un feu et qui touchent la vie ou un domaine vital.

De la globalité d'une pratique que l'on savait couronnée de succès (partout où on l'emploie, on vous dira que "ça marche") les mille détours du mécanisme de la mémoire populaire n'ont retenu que quelques aspects, et parmi eux l'action de faire du feu ! De là se retrouvent toutes les obligations et prescriptions liées au faire du feu vif ("facerea focului viu") : être assisté d'un proche est garant d'une meilleure guérison ; le lieu, le jour, le caractère magique se trouvent motivés par l'utilisation pratique qui en est faite ; Ion Muslea définissait le feu vif par son caractère de guérison ; il est préférable de le définir par l'exigence d'un feu : c'est pourquoi son analyse prend place au chapitre des techniques du bois et non à celui des procédés de guérison. Va suivre la description des techniques employant le bois frotté pour allumer un feu ; puisqu'il fallait les présenter, on ne pouvait arbitrairement dissocier celles "à rôle magique" de celle "à rôle pratique" car cette distinction n'existe pas dans la mentalité des acteurs, et l'analyse qui vient d'être menée aboutit à la même attitude.

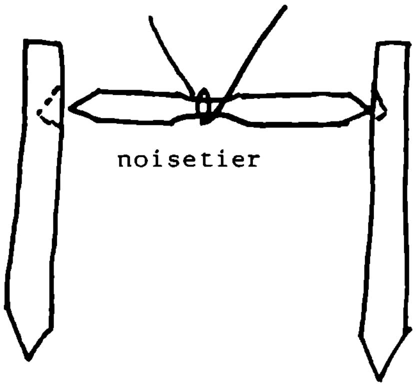
L'utilisation mentionnée par Matéovici (471) pourrait rester une énigme. Il suffit de faire voisiner la pratique d'enfumer les étables et les bêtes avec la préoccupation dominant, dans de nombreux villages, les jours où il se produit : un grand "nettoyage". Certes l'hygiène en

tant que telle n'est pas conceptualisée pour les paysans mais ses manifestations existent lors de ces fêtes de printemps (St-Georges ici, 1er mai là...) ; les "plantes odorantes" et les simples qui servent à enfumer les lieux après l'hiver dans certains villages où il n'est pas fait mention de "feu vif" achèvent de renseigner sur le caractère aseptisant de ces fumigations. Il est ainsi des villages où reste seule la pratique du feu rituel (D. Dimitrie cite les Pâques) et d'autres où c'est celle des fumigations qui est retenue uniquement.

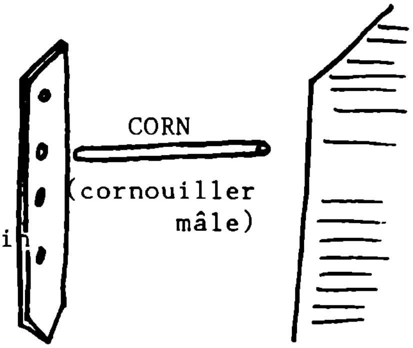
Il faut encore citer un mécanisme de fonctionnement du feu vif, où il est réduit à son seul aspect. C'est le principe de contiguité tel que l'a défini I. Pavelescu, dans lequel la flamme du feu mise à proximité des abeilles, va leur conférer ses caractères ("iute ca para focului") "vives comme la flamme du feu"). Les abeilles, comme les brebis, peuvent bénéficier de ce traitement puisque ce sont -selon le bestiaire de la littérature populaire- des "bêtes à Bon Dieu"... Faut-il croire que les hommes en sont également ?

Cette interprétation du feu vif revient peut-être à nier le symbolisme du feu, symbolisme qui se révèle et qui est indéniable à l'occasion des fêtes de solstices (Noël et St-Jean) dans l'une ou l'autre partie du monde. Mais il n'existe pas de symbole sans une réalité à symboliser, et le premier point étant largement admis par le monde des ethnologues, c'était le second point qu'il était utile de défendre. Le symbolisme du feu existe bien sûr dans les feux vifs et est partie de leur existence, mais il n'est en rien exclusif de leur origine utilitaire.

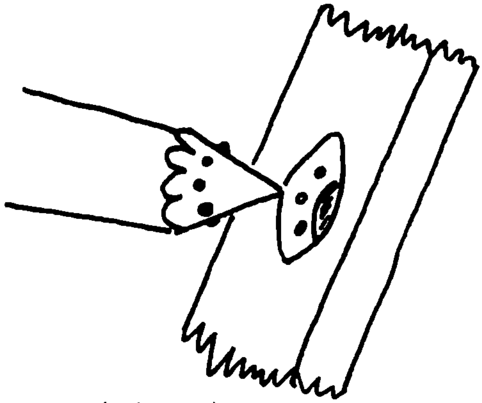
<u>Dispostifs de "feu vivant"</u>



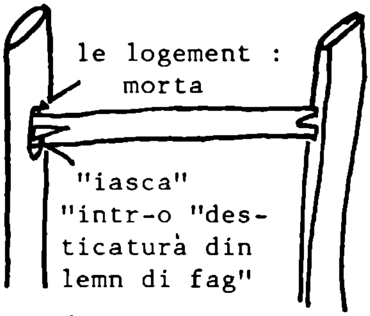
Village de Lupsa. On approchait l'amadou seulement quand il y avait des étincelles au noisetier, ce qui demandait 20 à 30 minutes.



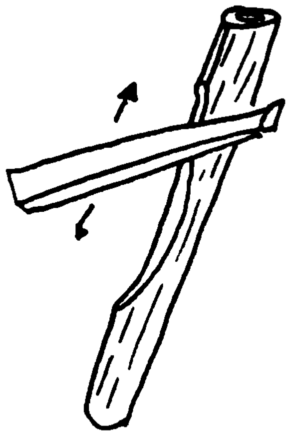
Celui destiné aux femmes à Petru Groza, s'allume avec amadou ("iasca") ou "taplau" (fibre du bois de hêtre plus inflammable)



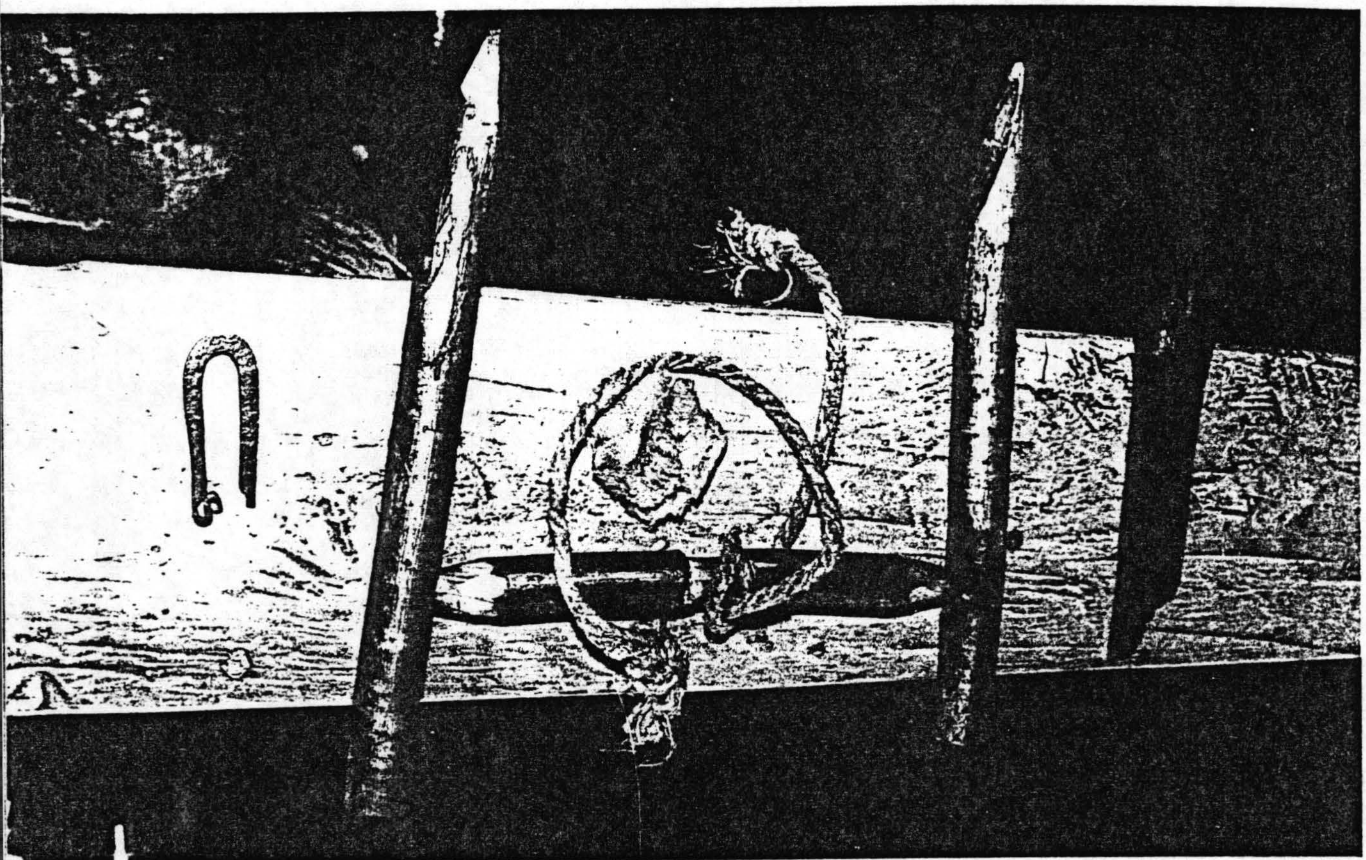
(détail)
Billes d'amadou dans les creux de l'axe et des piquets.



Celui décrit par Mihai Lăcătuş



A Pietroasa : système d'usage domestique. On ajoute de la terre pour accentuer le frottement.





Dispositif de "feu vivant"
recueilli par Mr Albu, à
gauche un briquet.
(Musée de Lupşa, Alba)

NOTES

-:-

(1) L'équivalence montagne-forêt est fréquente. On la trouve développée au chapitre de l'homme et de la forêt.
(2) Le terme de "variante" désigne les formes locales de ces thèmes reconnus comme généraux par les folkloristes roumains.
(3) Dans "fleurs choisies de la poésie populaire" ("fiori alese de poesia populara"), Bucarest, 1963, tome II,p. 210, texte n° 81.
(4) En consultant la carte de répartition des essences, on s'aperçoit que les hauteurs correspondent à la forêt de sapin-épicéa.
(5) Telles licences de sens ne choquent pas les procédés de la poésie populaire. Peut-être y-a-t-il une manière de la comprendre.
(6) On obtient donc des planchettes ou des douves "dans la maille" (voir chapitre VI).
(7) Les plateaux qui porteront les mets de la noce.
(8) Et aussi "boire" : donc l'échange social.
(9) Idem page 137.
(10) Le "haidouck" est dans la littérature roumaine le bandit qui habite la forêt, et qui attaque les riches sous les traits d'un justicier. Il pouvait s'agir de jeunes hommes, fuyant la loi ou le service militaire (qui pouvait atteindre sept ans, suivant les régions et le régime auquel elles étaient soumises) et condamnés à garder pour longtemps le maquis. Il y avait aussi cette coutume de "se forcir" ("a se întari") après une défaite. Le jeune partait seul en forêt.
(11) Idem page 153.
(12) "Les devinettes roumaines", Bucarest, 1959, p. 36.
(13) Mais vraisemblablement dans des villages différents : la devinette serait éculée si elle était la même pour plusieurs objets.
(14) Ion Muslea : "La mort-mariage, une particularité du folklore balkanique". Thèse d'université, Paris, Sorbonne, 1925.
(15) Pour traduire les activités et les techniques permettant la vie du groupe, le roumain dispose du mot "occupaţii", très commode d'usage.

(16) Le proverbe a par sa forme rythmée les garanties d'une bonne circulation sociale. Il a par ses bouts rimés l'assurance d'exister dans la mémoire de l'individu. Il a par son caractère imagé la faculté de surgir dès lors que la circulation nécessite son emploi. Il a donc tout pour être un bon outil de travail : solidité, forme normée, facilité d'emploi. C'est pourquoi on les trouve nombreux dans les ateliers des "lemnari" et des autres "meşteri". Mais si les hommes les appliquent, ce sont les femmes plutôt qui les ont en stock ; les vieilles surtout, qui sont les réservoirs de la culture collective.

(17) Le bois du tonneau doit être imputrescible.

(18) Le proverbe est fait pour renseigner sur le tzigane ! pas sur le tonneau. C'est la première proposition qui est le fait acquis.

(19) C'est un travail de reconstitution qui est tenté... Une "archéologie des connaissances"...

(20) Dire "efficace" serait retirer ce caractère à la catégorie précédente.

(21) Par exemple l'Eglise de Petrind, de la circonscription de Salaj, actuellement remontée au musée de Cluj, fut construite en 1612.

(22) Dans "Métiers artisanaux chez les roumains" (Mesteşuguri la români) Bucarest. Manuscrit depuis 1967, non paginé.

(23) "Moţii" : paysans d'une ancienne région minière dont beaucoup sont venus se spécialiser dans le travail du bois. Il en sera question dans le chapitre concernant les métiers.

(24) "Seva" est la sève de l'année : "mîzga" est la sève de printemps ("mustu" aussi).

(25) Selon Ion Vlàduţiu dans "Les occupations lucratives dans la zone du Bicaz" ("occupaţii în zona Bicazului") Pietra Neamţ, 1969, p. 127 et aussi selon Gheorghe Hental de Lupşa (Alba).

(26) Op. cit. manuscrit.

(27) Son article dans "Biharea", Oradea, 1976, p. 212. Et conversations tenues.

(28) D. Ciupi, à Lupşa donne la même information.

(29) Informations à partir de terrains en Oaş et en Bihor principalement.

(30) De l'Afrique vient ce principe de magie noire utilisé sur la côte brésilienne : lors de la lune montante et pleine, le corps de l'homme présente moins de danger d'hémorragie... (Ganga Zumba, histoire populaire). Dans les mêmes régions, on pêchera les crabes en lune montante, car la marée favorise alors leur remontée... Infos. Luis Rosas, Amiens.

(31) Aux fibres serrées, ce qui est tout à fait différent.
(32) Et il faut ajouter que la larve du capricorne se met dans le bois, seulement quand il est coupé. Puis elle progresse avec une vitesse stupéfiante.
(33) Voir le chapitre sur les bois creusés.
(34) Village de Scărişoară, circ. de Alba.
(35) Le texte a été communiqué par D. Irimies, chercheur au musée de Cluj qui l'avait lui-même tiré de : "din cărţiile veche ale ţinutului Sucevei, un vechi calendar manuscript", 1785, in "Şezatoara", vol. 10, n° 3-4, nov. 1907.
(36) Il s'agit d'un lettré qui n'a pas pu sans doute traduire le terme populaire -plus précis- de "cari" que par le terme appartenant au vocabulaire de sa classe : "vers".
(37) La maison étant le domaine-clef dans le choix du bois, c'est elle qui fait référence.
(38) Tiré de "Des livres d'architecture" de Palladio, chap. 9, livre 2 et présenté par Dumitru Irimieş, chercheur du musée de Cluj.
(39) Un grec romanisé. Le texte est paru en roumain p. 369 de "Saturnalia" VII 29-30 éditions de l'académie, Bucarest, 1961.
(40) Dans les grandes écoles du bois et dans les milieux habilités on considère que les histoires de lune ne correspondent à rien. C'est une constante dans l'analyse ethnologique de sociétés -primitives car elles le sont toutes- que n'existe dans la réalité que ce qui peut exister d'après l'idéologie reconnue. La culture industrielle n'échappe pas à la règle : avant que l'électricité ne soit mise en évidence, et en théorie, l'on pensait que les feux de St-Elme étaient des hallucinations d'esprits torturés. Nos sciences ne semblent pas s'acheminer vers une destruction des barrières qui cloisonnent les ethnies.
(41) La grande attention portée aux jours de la semaine est une composante de l'ordre social. On songe à ces lutins, dans un conte picard, qui furent condamnés à errer dans les ténèbres pour avoir oublié l'ordre de ces sept jours.
(42) Largement la moitié de l'année !
(43) On lirait avec profit les biologistes Boşcaiu, Arald Kabish et Heren Fried Pfeiffer, qui se sont arrêtés sur le cycle journalier des végétaux et animaux.

(44) Entre le pays d'Haţeg et celui des Moţii ("zona pàdurenilor") il est rapporté par P. Mureşanu.
(45) Le mot désigne ailleurs un type de cor des Alpes. Des rapprochements seront faits.
(46) ("Acolo unde i-viaţa uşoarà, oamenii sînt slabi").
(47) La "gospodoria" est l'unité sociale, économique et architecturale du village roumain. Le terme désigne la famille restreinte qui s'y abrite, le travail qu'elle fournit, et les bâtiments. Elle est composée d'une maison, d'une cour et de quelques dépendances. Le "gospodar" est le maître de cette exploitation.
(48) "Cîntecul bradului", chant funêbre tiré de Ioan Şerb, op. cit., page 189.
(49) Chercheur du musée de Cluj.
(50) Le code sylvique, maintenant appliqué, fait que l'on ne peut aller chercher les arbres pour sa maison en forêt que dans un périmètre délimité et à une certaine époque. Les anciennes prescriptions ne peuvent donc plus observées. Dans les cas des pots-de-vin ou de vols on prend de même "ce que l'on trouve".
(51) Ioan Leahu : "moţii, meşterii al modelarii lemnului", manuscrit, Lycée de Cîmpeni, 1972. Non paginé.
(52) Ioan Leahu, op. cit.
(53) Voir le film S.8 de Alain Bouras "faire un tonneau chez les Moţii" février 1978.
(54) Caisse de résonnance pour une membrane portant un crin, que l'on promène lors des fêtes du Nouvel An.
(55) Dont les violons Stradivarius.
(56) Un type de cor des Alpes, appelé selon les régions "tulnica", "buciumul", "trîmbiţa"...
(57) C'est un ancien berger, maintenant luthier à Cîmpulung Moldovenesc. Connu lors du terrain de janvier 1977.
(58) Voir le film.
(59) H.H. Stahl : "Nerej, un village archaïque en Roumanie", traduction française. Bucarest, 1939, page 320.
(60) Op. cit.
(61) Popa Ioan : "industria casnica al lemnului din Muntii Apuseni". Cluj 1932, p. 10.
(62) "Securea", dans cette région.

(63) "Lemnul traznit nici nu arde", Albu, Directeur du musée de Lupsa (Alba).

(64) D. Cabulea, village de Lupsa.

(65) "Racul" et "ciuperca" sont les termes utilisés dans les Monts Apuseni.

(66) Encyclopédie des métiers (chapitre de la charpente) de l'association ouvrière des compagnons du devoir. Tome : "Le bois".

(67) Dans "Contribution à l'étude des établissements villageois de la vallée des Mureş", annuaire du musée ethnographique de Transylvanie ("A.M.E.T."), Cluj, 1974, p. 140 et sqq.

(68) Chez les Moţii, qui fendent en forêt, on emportait selon I. Leahu (op. cit.) "topor", "secure", "fierastrau mare".
En Bistriţa, jadis, c'était seulement "toporul", avec le maillet et les coins (I. Vladuţiu, op. cit. p. 75). Avec les compagnies forestières, les ouvriers avaient la "ţapina" ("la sapinette", pour manipuler les troncs) et la "beşchia".

(69) Tudor Pamfile : "Industria casnica la Români", Bucarest, 1910, p. 203.

(70) Information de D. Albu, musée villageois de Lupşa (Alba).

(71) On pense aux arts du feu, à la poterie, à la fermentation alimentaire...

(72) Information de Vida Gheza, rapportée par Adrian Oţoiu, Baia Mare, 1976. Elle concerne probablement aussi Vişeu, et peut-être Glod, Repedea, Poienile de sub munte !

(73) L'eau de vie de prune de seconde distillation. La boisson des échanges sociaux dans ces régions.

(74) Ainsi à Rogoz, en Ţara làpuşului, on abandonnait des repas complets sur la longue table du cimetière "pour que les morts puissent manger à leur aise".

(75) Les propositions entre guillemets sont les explications fournies par les informateurs au sujet des informations elles-mêmes.

(76) De Adriana Oţoiu, Baia Mare, 1976, native de Curtea de Arges.

(77) Il est donné dans la partie traitant des fêtes de la thèse d'Alain Bouras, op. cit. p 424.

(78) Le sapin est une essence sociale qui peut former à lui seul une forêt. D'autre part, le bois exploité à grande échelle est ici le sapin et l'épicéa ; ailleurs, c'est le hêtre !

(79) Dans l'enceinte sacrée de la Mecque, qui porte les marques des croyances du temps où s'est construit l'Islam, les deux interdits sont associés. On ne peut ni abattre d'animal ni couper d'arbre.

(80) Les Turcs avaient auparavant, et différemment selon les régions, fait procéder à de grands travaux de coupe en Moldavie. Ce pillage avait encore été exécuté sous une pression extérieure.
(81) Op. cit. p. 207.
(82) "La terminologie des exploitations du bois et du flottage" in "Studii si cercetare stiînţifice", 1957, année VIII, p. 29 à 50.
(83) I.I. Russu dans "éléments autochtones dans la langue roumaine, substrat commun roumano-albanais", Bucarest, 1970, p. 96, propose l'archétype carpathobalkanique comme une forme du thème "dere-m". Ainsi l'albanais "dermon" : j'écrase.
(84) Au chapitre 7 de ce livre.
(85) Il est à noter que pour certaines utilisations : le sapin de la tombe, le chêne du bois de la dalle funéraire, les arbres pour constituer la passerelle dans un village... on peut encore aujourd'hui (selon D. Irimies, musée de Cluj) prendre l'arbre en forêt sans le payer, en compréhension mutuelle avec l'administration forestière. Je n'ai personnellement pas été témoin de cas semblables.
(86) J'emprunte cette phrase à P.H. Stahl, entendue lors d'un cours à l'EHESS en hiver 1979.
(87) Le village véhicule un ensemble de symboles permettant à chacun de savoir "à qui appartient quoi". Chaque "gospodoria" a son signe de propriété qui se transmet de père en fils. On trouve les mêmes sur l'arbre et sur le pont de la maison qu'il permet de construire. J'en ai observé au village de Lupşa (Alba).
(88) La coutume est citée par P.H. Stahl, "éléments de dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du 19e siècle en Roumanie", archives internationales d'ethnographie et de préhistoire, Turin 1959, p. 58, qui le tire de Traian Herseni : "problèmes de sociologie pastorale" Bucarest, 1941 : Les bergers entaillent l'arbre à la hache. Si l'arbre résiste le péché est pardonné, s'il meurt l'homme est comdamné. Elle ne concerne pas l'abattage et sera traitée plus loin.
(89) La partie traitant des fêtes de la thèse d'Alain Bouras y fait une large place, op. cit.
(90) Le rameau d'or, Paris, 1981, pp. 274 et 284.
(91) Idem p. 274, citant A. Peter, "Volksthümliches aus Osterreichisch-Schlesien" (Troppau, 1865-67) p. 30 et P. Wagler, "Die Eiche in alter und neuer Zeit" (Berlin 1891), p. 56 note 1.

:

(92) C'est l'origine de nombreux toponymes à racine latine ("ars", "secat") ou dacique ("runc"). "Arsàtura" désigne l'endroit brûlé, "sàcàtura" celui desséché.
"Runcul" est la portion de forêt qui a connu ce sort.
(93) Il provient de Romulus Vulcanescu : "la colonne du ciel", Bucarest, 1972, p. 173. Le thème est repris dans "L'Arbre charmeur", thèse d'Alain Bouras, op. cit.
(94) La prudence dans le langage est nécessaire : au cours des terrains, personne n'a mentionné les termes d'esprit ou d'âme pour l'une de ces trois entités.
(95) "La civilisation de l'occident médiéval", Paris, 1971.
(96) "Comme c'est en même temps que l'agriculture que l'on voit la hache en pierre polie apparaître en Europe océanique et forestière, il faut admettre qu'elle était utilisée pour défricher". "La documention photographique", Paris, 1977, décembre.
(97) Dictionnaire etymologique roumain-allemand. Tiktin, Bucarest, 1898.
(98) I.I. Russu, op. cit., p. 27.
(99) Rapportée dans A. Gorovei, op. cit., p. 410.
(100) Idem.
(101) Pluriel de "meşterul", le maître-artisan, celui qui vit plus de son artisanat que de son exploitation. Le mot sera donné en roumain.
(102) Information de Aurel Flutur, à Beiuş, qui l'avait entendu de plusieurs paysans du Bihor. Monsieur Flutur est tout à fait digne de foi.
(103) Je remercie au passage son directeur Adam Nicolae pour l'aide qu'il m'a fournie.
(104) Information de Pamfile Ungureanu, ancien exploitant, actuellement habitant à Haţeg, octobre 1977.
(105) Valeriu Butura. Manuscrit de "l'encyclopédie d'ethnobotanique roumaine", aimablement communiqué à Cluj en 1978. Le cas est repris dans la partie traitant de l'arbre guérisseur.
(106) "Les chevaux de feu".
(107) Virgil Gheorghiu, "le meurtre de Kyralessa", Paris, 1966, Plon, p.73.
(108) Dans Constantin Cubleşan, "Satyres et fables", Bucarest, 1976, éditions Minerva, p. 170.
(109) Rapporté par Serge Moscovici, entretiens.

(110) A qui l'on reprend beaucoup d'arguments, présentés aux pages 173-76 de "Satire et fabule". La notion de substrat, empruntée à l'historiagraphie roumaine désigne la culture des populations en place avant l'arrivée des Romains. Il est dommage toutefois qu'elle ne la distingue pas de la culture des populations en place avant l'arrivée des premiers indo-européens. C'est à ces plus anciennes que nous pensons.

(111) Cet être mythique est rencontré sous la forme de "la mère des forêts", féroce ou bienveillant ("Muma-padure"). La description du contexte dans lequel elle apparaît figure dans la thèse d'Alain Bouras, op. cit.

(112) Qui peut se permettre de les caractériser ainsi ? L'ethnographe bien sûr, ou l'étranger. Mais pas le paysan roumain.

(113) Vlăduţiu, op.cit., p. 23.

(114) R. Joffroy, in "dictionnaire des Techniques", Paris, 1966, Larousse, p. 166.

(115) Il a été fait mention du "Corovan", le bois sans sève. C'est celui provenant d'arbres abattus en hiver (Desideriu Godea à Lunca Teiuzului) Plus précisément, c'est d'une sève figée qu'il s'agit.

(116) Et au niveau du modèle sinon du nom, on peut ajouter au moins de "la vallée d'Aoste jusqu'aux Carpathes polonaises"...

(117) Voir notamment Rostwith Capesius "le mobilier paysan roumain" ("Mobilierul ţaranesc românesc"), Bucarest, 1974.

(118) Ştefan Paşcu dans "les métiers... de Transylvanie jusqu'au 16e siècle" ("Meşteşuguri...din transilvania pîna în secolulului al 16e léa"), Bucarest, 1954, page 182, parle du développement du métier de ceux qui faisaient des scieries ("ferestaie") au cours des 15e et 16e siècles.

(119) Réservé actuellement aux objets pour touristes.

(120) Dans "Ecrits historiques" ("Scrieri istorice"), vol. II, Bucarest, 1973 (écrit à la fin du 19e siècle), p. 123.

(121) L'étude éthymologique du mot "copac" selon I.I. Russu ("éléments autochtones", op. cit., p. 8) recourt aux termes apparentés, utilisés par les roumanophones du sud : les slaves du sud se sont enfoncés comme un coin séparant roumains du nord et roumains du sud ou les repoussant vers l'ouest.
En aroumain (le roumain de Macédoine), "cupacina" signifie la forêt de chêne et en Istroromain, "cupats" est le buisson.
De plus en albanais, "kopatsch" est le tronc d'arbre, la souche, la bûche. Or, la langue albanaise a évolué à partir d'un substrat commun avec la langue roumaine et n'a pas connu l'apport latin. De tout cela, peut être dégager sans risque que l'essence sémantique des mots est "l'arbre par excellence". Voici maintenant ce qu'en dit

B.P. Haşdeu, historien érudit du XIXe siècle, dans ses "écrits historiques (op.cit.) : il procède à un énorme tour d'horizon, et remarque que le thème "copa-ts" contient la notion de couper ou d'être coupé, et le radical "S(kep)" celle de manipuler un objet tranchant, de travailler avec un ciseau, un couteau, une hache... Albanais : kep, je sculpte la pierre ; paléoslave : skopiti, découper en morceaux ; lithuanien : kopât, couper le bois en petits morceaux.
Il en déduit que l'essence sémantique du mot roumain est "tronc coupé", bûche ou rondin. Ce serait donc l'utilisation humaine qui définirait son appellation. Ce qui semble assez logique. Les deux interprétations ne sont pas exclusives, l'une pouvant procéder de l'autre...

(121) Des formes en totalité identiques figurent dans les collections du Musée de l'Ardenne à Charleville. Elles portaient le nom de "Pelêu". Certains lettrés les prenaient pour des haches préhistoriques.

(122) Le coeur est la partie non irriguée de l'arbre, et selon les essences, bonne ou mauvaise. Le bois-parfait est la partie à travailler, appelée ailleurs "aubier". L'aubier est la partie jeune de l'arbre, lorsqu'il en comporte une et qui est à jeter.
Viennent ensuite les diverses couches d'écorce (cours FPA Charpente-bois,Cambrai).

(123) Ion Popa, op. cit., p. 25.

(124) Op. cit.

(125) Numéroté 228 par l'atlas linguistique de R.P. Roumanie, institut de dialectologie et d'ethnographie de Bucarest, Editions de l'Académie.

(126) Toutes ces informations tirées de l'atlas linguistique, vol. II.

(127) Et dans l'étude de Tudor Pamfile concernant cette province.

(128) Les informations proviennent de plusieurs terrains et aussi de T. Pamfile, op.cit.

(129) Iuliu Zanne, "les proverbes des Roumains" ("proverbele românitor"), Bucarest, 1912, proverbe n° 6991.

(130) Communiqué par Gelu Stanescu.

(131) Unité architecturale, sociale et économique correspondant à une maison-exploitation et à sa maisonnée (famille simple).

(132) L'expression est de Mihai Pop (cours Université de Bucarest).

(133) A. Gorovei, "etnobotanica Românesca", in "Sezatoara", vol. 15, Folticeni 1915, p. 127.

(134) Notamment Jean Campredon, "le bois", Paris, 1975, p. 57 à 59.
(135) Voir la carte de répartition des essences. Les hauteurs sont au demeurant fort peuplées, ainsi qu'en témoigne la carte par point des villages dans l'atlas de la R.S. Roumanie.
(136) Complainte dont la partie mélodique est improvisée à partir de certaines règles. Elle est chantée pour soi ou en berceuse.
(137) "Les plantes dans la vie du paysan roumain", manuscrit prêté, non paginé.
(138) Alexandru Borza : "Dictionar etnobotanic", ed. acad. Bucarest, 1968.
(139) Dans "études d'ethnographie et de folklore" ("Studii de etnografia si folclor"), Bucarest, 1975. Nous [illegible]
(140) Réponses au questionnaire ethnographique de B.P. Haşdeu, par Muslea et Bîrlea. Bucarest, éditions minerva, 1970, (au cours des pages)
(141) Une belle étude sur le phénomène psychologique de "chance" ("sporul", "norocul") et ses implications dans le comportement de la collectivité serait à faire pour l'espace roumain.
(142) P.H. Stahl propose trois esprits, protecteurs ou non, pour la maison : celui d'un serpent ("norocul casei" proprement dit), celui d'une personne ou d'un animal possédé à la fin de la construction, par pratique de sacrifice ou de simulacre, et celui-ci de l'"horloge".
(143) Selon "Maisons de France", n° 103, juin 1979.
(144) Op. cit., p. 140.
(145) Muslea et Bîrlea, op. cit.
(146) A. Fochi, "datini şi eresuri populare de la sfîrşitul secolului 19". Bucarest, 1976.
(147) Selon la méthode utilisée dans le chapitre des fêtes, on a retenu les données les plus précises, en tenant pour hypothèse que l'évolution de la connaissance populaire va en synecdoque décroissante. On croit ainsi tenir les données les plus anciennes donc les plus proches du mode de vie qui a déterminé le fond des croyances.
(148) Op. cit.
(149) Dans "Aşezarea caselor şi acreţurilor pe valea Bistriţei", in "Revue d'ethnographie et de folklore" (R.E.F.), Bucarest, 1965/6, tome 10.
(150) Il serait pertinent de vérifier si dans le village né d'un défrichement, où la rue est orientée nord-sud les dires que l'on recueillera sont différents... différents mais soutenus par la même logique de l'expérimentation séculaire ?

(151) "Les rites de construction chez les roumains".
(152) Pour se représenter ce mécanisme on peut, par exemple, avancer la notion actuelle de moisissure ; un aliment est "moisi" s'il est recouvert de champignons ; qu'importe la nature de ces champignons, leurs caractéristiques, seul le résultat pour l'homme intéresse : "il est moisi".
(153) Toujours Muslea et Bîrlea, op. cit.
(154) Paul Petrescu, "architectura ţaranească din lemn", Bucarest, 1974, p. 47 ; P.H. Stahl, "casa ţaranească la români în secolul al 19 lea" Cluj, 1963, p. 128 ; Ion Tosa, "Contributii la cunoşterea bisericilor de lemn", Cluj, 1969, p. 495.
(155) Dans les régions de montagnes plus élevées en Europe (Alpes...), le bois d'un chalet était au contraire réutilisé jusqu'à trois fois (Musée dauphinois, exposition 1980).
(156) Tiré de I. Taloş, op. cit., p. 73.
(157) Voir le chapitre concernant les métiers.
(158) "Mestesuguri săteşti în zona Bicazului", Piatra Neamţ, 1973, p. 520.
(159) I. Taloş, op. cit., p. 69.
(160) Devinette pour "casa" : la maison, in Corovei, "Ghiciture",... p.54.
(161) "Bulvan", P. Petrescu, op. cit., p. 46.
(162) Il s'agit d'une évolution politique et sociale, développée dans le chapitre des métiers (IX).
(163) Terrain, février 1978.
(164) Communiqué de Ion Taloş.
(165) La petite pièce. Voir les plans d'habitations donnés figure 41. Le texte est celui de la danse du "Şireag" collecté à Mihesu de Cîmpie (Mures) par Anne Guillermou.
(166) Selon l'idée développée par Zderziuc, Petrescu, Bănăţeanu, dans "l'art populaire en Roumanie", Bucarest, 1964, p. 39.
(167) R. Vuia, op. cit., p. 20.
(168) Chronologie observée au musée en plein air du Gorj, à Tîrgu Jiu (octobre 1977). Elle figure dans l'ouvrage de Ion Toşa, op. cit.
(169) Diverses informations de terrain.
(170) Cette pose de chevrons, qui demande de l'aide, rappelle la cérémonie de la "lève" pratiquée en Aubrac lorsque les grosses poutres arcquées de la charpente devaient être soulevées collectivement. Chacun recevait alors un bouquet ou des branches. Je n'ai pas pu moi-même observer de tels faits en Roumanie.

(171) Oeuvre citée.
(172) Dans le site archéologique du Fiaré (Trentin, Bronze Moyen soit 1200 ans) des échancrures au sommet de piliers de maisons ont été mis à jour. On découvre le "modèle" primitif de l'"enfourchement droit dans cette utilisation de la fourche du tronc. (Jacques Briard : "l'Europe barbare des mégalithes à l'Age du Bronze", Paris, 1979).
(173) Les termes "archaïques" et "primitives" traduisent ici la simple chronologie.
(174) "Ţap" est le pal, mais aussi le bouc.
(175) Ils sont détaillés à la page 369 de la thèse d'Alain Bouras, op. cit.
(176) Le mot "chance" est mis entre guillemets car il relève d'une notion française et désormais industrielle et urbaine qui ne traduit pas exactement le "spor", ou le "noroc" roumain. Puisqu'il s'agit de sciences sociales, les approximations sont graves.
(177) On se rapportera à la longue étude de Ion Taloş, op. cit., et "Meşterul Manole", Bucarest, 1964, ainsi qu'à celle de P.H. Stahl, "l'organisation magique du territoire villageois", Revue "L'homme", Volume 13, cahier 3, Paris.
(178) Un film sur la construction traditionnelle d'une maison serait un outil précieux mais les temps changent vite et l'on se heurterait déjà à d'innombrables problèmes d'authenticité, fait du "folklore récupéré", et plus ou moins vénal. A la crainte du ridicule aussi qui s'amplifie !
(179) Cours EPHE des 10, 17 et 24 avril 1980.
(180) Dans des temps où la signification en était perçue par les auteurs. Actuellement, c'est pour la majorité l'occasion d'un petit festin.
(181) A la différence de celle de brique et de pierre.
(182) Ion Taloş, "Rites"... p. 228 à Paşcani (Iasi).
(183) Toutes les cultures ont dégagé les temps forts (bons pour entreprendre des choses) des temps néfastes (bons pour rester couché, ou consacrés à des activités d'entretien).
(184) Ion Taloş, idem, p. 238.
(185) Idem, p. 240.
(186) Le "spor", qui est la faculté de réussir et qui est donnée ou non à l'individu. Le comportement d'échec au contraire, est attribué à l'influence d'un "Stryge". Un homme, une bête, un pont, est doté ou non de "spor" ; ce qui lui confère le succès, la réussite...
(187) Prelucha Veche: info de terrain.

(188) Pays de l'Oaş : inf. I. Toşa.
(189) Idem et aussi Vâlcele, selon I. Taloş, idem p. 230.
(190) Trois villages de Neamţ et deux de Suceava selon I. Taloş, idem p. 210.
(191) Dans "Amet" de 1962, p. 277, communiqué par M. Ion Taloş.
(192) Dràguş, jud. Brasov.
(193) "Le soleil saint".
(194) "La mère de la forêt" ou l'"ogresse de la forêt".
(195) "Vieille".
(196) Dans le texte de Ion Taloş, p. 227.
(197) Selon l'acceptation de Mihai Pop pour ce mot : mentalité d'une collectivité rurale. C'est le concept de "Folk civilization" qui est repris ici.
(198) Ion Taloş, op. cit., p. 253.
(199) Là où nous avons fait ces enquêtes : Bukovine, Ţara Haţegului, Bihor, Vrancea ; elles étaient ponctuelles et peu systématiques.
(200) Une survivance est envisageable cependant ; elle est développée au chapitre des fêtes de la thèse (Alain Bouras, op. cit., p. 369).
(201) "Stryges" : esprits bons ou mauvais plus souvent maléfiques dont les attributions varient d'un lieu à un autre. Une de leur constante est de provenir des morts "qui ne se sont pas putréfiés". Proche de notre idée de "vampire".
(202) Communiqué par des bûcherons Hutsules à Ion Michitovici, Cimpulung Moldovenesc.
(203) Il est certes redondant d'énoncer que la technique qui traverse le mieux le temps est celle qui a eu la forme la plus codifiée. Mais l'on veut signaler également qu'il est possible d'identifier une technique comme archaïque, par le fait qu'elle est fortement codifiée. Et que par ses rites, l'on peut accéder à un système de pensée ancien, que l'on trouve de plus en plus cohérent.
(204) Les théorèmes sont parfois à rappeler : il est clair que les rites codifiaient la construction d'une maison d'abord. C'était un espace sacré, une construction sacrée. Et qu'ensuite ces rites se sont appliqués à l'église, lorsque celle-ci est introduite avec l'évangélisation. Les symboles sont christianisés mais soigneusement conservés. Ils sont un témoin de ce qu'étaient les rites concernant la maison auparavant. L'église acquiert peu à peu le monopole de l'espace spirituel, au détriment de la maison. Il en va de

même pour les fêtes qui étaient au départ célébrées à la maison et s'acheminent progressivement vers l'église pour finalement s'y confiner.

(205) Ioan Godea : "Monuments d'architecture populaire du Nord-ouest de la Roumanie". Vol II : églises de bois de la vallée du Criş rapide, Musée des Pays des Criş, Oradea, 1974, p. 38.

(206) Paul Petrescu : "Architecture...", p. 46.

(207) P.H. Stahl à l'E.P.H.E., cours du 19.3.80 où il cite "l'Ecologion", texte grec traduit en latin au 16e siècle.

(208) Paul Petrescu, idem, p. 47.

(209) Pour Ioan Godea (idem, p. 40), c'est une protection du bois des soubassements ("talpa") contre les intempéries. La preuve en serait que dans certains cas (Peştiş- vallée du Criş rapide), la largeur de ce "couloir" est trop petite pour qu'une personne y circule. Ce "pridvor" a été utilisé cependant lorsqu'il le permettait pour rendre la justice, abriter les tables en vue de la cérémonie des morts, etc, et ces utilisations auraient servi des interprétations sur son origine.

(210) Godea, idem, p. 42.

(211) P.H. Stahl, cours du 8.5.80.

(212) I.Godea, dans le "foyer folklorique du Beiuş", manuscrit en 1978, aimablement communiqué, signale la coutume dans un village d'y suspendre le cordon ombilical du nouveau-né, enduit de graisse d'ours, afin de lui assurer protection.

(213) On utilise le terme provenant d'"interpretatio romana" qui caractérise parfaitement le processus.

(214) J. Briard écrit dans "L'Europe barbare des mégalithiques à l'Age du Bronze", Paris, 1976, p. 103 : "dans l'actuelle Hollande, à Bargeroos terveld, a été retrouvé un petit temple en bois de chêne qui remonte au Bronze moyen (1290 ans selon Briard, p. 190). Il s'agit d'un bâti quadrangulaire dans un cercle "sacré".

(215) La place des piliers en bois a été déduite pour un temple dont on a retrouvé des éléments d'argile. Les piliers formaient le squelette des murs. Ils soutenaient un toit à deux pentes de cinq mètres de large (Salacea, Bihor, Otomani II-Bl-B2, autour de 1500 ans). Informations de Tudor Soroceanu chercheur du Musée d'archéologie de Cluj.

(216) Cité dans I. Taloş, "légendes de construction du territoire roumain", Timişoara, 1972, p. 50.
(217) C'est le cas de l'église de Fundu Moldovitei, pour Mme Russu à Sadova (Suceava) (terrain de janvier 1977).
(218) Une chapelle sur lacolline, au sud du monastère d'Agapia, est ainsi prétendue par des paysans un lieu "dintr-o bucata" (informations de terrain, août 1978). A Prelucha Veche on me raconte la légende d'origine du village : vers 1400, deux frères, Florea et Nichita, sont anoblis après leur lutte contre les Turcs. Ils choisissent un érable sycomore géant pour construire une maison qui sera la première du village. Elle sera "d'un seul tronc", la souche restant à l'intérieur. Le haut de la pente où elle fut bâtie garde le nom de "Vîrful paltinului" (le haut de l'érable) et le bas "Valea paltinului".
(219) Dans "Monuments d'architecture populaire du nord-ouest de la Roumanie", tome 2, p. 42.
(220) Traduites par Bogdan Duica dans "Transilvania", Sibiu, 1969, n°4, p. 308-309.
(221) On voit en Moldavie des constructions du XVIe siècle où le clocher -en pierre- est bâti à côté de la chapelle de pierre aussi (Monastère gura humorului), or la pierre reproduit souvent une disposition comme naguère pour le bois.
(222) La pratique fut interdite dans l'Europe de l'Est comme dans celle de l'Ouest prétextant des raisons hygiéniques ou de "civilisation" (il y eu même des tombeaux sous la maison). L'intention était clairement de décourager un culte des ancêtres qui se maintenait et d'effacer les marques de propriété foncière. Concernant la première, D. Irimieş du Muséede Cluj me cite un ordre envoyé en 1744 par Marie-Thérèse d'Autriche à un général de son armée exprimant l'interdiction.
(223) L'intention était au départ de traiter l'art décoratif sur le bois en un chapitre séparé. L'on y a renoncé provisoirement et les données sont dispersées dans les divers chapitres.
(224) Un chapitre entier de la thèse d'Alain Bouras concerne les fêtes.
(225) Op. cit., page 118.
(226) Terrain octobre 1977. "Aşà se face la noi şi aşà s-a fàcut din moşi în stràmoşi, şi aşà e bine". Voilà quelque peu schématiquement ce qui peut être entendu en de tels cas : "C'est comme ça que ça se fait chez nous et c'est comme ça que çà s'est toujours fait. Et c'est très bien ainsi".

(227) Le chapitre concernant le sapin dans la partie de "l'arbre guérisseur" développe ce point.
(228) Diapositive P.H. Stahl présentée lors d'un cours à l'EPHE.
(229) P.H. Stahl, cours du 19.3.80 à l'EPHE.
(230) T. Pamfile, op. cit., p. 454.
(231) P.H. Stahl, cours d'université.
(232) "Livres et légendes Bogomiles", Paris, 1976, Maisonneuve. Cité dans le cours de P.H. Stahl.
(233) Dans son livre "La bible et la Palestine", Nimes, 1882.
(234) Gheerbrandt et Chevalier dans leur "dictionnaire des symboles", Paris, 1970, articles "arbre" et "paradis", développent l'indentification de la montagne sacrée du Golgotha avec le jardin du paradis. Le paradis au ciel correspond à ce lieu sacré sur la terre selon le schéma des "Ordinae".
(235) "Pomana" : action, dite de charité, dans une interprétatio chrétienne à laquelle toute la collectivité participe.
(236) Tudor Pamfile, op. cit., p. 461.
(237) Tudor Pamfile, idem, p. 468.
(238) Voir les chapitres concernant "l'arbre guérisseur" de la thèse d'Alain Bouras, op. cit.
(239) Dan Dimitrie, ("Stîna la Români in Bucovina"), "La bergerie chez les Roumains de Bukovine", p. 57.
(240) E. de Martonne, "La Valachie", Paris, 1902, p. 320.
(241) C. Irimie,("Arta lemnului la romani"), "l'Art du bois chez les Roumains", Bucarest, 1975, p. 167, la note 77.
(242) "La terre repose sur l'eau", disent les paysans, "la preuve c'est que quand on creuse, on trouve de l'eau" (P.H. Stahl, Cours université).
(243) De la part des informateurs, du grand public, mais surtout des "spécialistes du folklore", qui sont parfois universitaires. L'attitude est de préférer voir des superstitions et des comportements incohérents, où de recourir à une micro-cohérence, qui rende compte des comportements "superstitieux" (dits en ce cas "pré-logiques"), plutôt que de mettre en évidence la cohérence en grand du savoir populaire. Ces méthodes réductionnistes ne permettent de comprendre ni de faire comprendre les mécanismes du savoir dit populaire.

Ces mécanismes sont fort simples dans le principe. Ils sont fort complexes par l'étude patiente qu'ils requièrent, et le recours incessant au comparativisme, largement évité en ethnologie européenne, et pour cause.

(244) A. Gorovei, "les devinettes...", p. 147.

(245) Tache Papahagi, "images d'ethnographie roumaine", Bucarest, 1930, p. 132, vol. II.

(246) "Punte si poduri din lemn", Cluj, 1975, p. 139.

(247) Idem, p. 143.

(248) Idem, p. 146.

(249) Selon Maria Bocşe, à partir de terrains dans le Bihor.

(250) But de l'étude, dont le "travail du bois" n'est qu'un des moyens.

(251) Les feuilles d'if empoisonnaient les chèvres qui allaient brouter en forêt. On l'a éliminé, bien que son bois inaltérable ait mérité le nom "d'or des Carpathes". De plus les seigneurs se les réservaient soigneusement pour leur propre compte, ainsi ce tonneau de six mètres de diamètre au monastère de Tismana, tout en if (Giurescu : "histoire des forêts roumaines", Bucarest, 1975, p. 347). La situation est à comparer avec la France médiévale où les Féodaux s'étaient approprié les ifs pour leurs meubles de qualité...

(252) Tiré de Popa, Nesca et Ciomag : "Munţii Apuseni, stare economica în 1936" ("Les Monts Apuseni, état économique en 1936"), Bucarest, 1936.

(253) Cette vallée perchée fertile se dit "cîmpu-lung". "Bukovine" signifierait en slave "terre à hêtre". L'exploitation des forêts par les Autrichiens a toujours favorisé l'épicéa (comme pour les forêts de Tchécoslovaquie, selon R. Deffontaines, "l'homme et la forêt", Paris, NRF, 1962) car les hêtres servaient aux forges et étaient coupés. Ce qui fait qu'actuellement c'est surtout le conifère qui est rencontré.

(254) Ce type de discours idéologique n'est pas propre à la région. A la réflexion, il semble nettement hérité d'un discours livresque, ou télévisé. L'enquête a été faite en 1977.

(255) Villages de Màgura, Moeciu, Peştera... Information de D. Irimieş du Musée de Cluj.

(256) R. O. Maier, op. cit.

(257) C. Bîlţiu (Université de Baia Mare) en a recueilli où poirier et pommier s'opposaient.

(258) Poème n° 163 page 138 du tome I, oeuvre citée. Traduction A. Bouras et Silviu Angelescu (Université de Bucarest) que je remercie pour sa patiente collaboration.
(259) On fait, il est vrai, de bons tonneaux en hêtre, mais ce n'est pas la meilleure qualité.
(260) "AMET" 1974-75 : "les centres de fabricants de coffres ("ladari") des Monts Apuseni", Cluj.
(261) Informations tirées de J. Campredon notamment, op. cit.
(262) "Heac" chez les Moţii désigne la forêt de hêtres et "Tîrş" la forêt de jeunes hêtres. (Candrea et Frîncu : "les roumains des Monts Apuseni", Bucarest, 1888).
(263) Pour désigner "gorun ou stejar", l'on vous parlera des "stejar". Mais pour parler du chêne chevelu c'est "cer" qui sera souvent entendu.
(264) Tiré surtout de Ioan Popa "industrie domestique du bois des Monts Apuseni", Cluj, 1931, p. 21 et de Popa, Neşca, Ciomag, op. cit., p. 298.
(265) Le terme est repris dans les pages concernant l'art décoratif.
(266) "Cloţi", "Pàtrare" ou "halci" selon les régions.
(267) Ioan Popa, op. cit., p. 87.
(268) Selon Frîncu et Candrea, op.cit., p. 61 "a vàsari" signigie "a ciopli", "a plana" : dégauchir.
(269) Manuscrit de R. O. Maier, op. cit.
(270) V. Butura, entretiens.
(271) H. H. Stahl, "Nerej...", op. cit., p. 142.
(272) Mais (selon I. Leahu "Moţii...", oeuvre citée, pour les Moţi) on tire en moyenne cent douves d'un mètre cube de bois et un tonneau compte dix à dix huit douves.Si le tonnelier disait vrai, on aurait des sapins de dix mètres cube ce qui est impensable.
(273) T. Pamfile, op. cit., p. 118.
(274) I.I. Russu, "éléments autochtones dans la terminologie...", AMET, Cluj, 1962-64, p. 88.
(275) Op. cit., p. 113.
(276) Tous ces termes ont été collectés par Tudor Pamfile au début du siècle et apparaissent dans "l'industrie domestique", citée.
(277) T. Bànàţeanu, M. Pauncev, "le mobilier et la ferronerie populaire", Bucarest, 1971, p. 96.
(278) I. Godea, manuscrit cité.
(279) T. Bànàţeanu, M. Pauncev, op. cit., p. 73 à 76.
(280) T. Pamfile, op. cit.

(281) Ioan Popa, "industrie économique...", p. 21.
(282) Informations des terrains respectifs.
(283) Dans l'Aubrac, le "bezabut" désigne cette herminette à une lame ("tesla"), tandis que "herminette" est celle à lame double (film CNRS, "le joug").
(284) Informations Jean Claudian.
(285) Tenons, mortaises et queued'aronde sont connues par l'Egypte en 2600 a.n.e. puisqu'une gravure du tombeau de la reine Hetep-Heres (dictionnaire Larousse des Techniques, Paris, 1963, T. 1, p. 164) les représente. La culture de Polada (bronze ancien) les connaît également : on en retrouve dans les tourbières de Lombardie et du Piémont qui ont permis de connaître cette culture (J. Briard, op. cit., p. 115). Enfin, deux poutres dont les extrémités sont sculptées en queue d'aronde sont trouvées sur le territoire roumain, datant de la Tène (Dace donc) (C. Giurescu, "histoire...", p. 340).
Un assemblage à mi-bois qui remonte au bronze final (900 a.n.e.) est découvert à Ouroux-sur-Saône. Cette technique est estimée plus archaïque que la première (musée de Saint-Germain en Laye "la documentation photographique", revue, décembre 1977 ; "travail et société avant l'histoire").
Les chevilles enfin sont connues déjà vers -3000 en Egypte (dictionnaire des techniques, p. 162) et dans les fouilles du Fiaré (bronze moyen soit -1200) figurent des clavettes qui servaient à soutenir un plancher ("la documentation photographique", revue, décembre 1977, "travail et société avant l'histoire"). Cette technique accompagne celle du perçage.
(286) On pense aux grands domaines qui employaient des spécialistes.
(287) J. Briard, op. cit., p. 357.
(288) Regard archéologique sur l'Europe du bois : des pirogues monoxyles, creusées dans du chêne, sont trouvées dans des tourbières de Lombardie et du Piémont, produits de la culture de Polada (Bz ancien) (Briard, idem, p. 115-116) ; les populations des régions atlantiques (id., p. 118) du Néolithique et du Bronze en ont laissé près des rivières paisibles... ; pirogue de La Tène III, retrouvée à Chatenay-Macheron (Haute-Marne) qui servait de sépulture. (Musée de St-Germain en Laye) ; Eric Sloane (dans "A reverence for wood", New York 1971) parle de barques de tronc de sycomore de soixante cinq pieds (vingt deux mètres) de long utilisées par les colons du nord-est des Etats-Unis. Les mêmes arbres donnaient des abreuvoirs, des silos, tonneaux, tambours,...

(289) Information Tudor Soroceanu, Musée d'Histoire de Cluj.
(290) Op. cit.
(291) Disposition qui a été utilisée pour présenter les variations et les constantes de la notion de "cari" par exemple, ou dans le chapitre des fêtes pour certaines cérémonies saisonnières.
(292) Second regard archéologique : les tombes du Jutland (tumulus de la fille d'Egtved, Montélius II, 1400 a.n.e. p. 216, livre de J. Briard) ont offert des exemples d'objets domestiques du Bronze Moyen : bols, coupes, cuillères, louches, creusés dans du frêne, du bouleau, du tilleul. Cette technique prend donc la place de la terre cuite et celle de la tonnellerie. (Les conditions de conservations exceptionnelles sont dues au tanin des étais de chêne et à l'acidité des sols).
(293) T. Pamfile, op. cit., p. 128.
(294) "Clopotiva, un village de Haţeg", monographie réalisée sous la direction de Ioan Conea, de l'école de D. Gusti, Bucarest, 1937.
(295) D. Dimitrie, op. cit., p. 87.
(296) Dès qu'en Roumanie on prétend parler de cuillères, il faut citer le professeur Ioan Tugui et sa cathédrale de milliers de cuillères en bois, sise à Cîmpulung Moldovenesc.
(297) P.H. Sthal en signale d'autres en Tchécoslovaquie.
(298) D. Irimies, op. cit., p. 141.
(299) A Petru Groza (selon Aurel Flutur) "Bradie" (qui vient dans ce cas du Dace comme "brad") est la moitié d'une Vica (qui vient du latin). On dit aussi pour le premier "Oboroc" (qui vient du hongrois). Vica est un quart de "cabellu" (envi. 80 litres).
(300) "Industria...", p. 160.
(301) Localement.
(302) "éléments..." dans AMET, 1962-4, p. 83.
(303) Pour les populations en place, avant les Slaves et après les Romains.
(304) Communication universitaire, hiver 1980.
(305) Indiquant donc le début des sociétés à inégalités institutionnalisées, J. Briard, op. cit., p. 136.
(306) Idem, p. 202.
(307) Musée de St-Germain.
(308) A Veszto (frontière roumano-hongroise) a été trouvé un cercueil datant du Néolithique tardif. Il est en chêne : en planche ! (com. Tudor Soroceanu).

(309) In "métamorphoses et tendances de la libido", Paris, 1972, p. 235.
(310) Article "arbre" du "Lexique des symboles" de R. Chevalier, Paris, 1963.
(311) La mécanique des sciences humaines permettant de déboucher sur des résultats authentiques au même titre, écrire des faits à partir d'informations autres que visuelles ou verbales, semble autorisé.
(312) "la maison du mort", P.-H. Stahl, entretiens.
(313) T. Pamfile, op. cit., p. 28.
(314) "Eléments autochtones..." AMET, 1959-61, p. 23.
(315) T. Pamfile, op. cit., p. 98.
(316) La charrue simple est "ràriţa" ou "ràliţa" (T. Pamfile, p. 148), la charrue à roues est "cotiga".
(317) Hésiode, dans les "travaux et les jours", vers 420-2. "Lemne sā-ndoi cît mai multe si încovoiat dacà afli vreunul de cer, în ogor sàu la munte tu l-adu acasà pentru arat acest lemn decît oricare mai trainic", "Courbes le bois tant que tu peux, et si tu trouves un bois arcqué de chêne chevelu, dans les champs ou les collines, amènes-le à ta maison pour labourer ce bois est plus solide que n'importe quel autre". (P. Mureşanu, le cite dans AMET 1976, p. 219) aussi les vers 425-6 : "Plugari la casa ta douà sà ai, întocmit fie unul celalalt dintr-o bucatà, càci astfel va fi si mai bine". "Aies deux charrues à ta maison, que l'une soit assemblée et l'autre d'une seule pièce car ainsi elle sera encore meilleure".
(318) T. Pamfile, op. cit.,p. 139.
(319) I.I. Russu, "Le substrat commun...", p. 208.
(320) Son dictionnaire cité.
(321) T. Pamfile, op. cit., p. 73.
(322) Frîncu et Candrea, op. cit., p. 193, et Zanne, proverbe n° 7269.
(323) I. Zanne, op.cit., le proverbe n° 2544.
(324) La photographie du titre représente une meule à huile conservée au Musée de Cluj. J'ignore s'il s'agit de bois coupés puis pliés ou d'un pliage effectué du vivant de l'arbre.
(325) D. Ciupi à Lupşa et T. Ungureanu à Haţeg étaient d'accord sur ce point.
(326) Idem, proverbe n° 4206.
(327) Op. cit., p. 174.
(328) I. Godea (dans "monuments..." p. 38) cite les archives d'Oradea où il est question de l'église de Sititelec : "en 1893 il a existé

une autre église dont même les vieux ne savent quand elle a été construite". Elle avait des soubassements en bois et des parois en "barrière" (c'est-à-dire en baguettes) ("talpii de lemnu, pareti de gardu"...). A Girişul de Criş d'autre part (Bihor) a été exhumée intacte dans les strates d'un tell, une habitation aux murs issus de cette technique et rabotés d'un seul côté, appartenant à la culture Otomani II-III (bronze) ! ; information T. Soroceanu, Cluj.

(329) I.I. Russu, "éléments..." AMET, 1959 à 61, p. 27.

(330) En picard (parler issu de la langue qui a donné au français sa base) le jardin se dit "ch'gardin".

(331) Arthur Gorovei, "ethnographique roumaine", in "Şezatoara" revue de folklore, vol.XV, p. 7, Pòlticeni 1915. On a retrouvé dans les tumuli du Jutland, où avaient pu se conserver des objets en bois datant de 1400 a.n.e. des seaux ėn écorce et lanières de bois, et une petite boite en écorce de bouleau (J. Briard, p. 207 et 270, dans "Travail et société avant l'histoire" déjà cité) qui concerne l'Europe entre 4500 et 2000 ANÈ on peut lire que "le travail de l'écorce de tilleul et de bouleau avait une très grande importance". Ainsi même si la technnique est peu représentée aujourd'hui, il faut profiter des exemplaires encore existant pour l'étudier en tant que relique.

(332) Celles qui utilisent peu de métal ; qui compensent la faiblesse d'une technologie par la connaissance issue de l'observation du biotope. La même relation peut être établie entre ce type de techniques et celles utilisant les outils, qu'entre piégeage et chasse : le premier nécessite une connaissance profonde jusqu'à l'intuitif du milieu, moins indispensable à la seconde. En fait, la relation jouerait plutôt dans un sens où les "techniques brutales" compensent la perte d'un savoir portant sur le biotope, mouvement qui s'observe sur l'humanité passée et actuelle et qui accompagne les productions de la recherche du confort. La valeur positive qu'accorde notre idéologie à ce progrès se voit ainsi retournée. Le terme de "faiblesse" d'une technologie se voit impropre.

(333) Ovidiu Bîrlea, "petite encyclopédie des histoires roumaines", Bucarest, 1976. Article "sapin".

(334) B.P. Hàşdeu : "ethymologicum magnum", dictionnaire édité jusque la lettre "H", Bucarest, 1890, article "sapin".

(335) Faute d'épicéa, c'est la baguette de saule ou de noisetier qui est fendue.

(336) Dictionnaire éthymologique de Tiktin.
(337) D. Dimitrie, op. cit., p. 101.
(338) Il s'avère que dans le passé une telle technique existait en Europe et dans le monde méditerranéen : la corbeille de navigation de St-Brandan (vers 500 d.n.e.) décrite par un manuscrit du 9ème siècle avait : "les membrures en châtaignier... tendues de peaux de boeufs liées par des racines de pins" (J. Briard, op. cit., p. 119). J. Vercoutten (dans le dictionnaire des techniques, op. cit., p. 164) dit que parmi les techniques de l'époque préhistorique, "le laçage au moyen de lien de cuir et d'étoffes" était fréquent : "les pièces de bois... étaient soigneusement taillées et pliées pour se joindre exactement. La technique est encore utilisée par les artisans ruraux jusqu'en 1500 au moins". En Egypte, où le chevillage est connu, "les charpentiers préfèrent le lien de cuir au clouage" (idem, p. 161). Les trois bateaux du Bronze final retrouvés à l'estuaire de la Humber (à North Feriby) en lattesde bois assemblées par couture comme le cuir, (Briard, p. 120), achèveront de donner l'étendue des applications de cette technique chez les peuples du bois. (César parle encore de cette flotte de navires en poutres de chênes liées qui l'impressionna sur l'Atlantique...). Certes ils ne datent que de 750 avant notre ère, mais une fouille ne livre pas le premier objet conçu !
(339) Voir les notes 338 et 350.
(340) Cette avancée du balcon, couverte, propre aux maisons et églises roumaines.
(341) Un des "haiduc" célèbre dans les chants lyriques (Zderziuc. Petrescu, Stahl : "l'art populaire en Roumanie", Bucarest. 1964. p. 90).
(342) Selon Maria Bocşe.
(343) "Histoire de la forêt...",p. 116.
(344) Il pourrait s'agir aussi de "cupernul", la liane, pour une pendaison. P.H. Stahl pense à l'évocation du mariage dans la mort avec l'arbre : dans ce cas, on "couronne" le "marié".
(345) Chez les Moţii : coutumes contre les "Prigurici" (actes pour éloigner les Stryges).
(346) Pilon du Musée du bois de Cîmpulung Moldovenesc, fig. 16.
(347) Tudor Pamfile, op. cit., p. 62.
(348) L'atlas linguistique..., (op. cit.) fournit de nombreuses phonétiques.
(349) "Corn" désigne aussi des objets comme le guidon de la charrue, etc mais c'est à la forme animale qu'il faut imputer l'assimilation. L'arbre n'est pas concerné.

(350) Le rapprochement éthymologique est un jeu dangereux ; j'ai essayé de ne citer que des ouvrages dignes de foi ou de proposer des assimilations lorsqu'elles paraissent traduire la réalité d'une démarche d'association chez le paysan roumain.

- arbre ou partie → technique → objet :
  - le noeud "cep" → "cep" : le lien, le coin,
  - le platane "arțar" → "arțar" : la fusée,
  - le chêne "stejar" → "stezer" : le pieux,
  - le cornouiller "corn" → "corn" : le clou, le guidon, la fourche...,
- et objet → nom de l'arbre ou partie :
  - le joug "jug" → "jugastru" : érable champêtre,
  - les cornes "coarnes" → "corn" : cornouiller,
  - porte accessoires "sarcina" → "sarcier" : tête de hêtre.

(351) Tiktin, op. cit.

(352) Plus grosse que "ramura" et que "mlàdița". On dit "cloamba" en Bihor, "Creanga" en Munténie et en Moldavie.

(353) I.I. Russu, "éléments..." AMET, 1962-64, p. 43.

(354) Thèse A. Bouras, op. cit.

(355) "Muma-pàdurii", distincte de "fata-pàdurii" : la "fille de la forêt". Il s'agit d'un personnage mythologique.

(356) Voir la partie des bois creusés. "Tesla" comporte peu de fer et sert à tout.

(357) Au sens de "récents"; le terme de "early" serait plus maniable.

(358) Le fer est coûteux, cela suffit à justifier son faible emploi par le passé. Il a paru cependant que le monde du fer était "autre". Trouver du fer devait être un coup de chance et l'on pense à la symbolique du fer à cheval... trouvé en chemin.

(359) La vague qui fit connaître les "bohémiens" en Europe occidentale est celle de 1630 mais pourquoi n'y aurait-il pas eu de vagues moins tardives ?

(360) Ne peut-on avancer que les tziganes se soient stabilisés à l'endroit des mines de fer : Bohême, Apuseni... ? On sait encore peu sur les derniers arrivants indo-européens, sinon qu'ils ont souvent été esclaves.

(361) Le travail du bois, en général. Le terme figurera en roumain "lemnar" peut à la rigueur être traduit par "charpentier".

(362) Cité par T. Pamfile, op. cit., p. 114.

(363) Ailleurs, "de mar dulce" (idem) : de pommier domestique. Donc semble-t-il fait de la matière de l'arbre de vie. Se reporter à la légende d'Adam, dans l'arbre et la mort, au chapitre des fêtes.

(364) Traduction P.H. Stahl et A. Bouras.
(365) Ce procédé d'estimation de la valeur des choses à partir de l'attitude qu'on leur prête face au meurtre du Christ sert de mythe d'origine à plus d'un élément du monde villageois. Dans le chapitre de la médecine, le tilleul et le sapin abritent la Vierge, tandis que le peuplier et d'autres essences refusent.
(366) Idem, p. 117.
(367) G. Tufescu, "migrations saisonnières pour le travail dans la Moldavie du Nord", revue de géographie roumaine, 4ème année, fascicule 1, Bucarest 1941.
(368) O. Bîrlea, op. cit., article "bois".
(369) Entretiens avec M. Bocşe du Musée de Cluj.
(370) Les fouilles archéologiques ont mis au jour des foyers d'artisan à l'écart de villages néolithiques. Au Val Camonica (Bronze moyen en Méditerranée occidentale), les gravures attestent l'existence de forgerons, tisserands et surtout de métiers du bois. Cette phrase de J. Briard (op.cit.) citée pour le bronze semble toujours valable au 16ème siècle : "Ainsi ces inventions techniques et de nombreuses autres vont de pair avec les progrès de la métallurgie. On oublie trop ses développements parallèles dans les industries en matière périssable" (p. 261) et N. Dunare ("recherches ethnographiques roumaines sur l'agriculture et la vie pastorale", Budapest, 1963, p. 46) peut écrire "Toutes les occupations actuelles existaient à la fin du 1er millénaire".
(371) Nicolae Dunare ; "répartition des villages spécialisés en Roumanie", Sibiu, 1967, p. 25.
(372) Manuscrit cité.
(373) Etudié par V. Butura.
(374) En Bihor.
(375) "Les métiers en Transylvanie jusqu'au 16ème siècle", Bucarest, 1971, p. 182.
(376) Ioan Godea dans le manuscrit cité.
(377) R.O. Maier, citant Petre Suciu, dans "les métiers villageois", Zone de Bicaz, Piatra Neamt, 1973, p. 103.
(378) "Zlatna" signifie "forge" en slovaque.
(379) I. Godea à partir des archives d'Oradea. L'écrivain V. Gheorghiu disait que la Roumanie avait la forme d'une assiette à soupe où les pays étrangers allaient puiser (le meurtre de Kyralessa).
(380) Cité dans R.O. Maier, "les métiers villageois...", p. 121.

(381) Op. cit., p. 182.
(382) Et R.O. Maier ("les métiers villageois...", p. 12) signale encore que "tîmplaritul" n'est qu'une spécialisation de "dulgàritul" lorsque le mobilier se complique dans la maison. Jadis, ne s'y trouvait en effet que Blidarul, laviţa (1 ou 2), "patul" parfois (1 ou 2). Pour Tudor Pamfile (op. cit., p.172) le mot de "blidarul", métier et non plus meuble, s'atteste depuis longtemps et il cite pour le Moyen Age. Nicolae Iorga, (études documentaires, VI, p. 62): "une clairière s'est nommée... la clairière de Blidar". Il s'agit ici de vaisselle d'étain, travaillée donc à l'écart.
(383) T. Pamfile (op. cit., p. 160) cite Nicolae Iorga : "en 175 en Moldavie, les "Butnari" étaient ceux qui faisaient des tonneaux ("bute") neufs et "dogari", ceux qui les liaient".
(384) Son manuscrit, cité.
(385) "Le pays des Moţii" ("Ţara Moţilor"), Cluj, 1929, p. 102.
(386) Manuscrit.
(387) L'organisation en "Bresle" ou "Burguri" (corporations qui caractérisent les villes et qui ont existé par exemple en Pologne : I.C. Chitimie : "le folklore roumain en perspective comparée", éditions Minerva, Bucarest, 1971, p. 373) n'a pas eu le même développement en Roumanie. Les "tîmplari" (selon Popa, Necşa, Ciomag, op. cit., p. 211) pouvaient être les plus corporatisés, étant comme le tanneur ou le cordonnier moins ruraux. R.O. Maier a présenté des hameaux entiers de charpentiers de père en fils en Bistrita. On conçoit que dans ces conditions l'apprentissage se faisait de père en fils, au village natal. Comme dit Bite Miron dans le manuscrit de R.O. Maier ("métiers chez les roumains") : "din moşi în stràmoşi din tâţi şi copii" et "pàrinţii lui-l puneau la munca de mic" : d'aîeul à ancêtre, de pères à enfants", et "ses parents le mettaient tout jeune à la tâche".
(388) I. Vlădutiu "occupaţii în zona Bicaz", Piatra Neamt, 1962. Le terme "zona" est attribué à des régions de Roumanie présentant des caractères ethnographiques communs dans certains domaines. Elles sont, dans les grandes lignes, reconnues par la majorité des ethnologues. roumains.
(389) Ion Bodgan : "documentele lui Ştefan Cel Mare", Buc. 1886 à 1916 et 1919 à 1945 cité par I. Vladutiu, idem, p. 13.
(390) Selon P.H. Stahl, entretiens.
(391) Selon I. Vlàduţiu, idem, p. 17.

(392) "Juridiction" : l'ordre de grandeur est celui d'un département français.
(393) Mihail Anania in "Revista padurilor", 20ème année, 3ème trimestre, p. 58, Bucarest 1901. cité par V. Vlàduţiu, idem, p. 28.
(394) L'évolution de l'exploitation des forêts, qui est un phénomène général en Roumanie, présente une particularité en Bicaz : jusque dans les premières décennies du XXème siècle. Les relations féodales s'étaient maintenues et les corvées en forêt étaient faites en échange du droit de pacage du gros bétail à cornes ("vite cornuţe mari").
(395) La monographie du village de Nerej ("un village archaïque de Roumanie", direction H.H. Stahl, Bucarest, 1939) montre comment le droit coutumier oral est impuissant devant l'avancée du code sylvique, écrit.
(396) Dans la parcelle achetée, on coupait tous les sapins-épicéas, petits ou grands ! (on laissait les hêtres, exploités depuis peu).
(397) Monographie sur Clopotiva, op. cit., p. 369.
(398) L'éthymologie doit être recherchée dans l'allemand "meter" : mesure et non dans "mètre".
(399) Quatre à six semaines après l'entrée en forêt.
(400) Selon le dictionnaire de Tiktin, l'éthymon est "Senzini" qui en slave d'église signifie "allonger le bras". La traduction proposée est la "corde" soit 3,339 m. En Picardie, la corde, donnée pour une vieille mesure picarde, correspond à 2 verges (yard) de longueur de bois. Elle est toujours en cours au Québec.
(401) Vasile Arvinte, dans "terminologie exploatarii lemnului si a plutaritului", dans "Ştudii şi cercetari sţîînţifice", anul VIII, 1957, pages 38 à 40, a dégagé à partir de ce vocabulaire les techniques apportées récemment.
(402) Vlàduţiu, ibid. p. 264.
(403) Mihail Anania, op.cit., p. 32 utilisant les numéros précédents, cité par Vlàduţiu (op. cit., p. 43).
(404) Document enregistré sur cassette chez A. Russu, bûcheron à Sadova (Bukovine).
(405) Nerej, op. cit., p. 142.
(406) Avec la pratique de l'essayage, on a donc dû "essayer" 3 à 4 fois 4 à 5 arbres, soit entre 12 et 20 arbres, pour obtenir en fin de compte ce mètre cube. Le chiffre de 3 à 4 essais pour le bois de construction est donné par Popa, Necşa et Ciomag, op. cit., p. 93, qui s'étend sur le nombre d'arbres morts pourrissant dans la région de l'Arieş, où une telle économie est pratiquée.

(407) Il reste donc, dans cette désorganisation de l'économie de ressources,la vieille règle de l'économie des forces.
(408) Calcul de l'auteur : on peut se fier à la rigueur de cette monographie.
(409) Information de Dimitru Pop, Université de Cluj.
(410) Dans la monographie sur Nerej, citée page 264.
(411) Celle de 1914.
(412) "A nous autres, la guerre ne nous a apporté aucune récompense" (Simion Berbece, dans "Nerej").
(413) Toutes ces citations de la part de paysans de Nerej.
(414) Et on retrouve la situation des forêts des Monts Apuseni : on est loin de l'accusation de Popa et Necsa qui suit, selon laquelle les Moţii étaient "depuis des temps immémoraux habitués à ne pas respecter la forêt...".
(415) "Le ruisseau du sapin", et non "du chagrin".
(416) Habitants de Vrancea.
(417) C'est-à-dire beaucoup, ou rien du tout ! Et de toutes façons la damnation !
(418) Lors du code sylvique, en 1910, dans cette région.
(419) On est en 1936.
(420) Et ceci -pour autant qu'on ait pu l'observer- quel que soit le type de société.
(421) Pour le pays Haţeg, la société Kendeffy est restée célèbre aujourd'hui (information du terrain).
(422) Nerej, op. cit., p. 267.
(423) Nommée par E. de Martonne, "la Valachie", Paris, 1902.
(424) Les précipitations oscillent entre 620 et 980 mm par an avec un maximum d'été torrentiel ! La neige reste 120 jours.
(425) Pour certains auteurs (position majoritaire, R.O. Maier par exemple), ils ont été amenés au temps de Trajan pour faire fonctionner les mines (Daces et antérieures) de sel, de cuivre et d'or au profit de Rome. Selon d'autres, ils auraient été amenés voilà seulement quelques siècles pour les nouvelles mines. On trouve mention de Vidra pour la première fois au 14ème siècle. Certains archaïsmes ont été gardés dans la langue (le "rotacisme", non transformation du R en N) et la vie spirituelle. Lucia Apolzon, in "le costume et l'industrie textile dans les Monts Apuseni", Bucarest, 1944) parle de "Horst culturel". Il ne faut pas exagérer cependant la primitivité qu'on leur a parfois prêté (les auteurs de "état écono-

mique", op. cit., semblaient en avoir peur !). Enfin, selon I. Leahu et d'autres, ils seraient venus pour se réfugier des invasions.

(426) Popa, Necşa et Ciomag : au premier rang reste quand même l'agriculture, du printemps à l'automne avec l'épisode le plus important des foins (une année pluvieuse est une catastrophe). A cette époque de l'entre-deux guerres, ils étaient aussi travailleurs prolétaires dans les champs des autres, dans l'industrie forestière ou serviteurs.

(427) Ainsi au village de Roşia Montana, exploitation artisanale de l'or dans celui de Petreni et Ciuruleasa, production de chaux dans des puits-fours à calcaire sur des feux d'épicéa (selon R.O. Maier, "Monts Apuseni"...).

(428) Jusqu'à la mi-19ème siècle, les chemins d'accès étaient même rares. Si le "vàsarit" a décliné après leur ouverture c'est que le degré de transformation du bois est inversement proportionnel au trajet à lui faire accomplir (notion développée par Deffontaines, op. cit.). On est alors passé de la production de récipients à celle de bois façonné pour la construction (Ioan Leahu, op. cit.).

(429) "Paştele pe la Şiria" { "Pâques vers Siria" (ville près d'Arad)
"Cràciunul pe la Ilia" { "Noël autour d'Ilia" (entre Deva et Donra)
(Ce dicton est tiré de T. Pamfile, op. cit., p. 168). La profession d'artisan donnaît droit à un passeport au début du siècle. Certains ont été à Budapest, à Constantinople même (ouie-dire). Un article de la revue "Familia" (de 1873, le N° 19, p. 228, Oradea) mentionne leur présence à l'exposition universelle de Vienne. Dans R.O. Maier, "Monts Apuseni...", un motz déclare à l'auteur : "Tare îmi placea sà mergelume" :"Oh que ça me plaisait d'aller par le monde !". Les Moţii choisissaient bien sûr les chemins où la demande était la plus grande (régions viticoles, pomicoles, légumicoles) et avaient une clientèle.

(430) Seuls les mieux équipés sont colporteurs avec la charette (ciubàrari : qui vent du neuf, sans réparer) ; ils font les douves au printemps et vendent en hiver. Les "cercurari" transportent seulement des cercles et réparent. Les "holoangari" allaient en groupe de 10 à 15 "tovàrasi de drum" ("compagnon de chemin", selon Ion Leahu et Suciu Petre) et vendaient leur travail en la matière (le terme signifie à l'origine "exploitant clandestin de l'or"...). Vers 1925 (Ion Leahu) l'Arieş supérieur comptait 4725 de tous ces métiers.

(431) "Colo pe Dealu mare/ merge moțul cu ciubare/ si cu teocuri de rășina/ sà la dei pe farina/ cà s-aduca bucatele/ la copii și la muiere". Ce chant (T. Pamfile, op. cit., p. 168) parmi d'autres décrivant la condition des Moții ne semble pas issu de leur collectivité... Emil Petrovici (dans "folklore des Moții de Scàrișoarà", archives de folklore, V, 1939, p. 67) dénonce l'un des plus connus ("a plecat Moțul la țara...") comme tel.
"Là-bas vers Dealu Mare/ va le Motz avec ses baquets/ et les récipients d'écorce pleins de résine/ il les échangera pour de la farine/ pour ramener à manger/ à ses enfants et à sa femme".
(432) Les dernières en date sont les moins connues. Toth Zolthan relate (p. 188 de "Mișcàrile àrànești din Munții Apuseni pîna la 1848", Buc 1955) une révolte contre les féodaux en 1819 à partir d'une charge supplémentaire ; ils avaient dû faire du pain d'écorce de hêtre et de copeaux moulus.
(433) Pas des temps "immémoriaux", mais plusieurs siècles.
(434) Op. cit., p. 151.
(435) (Idem, p. 210). Tout au long de l'ouvrage le Motz est appréhendé comme humanite à part, classé dans cette catégorie d'êtres "aux réactions imprévisibles".
(436) Comme les révoltes de bûcherons. Elles ont été nombreuses mais n'ont pas eu souvent leurs chroniqueurs. On pense aux guerres des demoiselles au 19ème siècle en Ariège, (le peuple français, revue d'histoire populaire, n° 17) ou aux récoltes actuelles en Inde hymalayenne (G. Berreman : cours 1983, Université Berkeley).
(437) Entretiens avec M. Doboș, directeur du Lycée sylvique de Cîmpulung Moldovenesc.
(438) Les Turcs ont tenu la Moldavie jusque 1848 tandis que la Bukovine était autrichienne.
(439) Le mouvement s'est amplifié avec la vapeur durant le 19ème siècle de 1715 à 1919.
(440) Etudiés par Koș Karoly ("village spécialisé de Sohodol, dans AMET 1963, Cluj).
(441) Ioan Leahu, op. cit., concerne les Monts Apuseni.
(442) I. Vlàduțiu, op. cit., p. 48.
(443) Tiberiu Morariu "Contribution à l'étude de l'allumage du feu nouveau", annales des archives de folklore, IV, Bucarest, 1937, p. 142.
(444) Cité par T. Morariu, idem, p. 144.
(445) Cité par Ioan Muslea, "Matériel pour la connaissance du feu nouveau en Roumanie", paru dans la même édition, p. 239.

(446) Info. terrain.
(447) Op. cit., p. 235.
(448) Selon la traduction de Maria Holban dans "Incantations", Paris, 1956, "vampire" a un sens trop étroit en français pour traduire le "strigoi".
(449) Traduction de Rizo, dictionnaire. Une enquête complète serait à mener. Disons qu'il s'agit "d'esprits actifs".
(450) La langue française n'est pas moins riche pour traduire tous ces termes, mais on doit en chercher plus loin, dans le temps, l'utilisation : la culture populaire n'y a pas été conservée aussi longtemps que celle de la Roumanie. Il faut de surcroit choisir parmi les différents patois, de même qu'en Roumanie le terme peut varier d'un village à l'autre.
(451) Cité par Muslea, op.cit., p. 242.
(452) Chercheur musée ethnographique de Cluj.
(453) Info. terrain. Il est parfaitement possible de réaliser un film sur "le faire du feu nouveau" dans cette zone...
(454) Dan Dimitrie, "la bergerie"..., p. 106.
(455) Monstre ou ogre. Encore une fois ceux qui volent le sang, ou la vie.
(456) "Ce qui les fait produire", ou bien "leur produit". Un approfondissement de la notion est mené plus bas, mais c'est surtout au chapitre de la phytothérapie (thése A. Bouras) que le concept est développé (voir aussi la note 468).
(457) De même que concernant la flamme du "Nàclad" (le foyer continu de la bergerie, mais "nàclad" désigne localement la grosse bûche de ce foyer -Monts Rodnei, info. terrain) il y a interdiction de donner ou de prendre des tisons de ce feu sous peine de voir disparaître le sommeil des bergers selon Dan Dimitrie toujours. Ce point est donné en note car les éléments réunis sur le feu domestique ne permettaient pas d'organiser un paragraphe. On conçoit cependant qu'il puisse s'agir d'un vestige d'interdit concernant le feu vif : le "nàclad" allume à l'origine par la méthode du feu vif ne devait pas s'éteindre ni être disséminé.
(458) Simioane Sîmziana, paysanne, grande collaboratrice de l'ouvrage "Clopotiva" (op. cit.) appelle "morsure de serpents" en fait toutes les affections inférieures des pattes des bêtes... Peut-être en est-il de même ici.

(459) "Les insectes dans la langue, les croyances et les coutumes des roumains", Bucarest, 1903, p. 149. Quel beau titre !
(460) Ruggiro Bonchi, "die Römischen Feste", Wien-Leipzig 1916, p. 61.
(461) L'auteur se contente de proposer un équivalent du dieu romain Pales, protecteur des troupeaux, à qui on allumait effectivement des feux.
(462) "le sol roumain", Bucarest, 1940, p. 22.
(463) De la thèse d'A. Bouras, op. cit.
(464) La situation "classique" prescrit soit : un homme, qui aurait observé l'abstinence sexuelle depuis x jours ; soit un jeune homme pubère ; une fille vierge, ou une femme ayant dépassé la ménopause ; et plus souvent : "pas de fille du tout".
(465) "Illustrierte Volkskunde Die Völkskunde, ihre Bebentung, ihre Ziele, und ihre Methode", Berlin, 1904, p. 140.
(466) Stuttgart, 1926, ed. 2, 11/2, p. 378 cité par I. Muslea, p. 250.
(467) Disons "qui peut être traduit dans notre champs de concept par"...
(468) Pavelescu dans une étude un peu faussée mais très documentée ("la notion de "mana" dans le folklore roumain, Sibiu, 1944) définissait cette "mana" comme le "principe efficace" dans toute action chose, ou être vivant. La notion se retrouve largement sur le globe.
(469) On sait que deux silex ne suffisent pas pour allumer de l'herbe sèche. Fer et silex par contre en sont capables. Le "briquet" ("amnar") du paysan roumain est un simple fer courbé souvent en fer à cheval (voir photo).
(470) Toujours à fins de guérison, ces procédés sont repris au chapitre de la guérison (these A. Bouras).
(471) Op. cit.

BIBLIOGRAPHIE

- A.M.E.T. signifie "annuaire du musée d'ethnographie de Transylvanie", Cluj.
- ARVINTE (Vasile), "Terminologia exploatarii lemnului şi a plutaritului", in Studii şi cercetarii stîinţifice, an VIII, Bucarest, 1957.
- BANS (J.-C. et P.), "Notes sur les charpentes cruck en France et sur les problèmes d'interprétation qu'elles posent", in "L'architecture rurale", tome 3, 1979.
- BIRLEA (Ovidiu), "Mica enciclopedia a poveştilor româneşti", Bucarest, 1976.
- BIRLEA (Ovidiu), "Poveştile lui Creanga", (Les histoires de Creanga), Bucarest, 1967.
- BIRLEA (Ovidiu), "Chants folkloriques de la zone des Padureni", in AMET, Cluj, 1968-70.
- BLAGA (Lucian), "Poeme - Gedichte" (bilingue), Bucarest, 1980.
- BOCŞE (Maria), "Zilele Bihorului", in Bihoreanul, Oradea, 1974.
- BOCŞE (Maria), "Recherches d'ethnoiatrie dans les Monts Apuseni", AMET, Cluj, 1976.
- BOCŞE (Maria), "Un village des Monts Apuseni spécialisé dans la médecine populaire", in "Aspects historiques de la médecine en milieu rural", Bucarest, 1973.
- BOLOGA, CRIŞAN, SANDULESCU, "Istoria medicinei româneşti" (histoire de le médecine roumaine), Bucarest, 1972.
- BONCHI (Ruggiro), "Die Romischen Feste", Wien-Leipzig, 1916.
- BORZA (Alexandru), "Dictionar etnobotanic", Bucarest, 1968.
- BOUCHARD (Serge), "Chroniquesde chasse d'un indien montagnais", Montréal, 1977.
- BOUTILLIER (M.-M.), "Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui", Paris, 1966.
- BRAUDEL (F.), "Civilisation matérielle et capitalisme : XVe-XVIIIe siècles", 3 vol., Paris, 1979.
- BRATESCU (Gheorghe) (collectif rédigé sous la direction de), "Sur la médecine populaire roumaine, études, notes et documents", Bucarest, 1970. (Le congrès de Brăila en juin 1964 était dirigé par M. Bologa.
- BRIARD (Jacques), "L'Europe barbare des mégalithes à l'âge du bronze", Paris, 1979.
- BUHOCIU (Octavian), "Le folklore roumain de printemps", Thèse d'université, Paris, 1957.
- BUTURA (V.), "Un monument la arhitecturei populare Transilvaniei : biserica din Cizer", AMET, Cluj, 1963.

- BUTURA (V.), "Etnografia românească", Bucarest, 1978.
- BUTURA (Valeriu), "Plantele în viata poporului român" (les plantes dans la vie du peuple roumain), manuscrit à Cluj en 1976 qui a donné le livre "encyclopédie de l'ethnobotanique roumaine", correspondant à peu près au tiers du premier, Bucarest, 1979.
- BUTURA (Valeriu), "Râsculita, un sat de spatari din Tara Zarandului" (Un village de fabricants de peignes de métier à tisser), Institut de géographie de Cluj, 1947.
- BUSHAN, "Illustrierte Volkskunde : Die Volkskunde, ihre Bedentung, ihre Ziele, und ihre Methode", Berlin, 1904.
- CAMPREDON (Jean), "le bois", Paris, 1975.
- CANCEL (P.), "Pastoritul la poporul român", convorbiri literare, An XLVII, n° 9, p. 851, Bucarest, 1913.
- CANDREA (I.-A.), "Folklore médical comparé roumain", Bucarest, 1944.
- CANDREA, FRINCU, "Români din Munţii Apuseni" (Roumains des Monts Apuséni), Bucarest, 1888.
- CAPESIUS (Roswith), "Mobilierul ţàranesc românesc" (Le mobilier paysan roumain), Bucarest, 1974.
- CARAMAN (P.), "Substratul mitologic la sarbâtorilor de iarna la Români şi la Slavi" (Le substrat mythologique des fêtes d'hiver chez les Roumains et les Slaves), Iaşi, 1931.
- CHELCEA (Ion), "Rudari de pe valea Dunarii între cursul inf. al Oltului şi Motistei" (Les "Rudari" de la plaine du Danube), Craiova, 1969.
- CHEVALIER et GHEERBRANT, "Dictionnaire des symboles", 4 tomes, Laffont, Paris, 1970.
- CHEVALIER (R.), "Lexique des symboles", Paris, 1962.
- CHIRILEANU (G.-T.), "Un veche calendar manuscript", in Sezatoara vol.10, Bucarest, novembre 1907.
- CHIŢIMIE (I.-C.), "Folclorul român în perspectiva comparata", Bucarest, 1971.
- CLASTRES (Pierre), "La société contre l'état", Paris, 1974.
- "Clopotiva, un sat din Haţeg", monographie sous la direction de Ion Conea, Bucarest, 1937.
- COHEN (Eric), "What is cultural ecology ?", in "Current anthropology", mai 1975.
- COLIN DE PLANCY, "Dictionnaire infernal", 4 vol., Paris, 1826.

- CONDURACHI (E.), DUMITRESCU (V.), HATEL (M.-D.), "carte archéologique de Roumanie", Bucarest, 1972.
- CONDURACHI (E.), DAICOVICIU (C.), "Archéologia Mundi : Roumanie", Paris, 1968.
- CONSTANTINESCU (Constantin), "Plantele medicinale în apàrarea sànàtatei", Bucarest, 1976.
- CRAMPON (Maurice), "Le culte de l'arbre et de la forêt en Picardie", C.R.D.P., Amiens, 1936.
- CREANGA (Ion), "Souvenirs d'enfance", la vision d'une Roumanie de la fin du siècle dernier par un séminariste libertin. Traduction Yves Auger, Paris, 1947.
- CRESSWELL, GODELIER, "Outils d'enquête et d'analyse anthropologique", Paris, 1976.
- CRESSWELL (G.), "Eléments d'ethnologie", tomes 1 et 2, Paris, 1975.
- CUBLEŞAN (Constantin), "Satire şi fabule", Bucarest, 1976.

Collectif et anonymes.

- "Anthologie folklorique de la région des Padureni", Bucarest, 1959.
- Calendarul maramureşului : Bogdan (I), Oloş (M), Timiş (N), Baia Mare, 1980.
- Calendrier chrétien orthodoxe de l'année 1977.
- "Casa" : réponses au questionnaire ethnographique consultées à l'Institut de linguistique de la rue Racoviţa, n° 21, avec l'autorisation de M. Marii.
- "chants du peuple roumain", centre de culture de Craiova, 1973.
- "Folklore de Suceava", Suceava, 1959.
- "Le peuple française", revue d'histoire populaire, n° 14, année 1975.
- "Missel romain", Paris, Labergerie, 1953.
- "Tara Bîrsei" : "collectif dirigé par I. Focşa, 2 T., éd. acad., Bucarest, 1972.
- "Snoave şi cimilituri", culegere din Folclor, Bucarest, 1954.

- DAICOVICIU (C.), "histoire de la Roumanie", Bucarest, 1960.
- DEFFONTAINES (P.), "l'homme et la forêt", Paris, 1981.
- DEFFONTAINES (P.), "Petit guide du voyageur actif : comment connaître et comprendre un coin de pays ?", Paris, 1943.
- DELORT (E.), "Introductions aux sciences auxiliaires de l'histoire", Paris, 1969.
- DEMANGEON, "Problèmes de géographie humaine", Paris, 1942.

- DENSUŞIANU (Ovidiu), "Le langage des incantations", Oeuvres, vol. 9, Bucarest, 1968.
- DENSUŞIANU (Ovidiu), "Graiul din ţara Haţegului", Bucarest, 1930.
- DENIEULE (Anne), "Le sorcier assassiné", Paris, 1981.
- DETIENNE (E.), "Les jardins d'Adonis", une conception de l'ethnobotanique en Grèce, Paris, 1972.
- DIMITRIE (Dan), "Stîna la romani din Bucovina", in Junimea literara, XII, Cernàuti, 1923.
- DOURNES (Jacques), "Bois-bambou", Paris, 1969.
- DUBY (Georges), "Guerriers et paysans : 7e et 12e siècles", Paris, 1972.
- DUMEZIL (G.), "Aspects de la fonction guerrière ches les Indo-Européens", Paris, 1956.
- DUMEZIL (G.), "Les dieux souverains des Indo-Européens", Paris, 1977.
- DUNARE (Nicolae), "Recherches ethnographiques roumaines sur l'agriculture et la vie pastorale", Budapest, 1963.
- DUNARE (Nicolae), "Pàdurarítul traditional în subzona nordeste ale Munţii Apuseni", (Le travail à la forêt traditionnel dans la zone nord-est des Monts Apuseni), (Apulum), Alba Iulia, 1972.
- DUNARE (Nicolae), "Répartition des villages spécialisés en Roumanie", in Cibinium, Sibiu, 1967-8.

Dictionnaires et atlas.

- "Atlas linguistique de Roumanie", Edition de l'Académie, Bucarest, en cours de réalisation.
- "Dic. limbii romane moderne", Bucarest, 1958.
- "Dex" (dictionar explicativ), Bucarest, Différentes éditions.
- "Marele dic. geografic al României", vol. 1 à V, Bucarest, 1898 à 1902.
- "Mic dic. enciclopédic", (ed. enciclo.), Bucarest, 1972.
- "Dic. român-francez", (ed. Stiintific), Bucarest, 1967.
- "Dic. des techniques", (Larousse), Paris, 1966.
- "Dic. roumain-français", de Rizo, Paris, 1930. Concis et précieux.
- "Dic. Quichetat-Daveluy", latin-français.
- Tiktin : "dictionnaire éthymologique roumain, en allemand", Bucarest, 1898.

- ELIADE (M.), "Traité d'histoire des religions", (notamment p. 230, 231 et 235, Paris, 1964.
- ELIADE (M.), "shamanisme et techniques archaïques de l'extase", Paris, 1951.

- ELIADE (M.), "de Zalmoxis à Gengis Khan", Paris, 1971.
- ELIADE (M.), "Images et symboles", Paris, 1952.
- ELIADE (M.), "Le mythe de l'éternel retour", Paris.
- ENCULESCU (P.), "Zonele de vegetaţia lemnoasa din România în raport cu condiţiile" (Les zones de végétations ligneuses), Bucarest, 1924.
- ERETESCU (C.)et LORINŢ (F.), "Moşii în obiceiurile vieţii familiale", in Rev. de etnogr. şi de folclor, t. 12, n° 4, Bucarest, 1967.
- EVANS-PRITCHARD, "some reminiscences and reflexions on fieldwork", Londres, 1972.

- FAVRET-SAADA (Jeanne), "Les mots, la mort, les sorts", Paris, 1977.
- FLORESCU (F.B.), PETRESCU (P.), STAHL (P.H.), "Arta populară de pe Valea Bistriţei", Bucarest, 1969.
- FLORESCU (F.B.), PETRESCU (P.), STAHL (P.H.), "Arta populară din zona Argeş şi Muscel", Bucarest, 1967.
- FOCILLION (H.), "La vie des formes" (formes et forces), Paris, 1934.
- FOCHI (A.), "Datini şi eresuri populare de la sfîrşitul secolului 19e", Bucarest, 1976.
- FOCŞA (I.), "Tara Oaşului" (collectif).Le tome 2 : "étude ethnographique, culturelle matérielle", Bucarest, 1975.
- FRAZER (J.-C.), "le rameau d'or", Paris 1929 (l'édition de 1981).
- FREUD (S.), "Cinq leçons sur la psychanalyse", Vienne, 1910.
- FRÖMM (Erick), "Le langage oublié", Paris, 1975.
- FURIA et SERRE, "technologie et société : liaison et évolution", Paris, 1970.
- GAIGNEBET (Claude) et LAJOUX, "Art profane et religion populaire au Moyen Age", Paris, manuscrit en 1982.
- GAIGNEBET (Claude), "Le carnaval", Paris, 1979.
- GEORGENI (A.), "Contribuţii la pastoritul în Maramureş", Bucarest, 1936.
- GEORGIU (V.), "Le meurtre de Kyralessa" (roman), Paris, 1966.
- GIURESCU (C.), "Istoria pădurii româneşti" (Histoire des forêts romaines), Bucarest, 1976.
- GIURESCU (C.), "Istoria românilor", Bucarest, 1946.
- GLADEŞ (Gladysz (M.), "Goralskie zdobnictwo drzewne na slasku" (la sculpture décorative sur bois chez les montagnards silésiens), Cracovie, 1935.
- GODEA (I.), "Vatra etnografică a Beiuşului", manuscrit en 1977 (Oradea).
- GODEA (I.), "Monumente de arhitectura populară din nordvestul româniei" t. 1 et 2, Oradea 1972, et 1974.

- GOROVEI (A.), "Cimiliturile româneşti", Bucarest, 1959.
- GOROVEI (A.), "Descîntecele românilor", Bucarest, 1931.
- GOROVEI (A.), "Etnobotanica româneasca", in "Şezatoara, vol. XV, Folticeni, 1915.
- HAŞDEU (B.P.), "Dictionnaire"(de la lettre A à la lettre H publié et manuscrit) : "etymologicum magnum Romaniae", Bucarest, 1886.
- HAŞDEU (A.), "Scrieri istorice", vol. II, Bucarest, 1973 (écrit fin 19e).
- HERSENI (T.), "Probleme de sociologia pastorala", Bucarest, 1941.
- HEERS (Jacques), "Précis d'histoire du Moyen Age", Paris, 1968.
- HOLBAN (Maria), "Incantations", Paris, 1956.
- HUYGHES (René), "Dialogue avec le visible", Paris, 1972.
- IORDAN (Iorgu), "Toponomia româneasca", Bucarest, 1963.
- IONESCU (George), "Histoire de l'architecture populaire roumaine", Bucarest, 1965.
- IORGA (Nicolae), "Les arts mineurs en Roumanie", Bucarest, 1939.
- IORGA (Nicolae), "Histoire des Roumains et de leur civilisation", 2ème 2ème éd., Bucarest, 1922.
- IORGA (Nicolae), "Sculptura româneasca din lemn", Memorille sectiune istorice, seria 3, t. 18, Bucarest, 1936.
- IRIMIE (Cornel), "Civilizaţia lemnului", in "Contemporanul", 7 avril 1972, Sibiu.
- IRIMIE (Cornel). "Arta lemnului la Români" (avec Dumitrescu et Paléolog.), Bucarest, 1975.
- IRIMIE et DANCU, "Stîlpii din loman", in "contemporanul", n° 47, Sibiu, 1964.
- IRIMIES (D.), "formes et moyens de protection des récoltes", AMET, Cluj, 1978.
- IRIMIES (D.), "tipuri de fîntini in Transilvania", AMET, Cluj, 1976.
- IRIMIES (D.), Article sur "punte şi poduri din lem", AMET, Cluj, 1975.
- ISPIRESCU (P.), "legendele sàu basmele românilor, adunate din gura poporului", Bucarest, 1882.
- ISTRATI (Panait), "présentation des Haiducs", "les chardons du Baragan" et autres romans, Paris, éditions de 1975.
- IVANESCU (D.), "Din istoria silviculturi românesti", Bucarest, 1972.
- JAULIN (R.), "gens de soi, gens de l'autre", Paris, 1973.
- JOFFROY (René), "Les Celtes de l'Europe de l'est", Paris, 1968.
- JOFFROY (René), chapitre dans le "dictionnaire des techniques", Paris, 1966.

- JUCAN (Gratian), "Cîmpulung moldevenesc, vatra folclorica", Bucarest, 1975.
- JUNG (C.G.), "métamorphoses et tendances de la libido", Paris, 1972.
- JUNG (C.G.), "l'homme et ses symboles", Paris, 1964.

- KOECHLIN (Bernard), "Pour une ethno-écologie", muséum d'histoire naturelle, Vol. 2, n° 3, septembre 1971, Paris.
- KOS (Karoly), "Le village spécialisé de Sohodol", AMET, Cluj, 1963.

- LEAHU (Ioan), "Moţii, meşterii al modelarii lemnului", manuscrit, lycée de Cîmpeni, 1972.
- LE GOFF (Jacques), "La civilisation de l'occident médiéval", Paris, 1971.
- LENINE (V.I.O.), "Oeuvres I : nouvelles transformations économiques dans la vie paysanne", Paris, 1958.
- LEROI-GOURHAN (André), "Le geste et la parole", le T. 1 : "technique et langage", Paris, 1964.
- LEROI-GOURHAN (André), "milieux et techniques", Paris, 1973.
- LEROI-GOURHAN (André), "l'homme et la matière", Paris, 1971.
- LEVI-STRAUSS (Claude), "la pensée sauvage" ("art et mythe", notamment), Paris, 1962.
- LEVI-STRAUSS (Claude), "Anthropologie structurale", Paris, 1963.
- LEVI-STRAUSS (Claude), l'introduction au livre de Marcel Mauss, "Sociologie et anthropologie", Paris, 1960.

- MACROBIUS, "les saturnales", traduit à Bucarest, 1961.
- MANHARDT, "Der Baum Kultus", Berlin.
- MAIER (R.O.), "Meseşuguri la Români, prelucrarea lemnului în Munţii Apuseni", Bucarest, 1967 (toujours manuscrit en 1976).
- MAIER (R.O.), "Meseşuguri sateşti in Zona Bicazului, (les métiers villageois), Piatra Neamţ, 1973.
- MARIAN (S.F.), "Botanica populara", in "familia", Oradea, 1881.
- MARIAN (S.F.), "Ornitologia", Cernàuti, 1883.
- MARIAN (S.F.), "Sàrbatorile la Români", vol. 1, Bucarest, 1898 et "la naissance chez les Roumains", Bucarest, 1892 ; "la noce chez les Roumains", Bucarest, 1892 ; "l'enterrement chez les Roumains", Bucarest, 1892.
- MARIAN (S.F.), "Vraji, farmece şi desfacere", Bucarest, 1893.
- MARIAN (S.F.), "insectele în limba, credinţele şi obiceiurile românilor", Bucarest, 1903.
- MARTONNE (Emmanuel de), "la Valachie", III, Paris, 1902.
- MAURIZIO (A.), "Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours", Paris, 1932.

- MAUSS (Marcel), "l'art et le mythe", ed. de minuit, T. 2, Paris, dans le même ouvrage, son commentaire sur le livre de J.-M. Philpot : "l'arbre dans le culte et le mythe".
- MAUSS (Marcel), "Sociologie et anthropologie", Paris, 1950.
- MAUSS (Marcel), "Manuel d'ethnographie", Payot, Paris, 1967.
- MEDAN (Virgil), "Folclorul copiilor", Cluj, 1980 - le folklore des enfants/Chants épiques, Cluj, 1979.
- MEHEDINŢI (Simion), "Le pays et le peuple roumain", Bucarest, 1935.
- MEHEDINŢI (Simion), "Metoda geografica în ştiinţele naturale şi sociale", Bucarest, 1947.
- MIHÀILESCU, "Unitatea şi funcţiunile pamîntului românesc", (soc. roumaine de géog.), biblio. inf. Vol. 1, Bucarest, 1943.
- MIHAILESCU, "carte des principaux types d'habitat rural en Roumanie", t. 46, Bucarest, 1943 et t. 53, Bucarest, 1953.
- MILLOTE (M.). "Précis de protohistoire européenne", Paris, 1970.
- MOINE (Michel), "Guide de la radiésthésie", Paris, 1975.
- MORARIU (Tiberiu), "obiceiurii, credinţii şi superstiţie legate de focul viu", Cluj, 1937.
- MORARIU (Tiberiu), "Viaţa pastorală in Munţii Rodnei", Cluj.
- MORARIU (Tiberiu), "Contribuţii la aprinderea focului viu în Ardeal, Maramureş, Bucovina", "Analele arhivei de folclor" IV, (Contribution à l'allumage du feu nouveau...), Bucarest, 1937.
- MORARIU (Tiberiu), "Pastoritul în Alpii franceze şi în Carpatii", in "sociologia româneasca", an IV, Bucarest, 1942.
- MOSCOVICI (Serge), "hommes domestiques et hommes sauvages", Paris, 1974.
- MULLER-KARPE (M.), "l'art de l'Europe préhistorique", Paris, 1973.
- MUREŞANU (Pompei), "Probléme de médicina populară românească", Caransebeş, 1975.
- MUREŞANU (Pompei), "contribution à l'étude des établissements villageois de la valles du Mureş", AMET, Cluj, 1974.
- MUREŞANU (Pompei), "contribution à la signification de quelques problèmes de médecine populaire roumaine", Musée d'ethnographie et d'histoire de Caransebeş, 1976.
- MUSLEA (Ion), "materiale pentru cunoşterea focului viu în România", in Annale arhivei de folclor, IV, Bucarest, 1937.
- MUSLEA (Ion), "la mort-mariage, une particularité du folklore balkanique", Paris, Sorbonne, 1925.

- MUSLEA et BIRLEA, "réponses au questionnaire de Hāşdeu", Bucarest, 1970.

- MUSSET (Danièle), "le mariage à Moişeni, Roumanie", Laboratoire d'anthropologie sociale de Paris, 1981.

- "Nerej, un village archaïque de Roumanie", monographie réalisée sous la direction de H.H. Stahl, institut de sciences sociales de Roumanie, Bucarest, 1939.
- NISTOR (Francisc), "Arta lemnului în Maramureş", Bucarest, 1980.

- OLTEANU (Ştefan), "Mesteşuguri în evul mediu din Ţara Româna şi Moldova", Bucarest, 1965.
- OPRESCU (Gheorghe), "l'art du paysan roumain", Londres, 1927.
- OŞIANU (Romulus), "quelques problèmes concernant la culture des arbres fruitiers en Transylvanie", AMET, Cluj, 1978.
- OZOUF (Mona), "Du mai de la liberté à l'arbre de la liberté, symbole révolutionnaire et tradition paysanne", in "ethnologie française", T.5, Paris, 1975.
- PAMFILE (Tudor), "industria casnica la Români", Bucarest, 1910.
- PAMFILE (Tudor), "mitologia româmeasca", 2e volume - "la flore", Bucarest, 1906 et "Jeux d'enfants", Bucarest, 1909.
- PÀNÀITESCU (P.N.), "Rabojul în istoria poporului român", ("la taille à encoches dans l'histoire..."), Bucarest, 1946.
- PAPAHAGI (T.), "images d'ethnographie roumaine", Bucarest, 1934.
- PAPAHAGI (T.), "images d'ethnographie roumaine", vol. II, Bucarest, 1930.
- PAŞCU (St.), "Mesteşugurile... din transilvania pîna in secolului al 16-lea", Bucarest, 1954.
- PAUNCEV (Mileana), BÀNÀTEANU (Tancred), "Mobilierul şi feroneria populare", Bucarest, 1971.
- PAVELESCU (Gheorghe), "mana în folclorul românesc", Sibiu, 1944.
- PETRANU (Coriolan), "nouvelles discussions sur l'architecture en bois de Roumanie", Bucarest, 1969.
- PETRESCU (Paul), "Arhitectura ţàraneascà de lemn din România" ("l'architecture paysanne en bois...), Bucarest, 1974.
- PETRESCU (Paul), STAHL (P.H.), "decorul in arhitectura populara romāna", (le décor dans l'architecture...), Bucarest, 1971.
- PETRESCU (Paul), "pomul vieţii în arta populara din România", in S.C.I.A., n° 1, Bucarest, 1961.
- PETRESCU (Paul), "motive decorative celebre", Bucarest, 1971.

- PETROVICI (Emil), "folclor de la Moţii din Scàrişoara", "arhivei de folclor", V, Cluj, 1939.
- PHILPOT (J.-M.), "The sacred tree or the tree religion and myth", Londres, 1897.
- PLAISANCE (Georges), "formations végétales et paysages ruraux", Paris, 1959.
- PODOLAK (Jan), "the pastoral culture of the Carpathian as a subject of ethnological study", in "ethnologia slavica", I, Bratislava, 1970.
- POISSON (Georges), "le peuplement de l'Europe", Paris, 1939.
- POKORNY (Jaromir), "les arbres de chez nous", Prague, 1973.
- POP (Dumitru), "folclor din zona Codrului", Baia Mare, 1978.
- POP (Mihai), "obiceiurile traditionale românesti", Bucarest, 1976.
- POP (Mihai), l'introduction de "fiori alese" de Ioan Şerb, cité.
- POP (Mihai), "folclor literar romanesc", Bucarest, 1976.
- POP (Emil), "Pàdurile şi destinul nostru national", Sibiu, 1943.
- POPA (Al), "nivelul dezvoltàrii economiei dacice în lumina descoperilor de la Piatra Craivii şi Capilna", in Apulum Oradea, 1971.
- POPA (A.), NECŞA (V.), CIOMAG (I.), "Munţii Apuseni, stare economic", Bucarest, 1936.
- POPA (Ioan), "industria casnica al lemnului din Munţii Apuseni", Cluj, 1932.
- PROPP (Vladimir), "morphologie du conte", Paris, 1970.

- REICHEN (C.A.), "histoire de la chimie", Lausanne, 1965.
- REICH (W.), "l'analyse caractérielle", Paris, 1971.
- RIPA (Isidor), "balade şi legende maramureşene", Bucarest, 1976.
- ROCARD (Yves), "le signal du sourcier", Paris, 1965.
- ROUX (J.-P.), "flore et faune sacrées des populations altaïques", thèse d'université, Sorbonne, Paris, 1966.
- RUSSU (I.I.), "elemente autochtone în terminologia ocupaţiilor", AMET, Cluj, 1959 et 1962-64.
- RUSSU (I.I.), "elemente autochtone în limba româna : substratul comun româno-albanez", Bucarest, 1970.

- SÀINEANU (Lazar), "basmele române în comparaţie cu legendele... studiu comparativ" (les contes roumains en comparaison avec...), Bucarest, 1895.
- SAINTYVES, "les vierges mères et les naissances miraculeuses", Paris, 1908.

- SAINTYVES, "de l'hiéraldisation de la marque de propriété et des origines du blason", Paris, 1906.
- SAND (George), "le compagnon du tour de Trance", 2 vol., Paris, 1890.
- SAVARD (Rémi), "Carcajou et le sens du monde", Montréal, 1974.
- SAVARD (Rémi), "Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui", Montréal, 1977.
- SCHULLERUS (Pauline), "Rumanische Volksmarchen aus dem mitteren Harbachtal", Bucarest, 1977.
- SERB (Ioan), "Basme populare românesti", 2 tomes, Bucarest, 1967.
- SERB (Ioan), "Fiori alese din poesia populara", 2 tomes, Bucarest, 1963.
- SHANIN (Teodor), "Peasants and peasant societies", New York, 1976.
- SLOANE (Eric), "A reverence for wood", (Ballantine Books), New York, 1971.
- SORIANO (Marc), "Les contes de Perrault", Paris, 1977.
- STAHL (H.H.), "Les anciennes communautés villageoises roumaines : asservissement et pénétration capitaliste", Bucarest, 1969.
- STAHL (H.H.), "Contribuţii la studiul satelor devàlmaşe româneşti", Bucarest, 1958.
- STAHL (H.H.), "amîntiri şi gînduri", Bucarest, 1981.
- STAHL (H.H.), (collectif) "D. Gusti şi scoala sociologica de la Bucareşti", Bucarest, 1937.
- STAHL (H.H.), "Paysage et peuplement rural en Roumanie", in "Nouvelles études d'histoire", Bucarest, 1965.
- STAHL (P.H.), "aşezarea caselor şi acreţurilor pe valea Bistriţei", in "Revista de etnografia si folclor", tome 10, Bucarest, 1965-6.
- STAHL (P.H.), "folclorul şi arta populara româna", Bucarest, 1969.
- STAHL (P.H.), "L'organisation magique du territoire villageois", in "l'homme", vol. 13, cahier 3, Paris.
- STAHL (P.H.), "Ethnologie de l'Europe du sud-est", Paris-La Haye, 1974.
- STAHL (P.H.), "Casa ţàraneascà la români în secolul al 19e lea", Cluj, 1963.
- STAHL (P.H.), "La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du 19ème siècle en Roumanie", in "Arhivo internazionale di etnografia et preistoria", vol. II, Turin, 1959.
- SUCIU (Petre), "Ţara Moţilor", Cluj, 1929.
- TALOS (Ion), "légendes de construction du territoire roumain", in "folclor literar", vol. III, Timişoara, 1972.
- TALOS (Ion), "riturile construcţiilor la români", in "folclor literar", vol. II, Timişoara, 1968.

- TANTÀU (Rodica), "Mesteşugurile la Geto-Daci", Bucarest, 1972.
- TITA (Aurelia), "Prelucrarea lemnului la Buduroasa", AMET, Cluj, 1962-64.
- TOSA (I.), "contribuţii la cunoşterea bisericilor de lemn din apropriere Clujului", AMET, Cluj, 1969.
- TUFESCU, "Migratiune sezonale pentru lucru în Moldova de Nord", ("Migrations saisonnières pour le travail..."), in "Rev. geog. rom.", anul. IV, fasc. I, Bucarest, 1941.
- UDRISTE (Elena), "Crestaturi în lemn din Gorj" ("incisions sur bois..."), Tirgu Jiu, 1972.
- VACZY, "nomenclature dacique des plantes", in "actes du musée Napocéen", V, Cluj, 1968.
- VAN GENNEP (Arnold), "état actuel du problème totémique", Paris, 1920.
- VAN GENNEP (Arnold), "les rites de passage", Paris, 1909.
- VAN GENNEP (Arnold), "Manuel de folklore français contemporain", tome 1 à 6, Paris, (III : "carnaval, carême, Pâques", 1947 ; IV, "cycle de mai, la Saint-Jean", 1949 ; V, "cérémonies...", 1951 ; VII, "les douze jours", 1958).
- VILSAN (C.), "Pamînt romănesc", Bucarest, 1940.
- VILSAN (C.), "Etnografia, o ştiinţa noua", ("l'ethnographie, une science nouvelle"), in Ardealul, Cluj, 1927.
- VLÀDUTIU (Ion), "Etnografia româneascà", Bucarest, 1971.
- VLÀDUTIU (Ion), "Occupaţii în Zona Bicaz", Piatra Neamţ, 1969.
- VORONCA (E.-Niculita), "Custom and belief of romanian people... in mythologic order", Bucarest, 1903.
- VRIES (Jan de), "la religion des Celtes", Paris, 1975.
- VULCANESCU (R.), "Coloamna cerului", Bucarest, 1972.
- VUIA (Romulus), "Studii de etnografia şi folklor", Bucarest, 1975.
- VUIA (Romulus), "Ethnographische Berreise für des Altes und die Kontinuität des R.P.", Bucarest, 1943.
- VUIA (Romulus), "Tara Haţegului şi regiunea pàdurenilor", in "Lucrurile inst. de geog. al Universitàţii din Cluj", vol. III, Cluj, 1926.
- VUIA (Romulus), "Etnografia vaii Bistriţei şi zona Bicaz" (collectif), Piatra Neamţ, 1973.
- VUIA (Romulus), "Tipuri de pastorit la români", Bucarest, 1964.
- VIDAL DE LA BLACHE, "principes de géographie humaine", Paris, 1941.
- VULPESCU (Michel), "les coutumes roumaines", périodiques, Paris, 1927.

- WILHEM (Abel), "les crises agraires en Europe du 13ème au 20ème siècle", Paris, 1972.
- ZANNE (Iuliu), "proverbele românilor", Bucarest, 1912.
- ZEILLER (Jacques), "les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain", Paris, 1918.
- ZDERZIUC, PETRESCU, BĂNĂTEANU, "Arta populară în România", Bucarest, 1964.

Rédacteur: PAUL H. STAHL (adresser la correspondance à l'adresse suivante: Laboratoire d'Anthropologie Sociale; 52, rue du Cardinal Lemoine; 75005 Paris; France).

Conseil de rédaction du présent volume: NIKOLA PAVKOVIC (Université de Belgrade); PIERRE-YVES PECHOUX (Université de Toulouse); PAUL PETRESCU (Université de Bucarest).

Ce volume ne se vend pas; il est offert gracieusement, de préférence aux institutions de recherche et d'enseignement. Les ouvrages parus jusqu'à présent (tous épuisés) sont les suivants:

1) PAUL HENRI STAHL - Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales. Paris, 1979, 258 pp.

2) FRANCOISE SAULNIER - Anoya, un village de montagne crétois. Paris, 1979, 192 pp.

3) DANIELLE MUSSET - La mariage à Moişeni, Roumanie. Paris, 1981, 210 pp.

4) DANIELE MASSON - Les femmes de Breb (Maramureş, Roumanie). Paris, 1982, 142 pp.

5) ASSIMINA STAVROU - Tissus valaques du Pinde. Paris, 1982, 185 pp.

6) R E C U E I L . I . (sous la rédaction de P. H. Stahl). Ekaterini CHALKEA (La fête dans les villages de Zagori). Constantin ERETESCU (Les noms du sexe dans le folklore roumain). Kleret CUHACIOGLU KOHEN (Quelques notes sur les fêtes contemporaines des Juifs d'Istamboul). August MEITZEN (Communauté familiales des Slaves du Sud). Anca POP-BRATU (Les sceaux pour le pain-asyme du Maramureş). Steven L; SAMPSON (Capitalist penetration into the rumanian periphery. The work of Prof. Henri H. Stahl). Françoise SAULNIER-THIERCELIN (Le cycle de vie à Anoya-Crète). Paul H. STAHL (Eléments occidentaux, balkaniques et orientaux dans les constructions paysannes roumaines). Eleni TSENOGLOU (Les études de Mikhail G. Mikhailidis-Nouarou sur le droit coutumier de l'île de Karpathos). Anna TRIANTAPHYLOU (Quelques observations sur la vie et l'économie du village de Kalarytes-Grèce). Florea BULCU (Sainte Mioritza et son espace. Le voyage folklorique). COMPTES RENDUS.

7) R E C U E I L . II. (sous la rédaction de P. H. Stahl). Mouette Gisèle BARBOFF (Les bergers de l'Alentejo). Silva Gabriela BEJU (Les maisons en bois du Maramureş. Comparaisons et hypothèses). Valeriu BUTURA (Eglises en bois de Transylvanie. La table des ancêtres). Emmanuel DOUROUDAKIS (Eglises et chapelles de Chora Sfakion, Crète). Beverlee A. FATSE (Ethnic solidarity and Identity Maintenance in Armân Ethnicity). Ioan GODEA ("Perindele". Droit coutumier roumain). Dimitri GOUSSIOS (L'installation des populations exogènes. Eparchie de Pharsala). Dragana ANTONIEVIC-PAJIC (Les animaux dans le cycle annuel des rites chez les peuples yougoslaves). Henri H. STAHL (Reanalyzing the Theory of Gherea). Paul H. STAHL (Les églises en bois de Valachie. La table des ancêtres). Florea BULCU (La "retirada" de Paul Petrescu. Texte et commentaire). COMPTES RENDUS.

8) LEONARDO PIASERE - Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane. Paris, 1985, 274 pp.

9) ZACHAROULA TOURALI - Le costume traditionnel du Dodécanèse. Les îles de Kassos et de Tilos. Paris, 1985, 185 pp.

